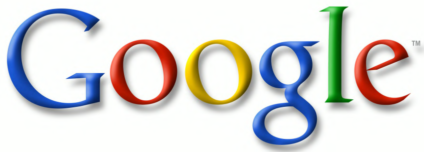


LE THEATRE ANGLOIS.

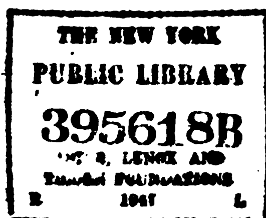
. . . . *Non verbum reddere verbo.*

TOME V.



A LONDRES.

M. DCC. XLVI.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
395618B



PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

E n'ai eu d'autre but, en donnant cet ouvrage au Public, que de lui faire connoître les meilleures Piéces du Théâtre Anglois ; par conséquent, de choiſir dans chaque Auteur connu celles qui ont mérité ce titre par leur ſuccès, & par la réputation dont elles jouiſſent encore en Angleterre.

Il falloit, pour ſuivre mon plan, commencer par *Shakeſpéare*, le plus ancien & le plus ſublime des Auteurs Dramatiques renommés de cette Nation. J'avois borné mon Ouvrage à huit volumes ; & je comptois que les deux premiers ſuffiroient pour ſatisfaire la curioſité du Public, par rapport au ſtyle, au caractère, au goût, & aux autres qualités de l'eſprit de ce fameux Poëte.

Dans cette idée, je deſtinois les ſix derniers volumes aux autres bons Auteurs de ce Théâtre ; & quoiqu'il ſoit aſſez abondant pour ſuffire à pluſieurs autres volumes, j'aimerois mieux laiſſer au Public quelque choſe à deſirer, que de m'expoſer au reproche d'avoir abuſé de ſon goût pour les choſes nouvelles & étrangéres.

Mais le ſuccès des cinq Tragédies que j'ai

d'abord données de *Shakespéare* ayant surpassé mes espérances, j'ai cru devoir me rendre au desir d'un grand nombre de personnes dont je respecte les lumieres, & achever dans les Tomes trois & quatre, de faire connoître, soit par traductions, soit par analyses, tout ce qui nous reste des Piéces de cet Auteur.

Ainsi *Shakespéare*, occupant seul les quatre premiers volumes de mon Ouvrage, il ne m'est pas possible de renfermer dans les quatre derniers volumes tout ce que la Scène Angloise a produit de Piéces célébres. Je le pourrois en effet d'autant moins, & sur-tout en m'astraignant à l'ordre chronologique des ouvrages & de leurs Auteurs, que par les connaissances que j'ai achevé d'acquérir, il se trouve que leur nombre est beaucoup plus grand que je ne l'avois pensé d'abord.

J'ai donc senti qu'il falloit de deux choses, l'une : ou que j'étendisse extrêmement mon plan, au risque de fatiguer, de rebuter peut-être beaucoup de mes Lecteurs ; ou que je me bornasse, dans les quatre derniers volumes, à ne donner que les meilleures piéces qui me tomberont sous la main, sans m'asservir à aucun ordre chronologique.

Les réflexions suivantes m'ont fait prendre ce dernier parti.

Mon dessein est de faire connoître le Théâtre Anglois, & non pas de le traduire entierement : l'entreprise seroit trop vaste ; & je redoute l'ennui pour les autres & pour moi. Un choix de bonnes piéces des deux âges de ce Théâtre, suffit pour remplir mon projet.

Shakespéare est, sans contredit, le meilleur Auteur du premier âge ; tous ceux qui ont écrit après lui, jusqu'au Regne de *Char-*

les Second, n'ont fait que l'imiter, ſans qu'aucun d'eux l'ait égalé : ainſi *Shakeſpéare* ſuffit pour donner à mes Lecteurs une idée complette du goût de la Scène Angloiſe, pendant ce premier âge ; & il eſt inutile de multiplier les volumes. Les quatre qui nous reſtent à remplir, ſuffiront pour mettre le Lecteur François au fait des changemens arrivés dans le goût Dramatique Anglois depuis le Regne de *Charles Second* juſqu'aujourd'hui. Peu importe que l'ordre chronologique ſoit obſervé : je ne riſque plus de fatiguer le Public, & mon plan eſt rempli.

Quelques Littérateurs regretteront ſans doute de n'avoir pas la ſuite des Auteurs, depuis *Shakeſpéare* juſqu'au Regne de *Charles Second* ; non plus que les éclairciſſemens qu'ils pouvoient attendre ſur les ouvrages qui leur ont mérité quelque réputation. Ils penſeront peut-être auſſi de même, par rapport aux Auteurs dont je ne dirai rien, ou dont je ne donnerai que peu de Piéces, depuis cette derniere époque juſqu'au temps préſent.

Mais je compte les ſatisfaire, dès que mes huit Volumes ſeront finis, au moyen d'une *Hiſtoire du Théâtre Anglois*, qui contiendra dans un ſeul Volume tout ce que cette matière peut avoir d'intéreſſant.

On y verra ce que j'aurai pû recueillir de la vie de chaque Auteur Dramatique, le Catalogue des différens Ouvrages, les jugemens qui en ont été portés, les extraits même des Piéces ſoit anciennes, ſoit modernes qui ont acquis quelque célébrité ; enfin tout ce qui peut conduire à jetter un jour ſuffiſant ſur cette partie de la Littérature Angloiſe, peut-être trop peu connue en France.

Tel eſt mon nouveau Plan, qui peut, ſi je ne me trompe, concilier à la fois les idées du Public, & les miennes. Heureux, ſi l'exécution pouvoit remplir également l'eſpoir de tous les deux !

Il me reſte à rendre compte des trois Tragédies qui compoſent ce cinquiéme Volume.

L'une eſt de *Ben-johnſon*, Succeſſeur immédiat de *Shakeſpéare*, mais plus lettré & plus méthodique que ſon Maître. Il n'a que deux Tragédies, *Catilina* & *Sejan*. La premiere eſt celle qui a le plus de réputation, & qui par cet endroit méritoit la préférence. Le Lecteur varié dans la bonne Littérature, reconnoîtra aiſément dans cette Tragédie, tout ce que le Poëte Anglois a emprunté de *Sallufte*, & des *Catilinaires* de Ciceron ; & ſentira ſans doute, que c'eſt à l'adreſſe qu'il a eue de mettre *en action* tous ces brillans morceaux d'éloquence, que *Ben-johnſon* a dû principalement ſon ſuccès. Guidé par de pareils modéles, il n'eſt pas étonnant que l'intrigue ſoit ici mieux conduite, & le ſtyle plus ſoutenu que dans les Piéces de *Shakeſpéare*. Mais auſſi n'y verra-t-on pas dans ces coups de Théâtre de ces Scènes de force & de génie, qui, quoique preſqu'iſolées dans les Tragédies de ce dernier, y produiſent toujours de ſi grands effets. L'un devoit tout à l'art ; l'autre ne connoiſſoit que la nature, & ne cédoit qu'à ſes inſpirations. On loue, on applaudit *Ben-johnſon*, on admire *Shakeſpéare*. Qu'on ne s'étonne donc pas ſi, à la réſerve du Monologue de l'Ombre de *Sylla*, je n'ai rien verſifié de cette Piéce.

Pour faire de bons vers, il faut être échauffé.

La Belle Pénitente m'a été envoyée toute traduite, de la part d'une personne de considération, qu'on ne m'a point nommée, & qui me prioit de la faire entrer dans ce cinquiéme Volume. Je m'y suis prêté avec d'autant moins de répugnance, que l'Original m'a paru fidelement rendu, & d'ailleurs fort intéressant. Il est de Monsieur *Rowe*, Auteur tendre & pathétique, plus régulier qu'aucun Poëte de sa Nation; célébre enfin tant par cette Piéce que par celles de *Tamerlan*, de *Jeanne Skore*, & de *Jeanne Gray*, qui n'ont jamais été jouées sans être applaudies.

Je termine ce Volume par la traduction à peu près littérale de la Venise sauvée, d'*Otway*, dont j'ai osé donner une foible imitation cet hiver sur le Théâtre François. Le mérite de la Piéce Angloise, justement présumé par l'indulgence qu'on a eue pour la Françoise, ne me permettoit pas de faire languir la curiosité du Public, ni de suspendre plus long-temps ce témoignage de ma reconnoissance.

Malgré la critique chagrine * qui a été faite de la Piéce d'*Otway*, & de la mienne, par un Auteur que je n'ai pas même l'honneur de connoître, je me garderai fort de prévenir le Lecteur sur les beautés de l'Original, encore moins de pallier, ou de justifier les défauts de la Copie. Nous avons un Juge équitable, je mets les Piéces sous ses yeux : qu'il prononce ; je me soumets.

C'est ainsi que je me propose d'en user toujours à l'égard des critiques peu mesurées, &

* Lettre de M. de Fontenelle, &c.

dictées par *l'humeur*. Une critique polie & désintéressée, demande une réponse ou un remerciment : elle éclaire également sur les beautés comme sur les défauts; l'Artiste y gagne de tous les côtés & doit par conséquent de la reconnoissance à son Censeur.

Mais le silence est la seule réponse que doive un homme raisonnable à celles qui sont faites dans un autre esprit.

On s'étonnera peut-être, de trouver moins de Scènes traduites en vers dans ce Volume, que dans les précédens. J'ai déja rendu compte de mes raisons, par rapport à *Catilina*. Quant à la *Belle Pénitente*, comme elle n'est pas de moi, je n'ai osé prendre la liberté d'y toucher ; & je sçais d'ailleurs que cette même Piéce doit bientôt paroître totalement traduite en vers, par une main habile.

A l'égard de *Venise sauvée*, dont j'avois versifié les plus belles Scènes, j'ai cru devoir en faire usage dans la Piéce Françoise, en les appropriant à nos mœurs. J'ai même été obligé de traduire de nouveau toutes ces Scènes en Prose, pour éviter un double emploi, peu agréable pour le Public. Je tâcherai de l'en indemniser (si tant est que je le puisse,) dans le sixiéme Volume.



CATILINA,

TRAGÉDIE

DE BEN-JOHNSON.



PERSONNAGES.

L'Ombre de Sylla.

CATILINA.
LENTULUS.
CETHEGUS.
CURIUS.
AUTRONIUS.
VARGUNTEIUS.
LONGINUS.
LECCA.
FULVIUS.
BESTIA.
AURELIE.
FULVIE.
SEMPRONIA.
GABINIUS.
STATILIUS.
CEPARIUS.
CORNELIUS.
VOLTURTIUS.
CICERON.
ANTOINE.
CATON.
CATULUS.
CRASSUS.
CÉSAR.
Qu. CICERON.
SYLLANUS.
FLACCUS.
POMTINIUS.
SANGA.
PETREIUS.
SENATEURS.
AMBASSADEURS DES ALLOBROGES.
LICTEURS.
SOLDATS.
DOMESTIQUES.
PAGES.
CHŒUR.

La Scène est à Rome.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L'OMBRE DE SYLLA.



Uoi ! l'Ombre de Sylla se montre-t-elle en vain ?
Rome, ne sens-tu pas que je suis dans ton sein ?
Se peut-il qu'en tes murs les Enfers me vomissent,
Sans que tes fondemens & tes voûtes frémissent,
Sans que le Tybre, enflé de tes débris pompeux,
Fasse rouler ses flots sur ses monts orgueilleux ?
Quel silence mortel, quel sommeil léthargique
Dégrade, à mon aspect, ta fiere République ?
Méconnois-tu Sylla ? le vois-tu sans effroi ?
Au seul bruit de son nom, tremble, réveille-toi !
Par la haine évoquée des gouffres du Tartare,

Pressens & crains les maux que le sort te prépare ;
Déchire le bandeau sur tes yeux épaissi :
Regarde ! ma fureur te les annonce ainsi.....

L'intérieur du Théâtre s'ouvre : Catilina paroît, rêvant dans le fond de son cabinet, la tête appuyée sur sa main. Le Spectre continue, en invoquant les Divinités infernales, qu'il invite à se réunir avec lui pour envenimer l'ame de Catilina contre la République Romaine. Il entre dans le détail des forfaits dont ce mauvais Citoyen s'est déja noirci : ses meurtres, ses rapines, ses incestes, ses premiers attentats infructueux contre la liberté de sa Patrie, rien n'est oublié. Après ce Monologue, qui met le Spectre au fait du caractère de Catilina, & des nouveaux projets qu'il médite ; l'Ombre s'approche, lui souffle ses fureurs, & disparoît.

SCENE II.

CATILINA, *seul.*

C'En est fait, ta perte est résolue... O Rome ! ton destin lutte en vain contre ma volonté : il faut que tu périsses. Dût la nature entiere s'armer pour ta défense *, ma haine vaincra tous les

* En conservant le sens de mon Auteur, j'use toujours de la liberté d'adoucir les expressions hyperboliques que je ne puis rendre avec graces.

obstacles ; j'écraserai ta tête altiere : ce n'est que par de plus grands crimes, que je puis espérer l'impunité de mes premiers forfaits. Je ne sçais quelle voix intérieure semble me reprocher que mes mains ont été trop long-temps innocentes. O Rome ! ne portois je un nom aussi fameux que le tien même, n'étois-je digne des titres & des emplois les plus éclatans, que pour essuyer tes refus, que pour me voir confondu dans la foule des *Candidats* rejettés ? ..... Crois-tu confier à de plus vaillantes mains le sort de ta guerre *Pontique?* Ah ! si tu cesses d'être ma mere, je cesse enfin d'être ton fils. Je ne vois plus en toi qu'une implacable marâtre, dont l'injustice rend mes fureurs légitimes. Tu me fermes ton sein ; mon bras sçaura bientôt l'ouvrir, & me venger des maux que j'ai soufferts .... Tremble ! tu n'eus jamais d'ennemi plus redoutable ....



SCENE III.

CATILINA, AURELIE.

CATILINA.

QUI est là ? C'est toi, mon Aurélie ? Approche ; viens éclairer ces lieux du feu de tes regards. Fais rougir Phébus de sa lenteur à parer tes attraits de tout l'éclat qui leur est propre . . . Mais que vois-je ? tes yeux à peine osent tomber sur moi ! me reprochent-ils une trop longue absence ? Me suis-je privé trop long-temps du plaisir de couvrir ces joues & ces lévres charmantes de mille baisers délicieux ? . . . . * Parle, quel est mon crime ?

AURELIE.

Si vous le connoissez, qu'est-il besoin de vous le dire ?

CATILINA.

Ah ! je brûle de le réparer.

AURELIE.

Vous le dites toujours : mais quand aurai-je ce bonheur ?

* Il l'embrasse.

CATILINA.

Lorſque mon Aurélie, ſûre de ma tendreſſe, ne me reprochera plus les momens que je dérobe à l'amour pour ne ſonger qu'à ſa gloire ; lorſque je ſerai aſſez heureux pour mettre à ſes pieds l'Empire de l'Univers.

AURELIE.

Vous me flattez maintenant ?

CATILINA.

Non, je le jure dans tes bras, ce langage eſt celui de mon cœur : heureux, ſi tu pouvois toujours l'entendre avec autant de plaiſir que j'en trouve à te l'exprimer ! Mais que dis-je ? Se pourroit-il que mon Aurélie attendît moins d'un époux, qui, pour lui prouver toute ſa tendreſſe, n'a pas craint de lui ſacrifier ſon épouſe & ſon fils ? De pareils ſacrifices peuvent-ils être ſuſpects ? n'en annoncent-ils pas de plus grands encore ? L'architecte jouit-il de ſa gloire, ſi ſon plan n'eſt point exécuté ? C'eſt à celui de ta grandeur que ton époux conſacre ſes veilles ; c'eſt à ſe rendre digne de ton amour, de cet amour qui ramena chez moi l'abondance, & raffermit mon crédit chancelant ; de cet amour enfin, que ma reconnoiſſance croiroit encore ne pas payer aſſez en te plaçant au rang

des Dieux ! Mais ton ſecours me devient maintenant néceſſaire : dans un projet d'une telle importance, j'ai différens génies & différens caractères à ménager. Les uns veulent être flattés & careſſés, comme *Lentulus*, que je n'ai pû attirer dans mon parti qu'en exagérant l'illuſtration de ſes ancêtres, & en lui perſuadant qu'un Oracle des Sibylles, que j'avois fabriqué après la mort de *Cinna* & de *Sylla*, promettoit l'Empire à un troiſiéme *Cornélien*. D'autres, ainſi que l'intrépide *Céthegus*, yvres de leur valeur féroce, iront attaquer le Ciel même, pour me convaincre que les louanges que je donne à leur prétendu courage ne ſont point exagérées. Un *Curius*, & ſes ſemblables, après avoir été dégradés par le Sénat, s'enflamment tout-à-fait à la voix de quiconque ſemble gémir de l'injuſtice qu'on leur a faite, & ne reſpirent plus que la vengeance. D'autres, tyranniſés par leur ambition, & par l'eſpoir de gouverner les Provinces que je leur ai promiſes, les dévorent déja dans l'ame, & jouiſſent par avance de leur grandeur imaginaire ; tels ſont *Lecca*, *Varguntéius*, *Beſtia*, *Autronius*. Que dirai-je de ceux que les beſoins & la miſere oppriment ; de

ces anciens Officiers de Sylla, qu'aigrit une ruineuſe oiſiveté; de tant de Chevaliers Romains, dont le luxe & la débauche ont conſumé le patrimoine; victimes aujourd'hui de mille avides créanciers, & prêts à tout affronter pour recouvrer leur ancienne opulence; de ces illuſtres Criminels, qui n'enviſagent l'eſpoir de l'impunité que dans le changement ou dans la chûte de l'Etat? Ces derniers, ma chere Aurélie, doivent trouver (pour un tems) un aſyle chez nous: leur ame habituée au crime, loin de s'épouvanter des nôtres, en ſera plus ardente à nous ſervir. J'en dis autant de ceux qu'un engagement échu, ou prêt à l'être, ſoumet à la rigueur des loix: ſecourons-les; l'amour de la liberté en fera nos eſclaves. Il en eſt d'autres, & c'eſt le plus grand nombre, qu'un moindre prix ſçaura nous attacher: têtes auſſi légères que voluptueuſes, un cheval, un beau chien, une courtiſanne aimable peuvent tout faire attendre d'eux. Chere Aurélie, prêtons-nous donc à leur foibleſſe, tirons-en toute notre force, & n'en rougiſſons point: ce qu'ils peuvent faire pour nous, juſtifie ce que nous ferons pour eux. Que mon Palais ſoit déſormais le temple de l'aiſance & de la

volupté ; que tout ce que Rome a d'aimable en l'un & l'autre ſexe en ſoient les Miniſtres, & que la belle Aurélie en ſoit la Prêtreſſe. Que les vieux Sénateurs en murmurent, les jeunes nous applaudiront : les plaiſirs des uns ſeront nos Orateurs, pour calmer les plaintes & les ſoupçons des autres. Ta modeſtie & la mienne en ſouffriront peut-être ; mais *Jupiter* & *Junon* même ſe ſont quelquefois déguiſés pour tromper des mortels. L'inſtant de nos ſuccès verra tomber ce maſque avec autant de vîteſſe que la Scène change ſur nos Théâtres... Mais quelqu'un vient : c'eſt *Lentulus*, j'entends ſa voix.

AURELIE.

Je crois reconnoître celle de Cethegus.

CATILINA.

Rentrez, belle Aurélie, & ſongez à l'exécution de nos deſſeins. Qu'on ignore ſur-tout juſqu'à quel point je vous les laiſſe pénétrer. Soyez diſcrette, en attendant le moment de votre regne.



SCENE IV.

SCENE IV.

CATILINA, LENTULUS, CETHEGUS.

LENTULUS.

Ce jour naiſſant n'annonce rien que de ſiniſtre : le Soleil ne luit qu'avec peine : il ſemble, par ſa lenteur à s'élever, qu'il traîne après lui le ſommeil & la mort : ſes pâles rayons paroiſſent bordés de noir ; ſa face eſt enſanglantée, & ſa tête débile, tellement accablée par le poids des nuages, que la nuit le vaincra peut-être avant qu'il ait rempli la moitié de ſon cours. Peu ſenſible à notre reconnoiſſance, il ſemble dédaigner nos hommages.

CETHEGUS.

Eh ! que nous importe ? un ſoin plus important nous raſſemble en ces lieux.

CATILINA.

Tu as raiſon, brave Cethegus. Où eſt Autronius ?

CETHEGUS.

N'eſt-il pas arrivé ?

ſacré au carnage, & le ſang le baignoit ſans ceſſe; l'âge, le ſexe étoit indifférent: rien n'étoit épargné.

CATILINA.

Pas même les parens.

CETHEGUS.

Ni l'enfant ouvrant les yeux au jour, ni le vieillard prêt à le perdre, ni l'infirme près du tombeau. Vierges, Veuves, Matrones, tout tomboit ſous le fer, tout périſſoit.

CATILINA.

Pour être criminel, il ſuffiſoit de vivre. Quiconque ne tuoit que ſes ennemis, ne ſe ſignaloit pas; le nombre des victimes ſembloit illuſtrer l'aſſaſſin; chacun à l'envi cherchoit à ſe ſignaler; tandis que d'autres ſongeoient en même tems à s'enrichir des dépouilles des morts.

CETHEGUS.

Avare & féroce *Caron*! tu te plaignis alors. J'amais tant d'ombres à la fois ne couvrirent les bords du Cocyte: ta barque n'y pouvoit ſuffire... O Mort! tu vis les vivans confondus avec les victimes de ta rage. Tu vis la terreur chercher un aſyle juſques dans les tombeaux.

CATILINA.

Amis, ce tems va revenir: nous re-

verrons ces jours de ſang : ils ſeront plus affreux encore. Un troiſiéme *Cornelien* paroît : Rome, connois ton maître !

LENTULUS.

N'inſiſtez point ſur cet oracle. Il eſt trop incertain.

CATILINA.

Que dites-vous ?

LENTULUS.

Qu'il n'eſt pas aſſez clair pour être adopté.

CATILINA.

Quoi ! les Sibylles vous ſont ſuſpectes ?...

LENTULUS.

Les prophéties offrent toujours un ſens douteux.

CATILINA.

Celle-ci ne peut l'être, elle a été penſée, examinée, réfléchie au point que l'ignorance & la malice même rougiroient d'en douter.

LENTULUS.

Mais vous-même, la croyez-vous vraie ?

CATILINA.

O Ciel ! demandez-moi plutôt ſi Lentulus m'eſt indifférent : demandez-moi plutôt ſi ſa grandeur eſt l'objet de mes vœux.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. AUTRONIUS, VARGUNTEIUS, LONGINUS, CURIUS, LECCA, BESTIA, FULVIUS, GABINIUS, *& autres Conjurés.*

CEthegus les raille avec aigreur, en les accusant de paresse & d'indolence. Catilina allarmé des vivacités de ce Conjuré, tâche de le calmer. Il ordonne à un domestique de fermer toutes les portes, & de veiller à ce que personne n'approche de cet appartement.

CATILINA, *à part, au Domestique.*

Va maintenant dire au Prêtre d'égorger l'Esclave que j'indiquai hier au soir ; & lorsque je t'appellerai, apporte-moi son sang.

VARGUNTEIUS.

Quelle horreur me saisit ! .... Mes amis, ne sentez-vous rien ?

LONGINUS.

Un frémissement extraordinaire s'empare de tout mon corps.... qu'elle en est donc la cause ?

LECCA.

Le Soleil s'obscurcit & recule ! ....

CURIUS.

CURIUS.

Ainsi que j'adis au repas d'Atrée!...

FULVIUS.

Chaque instant épaissit les ténèbres.

LENTULUS.

O Vesta! ton feu sacré s'éteint!

GABINIUS.

Dieux! * quels gémissemens!.. d'où partent-ils?

CETHEGUS.

De votre imagination ... Ah! soyons hommes; c'est au feu de nos ames à nous former un nouveau jour.

AUTRONIUS.

Quoi! ce bruit affreux recommence?.. on croiroit qu'il part de la ville entiere.

CETHEGUS.

Notre foiblesse seule enfante nos terreurs.

VARGUNTEIUS.

Quel éclat soudain m'éblouit!.....

CURIUS.

Regardons au dehors.

* Le Théâtre est plongé dans l'obscurité, & l'on entend un bruit souterrain.

LENTULUS.

La lumiere augmente ; elle est
ble ! . . .

LECCA.

D'où nous vient - elle ?

LONGINUS.

Un bras sanglant est étendu sur
pitole : il tient une verge enflâm
O mes amis ! il s'approche ! . . . il
maintenant sur nos têtes !

CATILINA.

Tant mieux : j'en accepte l'a
Le Ciel approuve nos projets . . .

CETHEGUS.

Malgré l'Enfer & ses ténèbres.
nez , cessez de regarder : c'est t
tems perdu. Allons, Catilina ,
Quel sujet nous rassemble ici ?

CATILINA.

O vous, l'élite des Romains
titre vous étoit moins dû , si les
sentimens qui vous animent n
rendoient pas toujours prêts à le
de votre sang , vous ne me verri
employer l'éloquence pour parle
cœurs ; & si je vous respectois
un seul mot dévoileroit le mien.
dant la connoissance que j'ai du
tère de la plûpart de vous que
jours éprouvé aussi sincères que

cette conformité de ſentimens qui a toujours réuni nos ames dans les peines & les plaiſirs, dans les dangers & dans la gloire, me ſont de trop ſûrs garants de votre amitié pour ne pas m'enhardir à vous parler ſans crainte d'une entrepriſe auſſi ſainte que noble, auſſi grande que juſte. Ce que j'en penſois autrefois, & dont un chacun de vous fut inſtruit en ſecret, m'étoit ſuggeré par la gloire: c'eſt la néceſſité maintenant qui m'enflâme. C'eſt l'aſpect de notre état préſent, c'eſt le preſſentiment de nos malheurs prochains qui crie ſans ceſſe dans mon cœur, qu'il eſt tems de briſer le joug de fer qu'on nous impoſe! Eh! de quel autre nom pourrois-je l'appeller, quand je vois la République en proie aux voraces deſirs d'un nombre de Tyrans choiſis, qui en jouiſſent tour à tour, qui la pillent, & la deshonorent; quand je vois tous les Rois & les *Tétrarques* de la terre tributaires de Rome, y faire paſſer l'or & les richeſſes des Nations uniquement pour enrichir ces raviſſeurs avides, tandis que le reſte de ſes Concitoyens, quoique cenſés égaux aux autres, languiſſent dans l'eſclavage & la miſere?... O mes amis! ſommes-nous donc moins grands, moins vertueux, ou moins vaillants? Sommes-

nous nés pour être confondus avec la populace ? Rome ne nous doit-elle que du pain & de l'eau ? Les dignités, les titres, les honneurs, ne sont-ils réservés que pour eux ? L'abaissement & les opprobres sont-ils notre partage ? ... Jusques à quand, braves amis, supporterons-nous ces horreurs ? Ne vaudroit-il pas mieux succomber avec la vertu, que de vivre dans la honte & l'infamie attachées à la misere, que de traîner une vie méprisable qui flatte trop l'orgueil de nos tyrans ? Dieux, & mortels ! n'avons nous pas des bras ? Nos cœurs ne sont-ils pas Romains? Qu'attendons-nous pour frapper de vils ennemis, aussi corrompus par le luxe, qu'affoiblis par le poids de l'âge ?.. Ah ! si nous étions hommes, si quelqu'un osoit seulement tenter l'entreprise, le succès peut-il être incertain ?

CETHEGUS & LONGINUS.

Tentons-la, mes amis, tentons-la.

CURIUS & BESTIA.

Poursuis, brave Catilina.

CATILINA.

Mon ame est pénétrée ; (eh ! quiconque en porte une un peu mâle n'en sent-il point autant ?) Mon ame frémit, dis-je, à l'aspect des trésors que ces gouffres vivans engloutissent ; en voyant leurs

débauches, leur luxe, & la somptuosité de leurs édifices étonner l'Univers, & subjuguer Neptune même ! A peine peuvent-ils compter leurs différens Palais de la Ville & des Champs, tandis qu'en nos humbles foyers nous comptons à peine un Dieu *Lare* * : les Statues *antiques*, les Tapisseries de *Tyr*, les Peintures d'*Ephèse*, la vaisselle de *Corinthe*, les habillemens *Attaliques*, & les pierres précieuses nouvellement connues depuis l'expédition de Pompée en Asie, sont achetées par eux au prix d'une Province entiere : le *Phase* ne produit plus assez de gibier, ni le lac *Lucrin* assez d'huitres : on va chercher jusqu'à *Circès* de quoi piquer & réveiller leur gourmandise ingénieuse. O simplicité de mon Pere, qu'êtes-vous devenue ? Vos maisons même sont méprisées & démolies ; chaque jour on en voit élever d'autres, que le caprice renverse souvent dès le lendemain : il suffit pour cela d'un *écho* mal ménagé dans un appartement. Tel est l'emploi qu'ils font de leurs ri-

* Les Dieux Lares chez les Romains étoient regardés comme les protecteurs & les gardiens des maisons.

chesses : elles essuient le sort ceux à qui on les avoit arrachées. Cependant leur fortune est toujours la même : l'abondance est fixée chez eux. Là des Jardins *immenses ; ici des Bains aussi superbes que voluptueux : plus loin des étangs usurpés sur la Mer : que vous dirai-je enfin, la Nature forcée par-tout de se plier aux loix de l'exacte symmétrie, des montagnes applanies, des abîmes comblés, & la terre déchirée jusques dans ses entrailles pour y trouver le marbre & l'or, sont les moindres essais de leur vaste Puissance ! Et nous, stupides spectateurs, immobiles témoins de tant d'excès dont nous sommes victimes, nous voyons ces éclairs sans entendre gronder la foudre qui nous menace ! Accablés dans nos tristes maisons par nos besoins domestiques, au dehors par nos créanciers, chaque jour ajoute à nos maux, & ne nous fait envisager qu'un avenir encore plus terrible. Réveillez - vous, nobles Romains ! La liberté fait l'objet de vos vœux, osez vous la procurer. La renommée, l'opulence & la gloire s'offrent à vos regards : c'est la fortune qui les guide ; soyez dignes de ses faveurs, osez vous jetter dans ses bras. L'occasion, vos be-

ſoins, vos dangers plus puiſſants que mon éloquence, ſuffiſent pour vous enhardir : que dirai-je de plus ? Commandez à Catilina, comme ſoldat, ou comme Général, ſon ame & ſon bras ſont à vous. Si par vos ſoins j'obtiens le *Conſulat*, le ſuccès de nos vœux eſt certain. Parlez, amis : l'eſclavage & la liberté ſont à votre choix ; optez.

CETHEGUS.

La liberté, la liberté !

LONGINUS, & CURIUS.

Nous ne reſpirons que pour elle.

CATILINA.

J'aime à voir votre zèle : il ne reſte donc plus, pour aſſurer le ſuccès de notre entrepriſe, que de reſſerrer les nœuds de notre amitié par un ſerment ſolemnel.

AUTRONIUS.

Avant d'aller plus loin, ne ſeroit-il pas à propos que chacun ſçût les conditions de ſon engagement ?

VARGUNTEIUS.

Sans doute ; & les moyens dont on compte ſe ſervir pour amener à ſa fin un ſi grand ouvrage.

CATILINA.

Comment donc, mes amis ? Me croyez-vous capable de vous faire em-

braſſer des chimères, & d'expo
tre valeur, ſans avoir d'autre ga
notre réuſſite que le hazard, ni
but que celui d'oſer tenter une e
ſe dangereuſe ? Rendez-vous, r
mòi plus de juſtice : ce que je ſ
que vous êtes, vous garantit no
cès. Quant aux moyens qui do
conduire, réfléchiſſez d'abord ſ
trême ſécurité de cette aveugle
blique, ſur l'indolente confiance
nat. Penſe-t'il, rêve-t'il même
Puiſſance puiſſe jamais être att
Toutes ſes Armées ſont diſper
loin. Celle de Pompée, que n
rions le plus à craindre, eſt au
l'Aſie ; celle d'Eſpagne eſt ſous le
de *Cneus Piſon*, & celle de la
taine obéit à *Nucerinus* : tous le
nous ſont attachés, notre eſprit
me, je vous en ſuis garant. Le C
que j'attends de vos ſoins, doit-il v
pirer moins d'eſpoir ? *Caius An*
déſigné pour mon Collegue, eſt-
engagé que nous dans la conſpi
ſes beſoins ſont-ils moindres
nôtres ? ne diſpoſé-je pas de ſo
Combien d'autres noms illuſtres
rois-je pas vous citer (s'ils vouloi
connus) qui n'attendent qu'un

propice pour ſe joindre à nous, & ſeconder hautement nos projets ? .. Quels obſtacles avons-nous donc à craindre, mes amis ? Quels périls pouvons-nous naturellement redouter dans une auſſi noble entrepriſe ? Ah ! s'il en eſt, comparons-les du moins avec tous les avantages que nous devons en retirer. En premier lieu, toutes vos dettes ſont acquittées : les Loix ſe taiſent; toute action, tout jugement, tous decrets prononcés contre vous ſont anéantis. Le regne de Sylla renait, tout Citoyen opulent eſt proſcrit ; ſes biens ſont confiſqués ; c'eſt à nous d'en diſpoſer. Telle maiſon eſt à vous ; telle terre eſt à lui ; ces étangs, ces vergers, ces ſuperbes jardins ſont le partage d'un autre ; l'un s'empare de telle dignité, l'autre de tel emploi. Telle Province tombe à *Vargunteius*, telle à *Autronius*, telle autre au brave *Cethegus*, & Rome à *Lentulus*. L'Univers, en un mot, devient votre partage. La Magiſtrature, le Sacerdoce, les honneurs, les plaiſirs, tout eſt à vous : nobles Romains, Catilina ne deſire, n'ambitionne que l'honneur de vous avoir ſervi. Tu fus offenſé, *Curius* ; tu fus rayé du nombre des Sénateurs. Ton ame aſpiroit-elle après l'inſtant de la vengeance ?

Cet instant est arrivé. Tu gémis (
même disgrace, ô *Lentulus* !
temps de t'en venger. Le fier *Lon*
souhaite-t'il de braver la rencont
Préteur, dans les rues de Rome ?
ne s'oppose à sa volonté : il peut i
nément fouler aux pieds les fais
des Licteurs, & se venger de l'
Usurier. Quelque jeune beauté voi
pire-t'elle des desirs ? En voulez -
au sang d'un rival, ou d'un enn
qui peut vous retenir ? quel est l'E
quel est le Pere, de quel rang
soit, dont l'audace osât vous refu
sa femme, ou sa fille ? ou plutô
est-il qui ne s'empressassent poi
prévenir vos vœux ? Restons seule
unis, respectons-nous l'un l'autr
reste des mortels est soumis à nos
la terre entiere enfin est le vaste c
de nos plaisirs... Mais je vous vois (
les mâles transports qui vous agit
peignent dans vos yeux, & co
votre visage .... Qu'on apporte l
& le sang qu'on nous a préparés.

LONGINUS.

Quoi donc ? ...

CATILINA.

J'ai fait égorger un esclave ; &
sang mêlé dans ce vin, doit être l

chacun de nous. Eſt-il de cérémonie plus digne de ſceller notre union? Amis, je la commence : je vous invite à m'imiter.... O Ciel ! ſignale cet inſtant par un coup de tonnerre aſſez terrible pour effrayer la terre entiere étonnée de notre courage. Notre entrepriſe eſt digne de ſes applaudiſſemens. Raffermis-toi, ma main ! garde-toi de répandre une goutte de cette liqueur fatale. Puiſſe-t'elle porter dans mon cœur l'audace, l'intrépidité, & la ſoif du ſang ! Et puiſſe cette ſoif ne s'appaiſer que lorſque le ſang Romain nous manquera pour l'éteindre ! Tels ſont mes vœux, ô Rome ! ô barbare marâtre ! & ſi mon cœur étoit aſſez lâche pour céder à la voix des remords, puiſſe mon ſang verſé être bû par vous tous comme celui de cet eſclave !...

AUTRONIUS, *en buvant.*

J'en dis autant du mien.

LENTULUS, *& les autres Conjurés.*

Et moi du mien.

CETHEGUS.

Remplis, remplis ma coupe juſqu'aux bords.... Que n'ai-je le plaiſir de boire ainſi le ſang de Caton, & celui de cet *homme nouveau*, de ce Cicéron ſi

vanté ! Catilina, je joins mes
& mes fermens aux tiens.

TOUS LES CONJURÉS.

Nous nous y joignons tous.

CATILINA.

Tout est dit, mes amis. Puissent
cœurs être toujours aussi fermes
dans cet instant ! .... Esclave *, tu
tais ? ta contenance est embarrassée :

LE PAGE, *à genoux.*

Seigneur ... pardonnez ....

BESTIA.

Il paroît timide.

CATILINA.

Malheureux !... que je te voye en
re pâlir : tu es mort... coquin...

BESTIA.

Ami, calme-toi ...

CATILINA.

Point d'excuses, quand il s'agit d
tre libres. N'avez-vous pas compris m
discours ?

BESTIA.

Nous nous y conformerons.

CATILINA, *au Page.*

Leve-toi .... Ose encore porter
quelqu'un de nous un regard mal as
ré : ce poignard est dans ton sein... N

* Il remarque un Domestique qui s'est tû

bles confédérés, tout est fait pour le présent; j'attends seulement vos suffrages dans l'Assemblée convoquée pour l'élection des Consuls, & toutes les voix que vous pourrez m'obtenir de la part de vos amis: après cela, reposez-vous sur moi du soin de notre fortune. En attendant cet heureux jour, enveloppons-nous des ombres du silence & du secret. Quand la gelée couvre la surface de la terre, qu'elle enchaîne les fleuves & les ruisseaux, les bêtes féroces se retirent dans les caves, les oiseaux dans le fond des bois, les paysans sous leurs chaumieres: tous travaux sont alors suspendus. Mais un dégel soudain ranime la nature qu'il tire de l'esclavage, & entraîne avec lui tout ce qui s'opposoit à sa liberté. Agissons de même, mes amis: Tombons sur Rome à l'improviste; que ce nouveau déluge en détruise la moitié, & nous asservisse l'autre, avec un éclat capable de faire trembler les urnes des morts mêmes, & d'effrayer leurs cendres.

CHŒUR.

Est-ce le sort de tout ce qui parvient au dernier période de la grandeur, de ne pouvoir long-tems subsister? Est ce son

*l'avarice, la débauche, & mill
tres vices, les remplacent aujour
les décrets du Sénat ſont achetes
Loix ſont vendues : honneurs, dig
emplois, tout eſt le prix de l'or
voix du peuple, celles des Séna
mêmes ne s'obtiennent plus ſans
payées. O Rome! ne t'en prends
aux Dieux. Ce changement de n
entraîne celui de ta fortune. Et toi
luptueuſe Aſie! ceſſe de te plaind
maux que tes Vainqueurs t'ont
Nos vertus t'ont ſoumiſe à nos loi
vices nous accablent : tu n'es que
vengée!*

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE. GALLA. DOMESTIQUES.

FULVIE.

CET appartement eſt bien embaumé! Apportez ici ma table & mon miroir.

GALLA.

Que ſouhaite Madame ?

FULVIE.

Paſſez là-dedans, & cherchez dans mon cabinet *bleu*, la derniere perle qu'on m'a envoyée ; apportez-la.

GALLA.

Eſt-ce celle de Claudius ?

FULVIE.

Non, celle de Caïus Céſar. Etes-vous toujours dans les intérêts de Claudius, ou dans ceux de Curius ? Si le dernier vient, qu'on lui diſe que je ſuis indiſ-

poſée. Je ne veux voir perſonne. Qu'on donne cet ordre à la porte.

GALLA.

Y ſongez-vous bien, Madame ?

FULVIE.

Oui. Tu perds ton temps en ſa faveur.

GALLA.

Croyez-moi, Madame; Curius eſt riche.

FULVIE.

Qui en doute ? ſans cela, ſeroit-il entré chez moi ? Finiſſons, attachez vîte mes cheveux.

GALLA.

Les voulez-vous comme hier ?

FULVIE.

Non, ni comme le jour précédent. Quand me vis-tu jamais paroître deux fois de ſuite dans le même ajuſtement ?

GALLA.

Les friſerai-je en *globe*, ou en *pyramide* ?

FULVIE.

Comme tu voudras, pourvû que tu finiſſes tes impertinences. Si j'avois mal paſſé la nuit, tes ſottes queſtions me feroient tourner la tête. Epargne-moi le reſte de ce beau colloque.

GALLA.

Hélas ! Madame, je ne parlois qu'à bonne intention, & pour vous exercer un peu, suivant les ordres de votre Médecin.

FULVIE.

Ha ! ha ! t'auroit-il ordonné de m'excéder, par forme d'exercice ?

GALLA.

Non pas jusqu'au point d'irriter votre colere ; mais seulement autant qu'il le faudroit pour agiter votre sang, & lui donner un libre cours. Entre l'eau tiède & l'eau bouillante, il y a bien de la différence, Madame.

FULVIE.

Je crois, par *Jupiter*, qu'elle a envie de me mettre à quelque sauce !... Et bien, cela finira-t'il ?

GALLA.

Madame permet-elle que je l'habille ?

FULVIE.

O *Junon*, protége-moi ! je crois qu'elle vise aussi au bel-esprit ! Eh ! ma pauvre Galla, d'où reviens-tu ?

GALLA.

Madame se plaît à se moquer de moi. J'ai seulement rêvé cette nuit de *Sempronia*.

FULVIE.

Oh ! mon étonnement ceſſe : je vois d'où part le mal. Et bien, que faiſoit-elle ?

GALLA.

Non, Madame, jamais perſonne ne parla mieux qu'elle.

FULVIE.

En ſonge... Sur quoi rouloit ce beau diſcours ?

GALLA.

Sur les affaires de la République, Madame ; ſur ſes dettes, & ſur la façon de lever des ſommes capables de les acquitter... Oh ! cette femme eſt d'une vaſte politique !

FULVIE.

Cela fait-il auſſi partie de ton rêve ?

GALLA.

Mais, Madame, ſes talens vous ſont connus ; vous n'ignorez pas même juſqu'à quel dégré Sempronia poſſede les langues Grecque & Latine.

FULVIE.

D'accord : mais je ne l'avois pas rêvé comme toi ; ainſi tu dois m'excuſer.

GALLA.

Madame ſe réjouit à mes dépens.

FULVIE.

Point du tout.. mais acheve : ta Sem-

pronia n'eſt-elle pas auſſi un *bel-eſprit* du premier ordre ?

GALLA.

Oui ſans doute, & très-mâle.

FULVIE.

Et critique très-femelle, Poëte au beſoin, diſeuſe de bons mots, enjouée, ou ſérieuſe, ſuivant les circonſtances ?

GALLA.

C'eſt la vérité.

FULVIE.

Chantant bien, & jouant de divers inſtrumens ?

GALLA

Il n'en eſt point dont elle ne tire parti.

FULVIE.

Sa danſe eſt admirable ?

GALLA.

C'eſt un prodige ! un vieux Sénateur lui diſoit un jour, qu'une honnête femme devoit rougir de danſer ſi bien.

FULVIE.

Il pouvoit impunément lâcher ce propos : les honnêtes femmes du ſiécle entendent raillerie.

GALLA.
Ajoutez à tout ceci, qu'elle eſt fort libérale.
FULVIE.
De ſa bourſe, ou de ſon cœur?
GALLA.
De tous les deux. On ignore même ce qu'elle épargne le plus.
FULVIE.
Le portrait eſt galant.
GALLA.
Il eſt en vérité fâcheux qu'elle vieilliſſe.
FULVIE.
Pourquoi?
GALLA.
Et, mais ..... parce que cela eſt fâcheux.
FULVIE.
J'en attendois quelqu'autre raiſon.
GALLA.
Auſſi en ai-je... Avouez qu'elle a été belle, & que, vous ſeule exceptée, il n'eſt point de femme dans Rome qui ſe mette mieux qu'elle, & qui ſache mieux l'art de ſuppléer au déclin de ſes charmes.
FULVIE.
Auſſi dit-on qu'elle porte un maſque en guiſe de viſage.

GALLA.

Cela est bien méchant, Madame. Il est vrai, qu'elle se polit la peau avec de la mie de pain & du lait; & que la nuit son corps en est couvert comme ses mains le sont dans la journée par une paire de gands blancs... Cependant, on prétend que la pauvre femme cherche bien plus qu'elle n'est recherchée, & c'est en quoi elle fait peut-être quelque dépense.

FULVIE.

Tu n'es pas mal instruite. Mais, que dis-tu de l'Epouse de Catilina, de cette fameuse Aurélie? Voilà ce qu'on appelle une femme!

GALLA.

Oui; elle est magnifique, elle a de beaux habits: c'est dommage qu'elle ne sache pas les porter. Elle est toujours mise!... je l'ai vûe souvent couverte d'or & de pierreries, qu'on ne trouvoit en elle que la moindre partie d'elle-même. Ma foi, Madame, je jure sur ma vie que vous éclipsez tout cela quand vous voulez. Oui, je le répete, pour attirer tout Rome à vos pieds, vous n'avez qu'à le vouloir. Vous vous mettez si bien, vous sçavez varier votre pa-

rure avec tant d'élégance & de noblesse, que, fussiez-vous sans visage, votre ajustement seul seroit capable d'inspirer de l'amour.

FULVIE.

Pourquoi, tandis que tu es en train, n'en pas séparer aussi le corps ?.. Quelques nouvelles annoncent ta figure ? *

LE DOMESTIQUE.

Madame, *Sempronia* est à la porte.

GALLA.

Par *Castor*, voilà mon songe accompli ! Madame, au nom de *Vénus* même, daignez la recevoir !...

FULVIE.

Je crois que tu deviens folle ...

GALLA.

De grace, Madame, daignez l'entendre parler politique, & contrôler le Sénat, ...

* A un domestique qui paroît.



SCENE II.

SCENE II.

SEMPRONIA. FULVIE. GALLA.

FULVIE.

OU donc allez-vous si matin, ma chere Sempronia ?

SEMPRONIA.

Chez Aurelie, qui m'a envoyé chercher. Voulez-vous y passer la nuit avec moi ?

FULVIE.

En vérité, je ne le puis maintenant ; j'ai plusieurs lettres à faire.

SEMPRONIA.

Hélas ! que je vous plains ! J'ai passé la nuit à écrire à toutes les Tribus & à toutes les Centuries du Monde, pour demander leur voix en faveur de Catilina. J'en suis prodigieusement fatiguée ; mais j'espere qu'il sera Consul de notre façon. Crassus, César, & moi vous en répondent.

FULVIE.

Il est donc sur les rangs ?

SEMPRONIA.

C'eſt le premier des *Candidats*.

FULVIE.

Quels ſont les autres ?.. Qu'on m'apporte de la poudre & du vin pour mes dents.

SEMPRONIA.

Oh ! la belle Perle !

FULVIE.

Elle eſt aſſez jolie.

SEMPRONIA.

Elle eſt vraiment orientale ... Les Compétiteurs de Catilina ſont Caïus, Antonius, Lucius, Longinus, Quintus Cornificius, Licinus, & ce *bavard* de Cicéron. Mais Catilina & Antonius l'emporteront ; car les autres ne manqueront pas de s'en déporter. Quant à Cicéron, on n'en veut point.

FULVIE.

Eh ! pourquoi donc ?

SEMPRONIA.

La Nobleſſe lui ſera contraire.

GALLA.

Comme elle eſt au fait des ſecrets de la République !...

SEMPRONIA.

Cela conviendroit bien, en effet.... un nouveau venu, un *Champignon*, (comme dit Catilina) qui paroît à peine,

dans Rome, obtiendroit le Consulat ? Il seroit beau que les Praticiens laissassent ainsi avilir une pareille dignité ! Un homme sans nom, sans ayeux, sans titres, sans maison ?...

FULVIE.

Mais il est vertueux.

SEMPRONIA.

La vertu, sans naissance, est un défaut de plus.... Elle ne sert qu'à le rendre insolent. Il lui sied bien de vouloir être plus sçavant & plus éloquent qu'un Noble !..

FULVIE.

N'est-ce plus par la vertu que la noblesse s'acquiert ?

SEMPRONIA.

Je conviens, si vous voulez, que cela pouvoit être dans l'enfance de Rome, quand les Rois & les Consuls menoient la charrue, & se piquoient d'être bons Jardiniers: mais vous m'avouerez que la bêche nous est devenue inutile, & que nous pouvons épargner notre sueur; que nous sommes en état de vivre un peu plus à notre aise; & que l'honneur de descendre de ces antiques Héros doit nous mettre à l'abri de la concurrence des nouveaux venus, des hommes d'hier, des beaux parleurs..... Quoi ! parce

qu'il a étudié à Athènes, vous voulez qu'il s'éleve à nos dépens? Non, ma chere Fulvie; nous avons des gens qui parleront grec ainsi que lui, si c'est un titre nécessaire. Il déplaît en un mot à César autant qu'à moi; & Crassus est de notre avis, ainsi que beaucoup d'autres.

GALLA.

Quelle maîtresse femme!

FULVIE.

Sempronia, vous devez beaucoup à Galla, au moins? Voyez comme elle vous admire!

SEMPRONIA.

Ah! ma pauvre Galla! comment te portes-tu?

GALLA.

Toujours bien pour vous servir, Madame....

SEMPRONIA.

Dis-moi, je t'en prie, chere Fulvie, quels sont les Patriciens qui composent ta Cour maintenant?

FULVIE.

Ma foi, tantôt l'un, tantôt l'autre, suivant comme le caprice les mene.

SEMPRONIA.

Tu les enchaînes tous. Y a-t'il long-

temps que tu n'as vû ton principal adorateur Quintus-Curius ?

FULVIE.

Mon principal adorateur ?

SEMPRONIA.

Oui : je l'appelle ainsi.

FULVIE.

S'il vous plaît, je vous le cede.

SEMPRONIA.

Que dites-vous ?

FULVIE.

Il ne vient point ici : je lui ai fait fermer ma porte.

SEMPRONIA.

Vénus vous en préserve !

FULVIE.

Pourquoi ?

SEMPRONIA.

Un amant aussi constant ?...

FULVIE.

Qu'importe, j'aime la diversité ; je suis sûre que vous êtes du même goût : vous pouvez le prendre.

SEMPRONIA.

Il est encore frais cependant. Prens garde à toi, Fulvie, ne me tente pas trop.

FULVIE.

Il est encore frais, dis-tu ; oui, &

même trop frais pour moi.*... Je sçais mieux choisir ....

SEMPRONIA.

Je t'entends.... Tu commandes à ceux-là ?

FULVIE.

Tu l'as dit. Tous tes Seigneurs, tous tes illustres faunes, sont trop impérieux, trop vains, trop brutaux. Il semble qu'on leur doive tout à la premiere vue.

SEMPRONIA.

Hélas! oui : encore veulent-ils être aimés absens, comme présens!

FULVIE.

Entre nous, ils me déplaisent fort : pas un d'eux n'a le talent de me toucher, à moins qu'ils ne paroissent ici les mains pleines.

SEMPRONIA.

César fait-il bien les choses ?

FULVIE.

Il faut que tous ceux qui veulent être admis chez moi, soient disposés a bien payer: des bijoux, de la vaisselle, de l'argent comptant même sont leurs seuls passeports.. Ne me crois pas femme à m'enthousiasmer d'un beau cygne, comme fit

* J'épargne ici au Lecteur un détail un peu trop cynique.

Léda ; ou d'un superbe taureau, à l'exemple d'*Europe* : j'imite *Danaé*, c'est de l'or qu'il me faut ; & quel que soit le *Jupiter*, ce métal le rend agréable à mes yeux.

SEMPRONIA.

Que vous êtes heureuse de sçavoir profiter si utilement de la fraîcheur de vos appas. .. tandis que je suis forcée d'avoir recours aux présens, à la musique, & à une table bien servie pour attirer quelque compagnie chez moi !

FULVIE, *à part.*

Et de ne voir applaudir que votre Cuisinier.

SEMPRONIA.

De me voir ronger, ainsi que mon mari, par d'impitoyables usuriers, après avoir épuisé toutes les ressources capables de me faire soutenir un train sans lequel je serois peut-être bientôt abandonnée.

FULVIE.

C'est votre faute. Pourquoi cette rage de ne vous attaquer qu'à de jeunes barbes ? Il ne faut pas être si difficile dans ce siécle-ci .... Que nous vient-il? regarde, Galla.

GALLA.

Madame, c'est la pe rsonne.

FULVIE.

Quelle perſonne ? n'a-t'elle point de nom ?

GALLA.

C'eſt Quintus-Curius, Madame.

FULVIE.

N'avois-je point dit que je ne recevois perſonne ?

SEMPRONIA.

Je vous quitte, Madame.

FULVIE.

Et non, reſtez, je vous en prie..... je ne veux point le voir.

GALLA.

Vous ſçavez, Madame, qu'il ne convient pas de le faire trop attendre.

SEMPRONIA.

Et je ne prétends pas en être la cauſe.

FULVIE

Oh ! je vous jure ! .....

SEMPRONIA.

A quoi bon tout ceci ?

FULVIE.

Galla, dis-lui que je ſuis malade, que je dors.

SEMPRONIA.

Et moi je lui certifierai le contraire.... Demeurez, Galla .... Adieu, Fulvie ; je ſçais vivre. Pourquoi ſe gêner mal à propos avec ſes amis ?..... Entrez, *Cu-*

rius; on est très-disposé à vous recevoir....

FULVIE.

Votre politesse hors de saison va me mettre à la torture.

SCENE II.

FULVIE. CURIUS.

Le commencement de cette Scene est d'une licence plus qu'Angloise. Curius, mal reçû de Fulvie, prétend se prévaloir de ses anciens droits. Fulvie le traite avec mépris, & l'accable de reproches offençants. Il tâche de l'adoucir par des promesses dont elle se moque; & cet amant irrité pousse son ressentiment & ses entreprises jusqu'à l'indécence. Fulvie se saisit d'un poignard.

CURIUS.

Quoi donc? *Laïs* voudroit-elle jouer aujourd'hui du rôle de Lucréce?

FULVIE.

Non; mais si tu ne cesses, je percerai ton cœur, sans me trouver dans le cas de me punir du crime d'un nouveau Tarquin... Quoi, tu recules? cela te sied tout au mieux! Il me paroît pourtant que tu tirerois plus aisément l'épée contre moi que contre le Sénat qui t'a chassé honteusement de sa compagnie, & t'a

rendu l'objet du mépris public. Lâche & infâme Romain !... si tu n'étois point tel, ta main désespérée ne trouveroit-elle pas le moyen d'employer autrement tes armes?

CURIUS.

Fulvie, vous connoissez l'empire que vous avez sur moi? gardez-vous d'en user avec tyrannie ! les bornes de ma patience ne vous sont point connues......

FULVIE.

Pardonnez-moi, Seigneur : le Sénat m'a appris jusqu'à quel point vous pouvez être poussé.

CURIUS.

Je jure, par tous les Dieux, qu'il se ressentira vivement de vos indignes reproches. Je serois bien fâché d'être aussi sûr de me venger de vous, que je le suis de l'être bientôt de lui.... Adieu, Madame : vous vous croiriez apparemment moins belle avec moins d'impertinence? Vous pourrez vous en repentir avant qu'il soit peu. Nous vous verrons revenir à moi.

FULVIE.

Quoi! vous vous en flattez?

CURIUS.

Je crois en avoir lieu.

FULVIE.

Quel est donc l'augure?

CURIUS.

La dépouille prochaine des Matrones les plus illustres; tout l'or, les perles, les bijoux qui brillent dans Rome; & que Fulvie. (mais trop tard) regrettera vainement d'avoir pû partager.

FULVIE.

Bon! je suis dès long-tems rebattue de vos promesses outrées.

CURIUS.

Mais quand vous verrez l'or couler chez vous à grands flots; quand vous verrez ces superbes Sénateurs dans l'esclavage, leurs femmes dans les fers, leurs maisons, leurs jardins confisqués, tous leurs biens à l'encan, sans que vous puissiez y rien prétendre; lorsque Fulvie se trouvera encore Fulvie, & peut-être bien moins, nous vous y verrons penser sérieusement, & vous mordre les doigts de votre procédé d'aujourd'hui. Adieu, Madame: je vous laisse y penser.*

FULVIE.

Galla, rappelle-le .... Il y a du singulier là-dessous: il faut que je le fasse parler.

* Il sort.

CURIUS, *rentrant.*

Comment? vous vous radoucissez Madame?

FULVIE.

Fort bien, moquez-vous de m maintenant. Ne voilà-t-il pas un gra miracle? Les pigeons ne se caressent-pas après s'être becquetés?

CURIUS.

Il est vrai; en ce cas je vous le pard ne. Je ne hais pas la colere de ce q j'aime, pourvû qu'elle soit suivie d'un mable raccommodement.

FULVIE.

Vous voyez que je cherche, que j tudie tous les moyens de vous plaire N'allez pourtant pas croire que l'int ait quelque part à tout ceci. Si vous m mez, rejettez au plutôt cette idée.

CURIUS.

Chere Fulvie, je t'aime plus que n ame! c'est plutôt l'envie de te ren heureuse qui me fait agir, que l'es de me venger du *Sénat.*

FULVIE.

Et c'est ta vengeance seule qui p faire ma félicité: c'est ce seul espoir m'a jetté dans tes bras; que m' porte le reste? la valeur m'est plus e ne, que la parure & la beauté ne le

aux femmes. Viens que je t'embrasse !.... Mais comment comptes-tu te venger ? la connoissance de ton glorieux projet m'est-elle interdite ?

CURIUS.

Tu sçauras tout, si tu le mérites.

FULVIE.

En peux-tu douter ?

CURIUS.

Embrasse-moi donc.

FULVIE.

...... De tout mon cœur ! Eh bien ; quel est donc ce projet ?

CURIUS.

Maintenant, je reconnois ma Fulvie ; c'est elle-même que je retrouve !

FULVIE.

Parle donc, cher Quintus : hâte-toi de m'apprendre .....

CURIUS, *après plusieurs caresses.*

Apprens que Catilina sera Consul... ; tu en sçauras bientôt davantage.

FULVIE.

Acheve, cher ami.

CURIUS.

Entrons ; tu sçauras tout ....



CHŒUR.

O Pere des Romains ! O grand & redoutable Mars ! *& toi*, Jupiter, *plus grand, plus redoutable encore ! vous, dont la protection soutint si long-tems ce vaste Empire cimenté par le sang du frere de* Romulus, *de ce héros dont la mort ne fut que l'accomplissement de vos Decrets ! jettez sur Rome un regard aussi favorable que vous l'eûtes alors ; ne permettez pas que l'ambition & la révolte osent tenter de détruire votre ouvrage ! Nous touchons à l'élection des nouveaux Consuls : daignez inspirer la voix publique ; puisse son choix être aussi libre que digne des Romains ! Que ceux qui voudroient nous opprimer soient exclus de ce poste honorable. Que celui qui sera nommé puisse être sage, prévoyant & ferme plus grand par l'ame que par le corps, plus vertueux en effet que par la renommée. Qu'il ne cherche point à ébranler les Loix fondamentales de l'Etat par son pouvoir, par la brigue, ni par l'orgueil. Faites au contraire, qu'il gouverne nos Tribus avec justice & modestie ; qu'il sçache connoître, récompenser le mérite, & punir le crime, quelque grand que soit*

*coupable. Que la vérité connue le trou-
toujours inébranlable, inaccessible à
nvie, à la corruption. & à la crainte.
'il prouve par ses actions qu'il est di-
e de l'emploi dont il est revêtu. Que sa
, sa fortune, sa gloire, soient regar-
es par lui comme le bien de l'Etat, &
n pas comme le sien. Qu'il ressemble,
un mot, aux fameux Brutus, aux
rtius, qui ne travailloient que pour
me, & ne vivoient que pour elle.
ls étoient encore le grand Camillus,
Fabius, les Scipions, qui ne croyoient
nais acheter trop cherement le bien
'ils procuroient à leur Patrie; tandis
e toutes leurs actions & toutes leurs
marches n'avoient point d'autre objet
e le bien public dont ils étoient l'ame.
enouvellez, grands Dieux, les vertus
ces vrais Magistrats! Justes dans la
ix, intrépides dans la guerre; que
lloit-il de plus, pour rendre un Em-
re heureux?*

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CICERON. CATON. CATULUS. ANTONIUS. CRASSUS. CESAR. LICTEURS. CHŒUR DE ROMAINS.

CICERON.

LEs grandes dignités ſont d'un grand poids ; mais celui qui s'en voit revêtu en dépit de l'envie, eſt chargé d'un double fardeau. Quelque précieuſe que ſoit pour lui la diſtinction qu'il obtient, ſes inquiétudes l'emportent toujours ſur le plaiſir qu'il en reſſent ; le bien qu'il fait lui attire peu de louanges, elles ſont arrachées par la force.... Si je vous parle ainſi, Romains, c'eſt que je ſens toute l'importance du poſte ſuprême que vous

venez

venez de me confier ; & non pas pour éluder avec art une partie de ma juste reconnoissance : je suis tout pénétré de la grandeur du bienfait ; je confesserai toujours que je ne le dois qu'à vos bontés ; que c'est par vous seuls enfin, si nous en exceptons les Dieux, que Ciceron est aujourd'hui Consul. Eh ! de quel autre titre pourrois-je me prévaloir ? Où sont mes ernes, les ornemens poudreux de ma famille, les statues mutilées de mes Ancêtres ? où sont *les* tables, vraies ou fausses, de ma longue & illustre filiation ? où sont enfin mes droits sur votre estime, capables d'exciter ma vanité, & de fonder la confiance que vous daignez avoir en moi ? Que suis-je, en un mot, qu'un *homme nouveau*, (comme l'on dit dans Rome) que vous ennoblissez aujourd'hui ; auquel, plus généreux encore, vous ouvrez un chemin glorieux pour se rendre digne à l'avenir des honneurs dont vous le comblez maintenant ? Vous rompez en ma faveur une barriere que la jalousie de vos Ancêtres tint toujours fermée aux personnes de mon état : vous me faites Consul ! je l'emporte sur tous mes Compétiteurs, même sur les plus nobles ! . . . .

CRASSUS, *à part.*

Voilà l'orgueil qui agit....

CESAR, *à part.*

Courage! venge-toi à ton aise.....

CICERON.

Et pour rendre mon élection plus authentique, vos suffrages ne sont point écrits, vous les donnez de vive voix: une acclamation générale fait éclater le consentement unanime de toutes les Tribus! de-là ma joie, de-là les transports de ma reconnoissance. C'est maintenant à mes soins, à mon industrie, à ma vigilance, qu'il appartient de justifier votre choix aux yeux de mes concurrents mêmes. Je dois me garder principalement de deux choses; de leurs justes reproches, de votre repentir; car mes fautes retomberoient sur vous, si j'avois le malheur d'en commettre. Mais j'espere me conduire de façon, que mon Consulat, quelque à charge qu'il me puisse être, ne le sera jamais pour vous. Je me dispose à veiller tellement sur moi-même & sur la République, que les Dieux seuls auront à rougir, si mon espoir & mes soins sont trahis. S'ils laissent triompher l'envie, nos malheurs seront leur crime.

CESAR, *à part.*

O confiance d'une eſpece auſſi nouvelle que l'eſt celui qui la conçoit!

CICERON.

Je n'ignore pas l'état de la République, ni dans quel tems orageux je me trouve chargé de la gouverner : les maux qui la déchirent me ſont connus ; objets des craintes des bons Citoyens, je ſçais combien ils flattent l'eſpoir des mauvais. Je ſçais ; de plus, qu'une trame ſecrette, ourdie par des eſprits turbulens, nous prépare encore de plus grands dangers.

CRASSUS, *à part.*

Tu en imaginerois, au beſoin, pour te faire valoir.

CICERON.

Je ſçais enfin que ce motif n'a pas peu contribué à calmer l'envie & l'orgueil des Grands de Rome, & faciliter mon élection.

CATON.

Cela eſt vrai, Tullius. Nos beſoins & ta vertu, t'ont fait Conſul.

CESAR.

Caton, vous allez le perdre, avec vos louanges.

CATON.

Céſar, l'envie vous nuira encore plus.

LE CHŒUR.

La voix de Caton, est celle de Rome.

CATON.

La voix de Rome, est celle du Ciel! C'est elle, Ciceron, qui te met en main les rênes de l'Empire, pour faire briller tes talens & ta capacité. Quand la mer est tranquille, le plus ignorant peu guider un vaisseau. Mais * c'est dans la tempête où l'art du Pilote trouve lieu de se manifester.

CICERON.

C'est à quoi je vais m'attacher uniquement, non seulement pendant l'année de mon Consulat, mais pendant toute ma vie, à moins que le tems de mon exercice n'en voye borner le cours : en ce cas, bénissons les Dieux! Mais, mon dernier jour, ma derniere heure même sera employée au soin du salut de Rome; & c'est par cet endroit seul que je croirai acquérir une nouvelle vie. Le vicieux compte ses années; le vertueux, ses actions.

LE CHŒUR.

O le digne Consul! allons l'accompagner chez lui. **

---

* J'abrége ici quelques longueurs.

** Ciceron sort avec Caton & la populace.

SCENE II.

CESAR.

IL me semble que ce Consul est devenu bien populaire.

CRASSUS.

Il profite des circonstances.

CESAR.

Quoi! Caton se met à leur tête?

CRASSUS.

Et vous, Antonius, qui êtes son Collégue, on ne vous honore seulement pas d'un regard?

ANTONIUS.

C'est de quoi je m'embarrasse peu.

CESAR.

Il compte avoir le tems de se tranquilliser. Il est des esprits nés pour le tumulte, d'autres pour le repos.

CATULUS.

César, si ce qu'on dit est vrai, la République a besoin d'un homme du caractère de Ciceron.

CESAR.

Catulus croit-il tout ce qu'on dit? ignore-t'il que ces bruits sont répandus

par Ciceron pour occuper la popula
& pour se l'attacher ? il faut créer
monstres pour étonner les yeux du v
gaire, & l'on passe pour un grand ho
me en les détruisant. Un pareil *Herc*
brilleroit-il sur la scène s'il ne se forg
pas un hydre?

CRASSUS.

Les traîtres & les méchans sont tr
communs dans un Etat pour que l
défaite fasse un honneur singulier a
Magistrats.

CATULUS.

Malheur aux Empires dont les M
gistrats n'acquierent de la gloire qu'a
dépens de l'infamie d'autrui!

CRASSUS.

C'est justement ce que nous devric
empêcher.

CESAR,

Antonius, céla vous regarde direct
ment.

ANTONIUS.

Je m'y attacherai.

CESAR.

Veillez sur ce fameux surveillant.

CATULUS.

Voici Catilina. Comment support
t'il l'affront qu'il vient de recevoir ?

CESAR

Je l'ignore. Impatiemment, sans doute.

CATULUS.

Longinus prétendoit aussi au Consulat.

CESAR.

Oui d'abord : mais il s'en est déporté en faveur de son ami.

CATULUS.

N'est-ce pas Lentulus qui s'approche aussi ?

CESAR.

Oui. Il est rentré dans le corps des Séna teurs

ANTONIUS.

Il est élû Préteur.

CATULUS.

Je le sçais. Il a eu mon suffrage après celui des Consuls.

CESAR.

Vous étiez alors, en vérité, le Prince du Sénat.



SCENE III.

CATILINA, ANTONIUS, C.
LUS, CESAR, CRASSUS,
GINUS, LENTULUS.

CATILINA.

Je vous salue, nobles Romains
Digne Consul, recevez mon c
ment.

ANTONIUS.

Si le Peuple avoit secondé mes
noble Catilina, vous auriez été plu
reux.

CATILINA.

Dites plutôt, que les Dieux n'o
voulu inspirer le Peuple, & resp
leurs décrets. Ils connoissent nos b
bien mieux que nous ne le sentons
mêmes. C'est un crime que de les ac

CATULUS.

Je suis charmé, cher Lucius, d
voir penser ainsi.

CATILINA.

Je m'étudierai toujours à pense
formément aux volontés des Die
au bien de la République. . . . (

je voudrois vous parler en particulier.

CESAR.

Je passerai chez vous.... Crassus, ne pouvons-nous point parler devant Catulus ?

CATILINA.

Gardez-vous-en bien !... J'espere*, mon cher Catulus, que les Romains me combleront d'honneurs, quand ils m'en croiront digne. En attendant, je me console, en pensant que ceux qui obéissent, ne sont pas moins partie de la République que ceux qui commandent.

CATULUS.

O Catilina ! permets que je t'embrasse... Se peut-il que la calomnie ose ainsi t'attaquer ?

CATILINA.

La calomnie ?... Et d'où part-elle ?

CATULUS.

Ce sont des bruits publics. On prétend que vous êtes outré du refus qu'on vous à fait, & que vous projettez de vous en venger cruellement.

CATILINA.

Seigneur, il ne m'offense point ce refus : daignez m'en croire, & apprenez de moi, que quiconque prête l'oreille aux

* Haut.

bruits publics, eſt une eſpece de calomniateur.

CATULUS.

Je le ſçais : auſſi m'en voyez-vous indigné.

CATILINA.

Et moi non. Celui qui peut être ſenſible à de telles injures, paroît les mériter.

CATULUS.

Cher Catilina, ta générosité me tranquilliſe.

CRASSUS, *à Catulus.*

Voulez-vous rendre au Conſul Antonius les mêmes honneurs que Caton & la Populace viennent de rendre à ſon Collegue ?

CATULUS.

Je vais le reconduire chez lui. Soyez toujours les mêmes, mes amis. Les dignités & les honneurs ne peuvent jamais manquer à la vertu.

SCENE IV.

*Les mêmes Acteurs, à la reſerve d'*ANTONIUS *&* CATULUS.

CATILINA.

AI-je donc l'air d'être auſſi foible que cet homme paroît me le croire ? ..

Suis-je assez humilié, assez anéanti, pour être soupçonné d'embrasser cette chimère qu'il appelle vertu?... O mon cœur, hâte-toi de te dévoiler; préviens les soupçons de mes amis: ils me croiroient un traître... Ma fureur ne peut plus se contenir: la patience est un masque qui m'a trop long-tems empoisonné. Que ne m'a-t-elle consumé! que n'a-t-elle réduit mon cœur en cendre!... Ciel! que d'affronts n'ai-je pas dévorés? Et quel Consul obtient sur moi la préférence?... Pourquoi suis-je mortel? pourquoi ne puis-je atteindre jusqu'aux lieux d'où de pareils humains tirent leur être? Quel plaisir pour moi d'en renverser les fondemens, de plonger la nature dans un nouveau cahos, & moi-même avec elle!...

CETHEGUS *paroît.*

Quoi donc! sont-ce des vœux qui nous occupent maintenant?

CATILINA.

Oui, mon cher Cethegus.... Ah! quel mortel ne seroit point flatté de périr, de tomber avec l'Univers?

CETHEGUS.

Moi. Je voudrois voir sa chûte, marcher sur ses ruines, & forcer une autre nature d'en former un nouveau...

Mais laissons les vœux aux femmes; ils sont indignes d'un Romain; employons d'autres armes.

CATILINA.

Que faut-il faire?

CETHEGUS.

Agir, & ne pas souhaiter; prévenir les vœux mêmes; être assez prompts, assez actifs pour ne pas laisser aux Dieux le loisir de croiser nos desseins; ôter enfin à la terreur le tems de naître dans les ames.

CATILINA.

O brave Cethegus!

CETHEGUS.

Tu as manqué le Consulat; tu m'en plais davantage. Qu'un autre aime à trouver les portes ouvertes: mon plaisir est de les briser, de tendre à mon but en nageant dans le sang, ou de me faire un pont à force de cadavres entassés l'un sur l'autre; d'arracher enfin la vie au reste des humains qui l'auroient pû conserver. Le vrai danger ne consiste que dans les obstacles; & la vraie gloire est de les surmonter.

CATILINA.

Ah! que tu dévoiles bien les sentimens que j'ai trop long-tems renfermés dans mon ame! Pourquoi n'ai-je pû

me montrer toujours tel que je ſuis ?... Écoute, Lentulus ; regarde bien cet homme. Si les feux qui animent nos cœurs pouvoient s'éteindre, il iroit en ravir de nouveaux dans les mains de *Jupiter* même. Et ſi ce Dieu ſourcilloit, bien-tôt attaché au *Caucaſe*, Cethegus lui laiſſeroit à peine l'ennuyeuſe compagnie de ſon aigle.

LENTULUS.

Silence !... j'apperçois Caton.

CATILINA.

Qu'il vienne ; qu'il m'entende : je ſuis las de me contraindre. Fuyez tous : Cethegus me ſuffit. S'il me ſoutient, j'entreprends cette guerre ; je réponds du ſuccès.

LENTULUS.

Ami, ceci eſt de trop... ſoyez plus circonſpect.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs, CATON.

CATILINA.

QUE cherches-tu, Caton ? Eſt-ce par ordre de ton nouveau Conſul, que

tu viens nous épier ici? Cet emploi convient-il à ton humeur auſtère?

CATON.

Eh! que pourrois-je apprendre de nouveau, licencieux Catilina? Ne ſuffit-il pas de te connoître? La torture & les gênes les plus cruelles pourroient-elles te faire avouer quelques forfaits qui ne nous fuſſent déja connus? Il ne manque plus à ton procès que ta ſentence.

CATILINA.

Qui oſeroit la prononcer?....
Caton?...

CATON.

Les Dieux... Quiconque écoute un Citoyen tel que toi, ne peut être que leur ennemi, & celui du Sénat qui s'apprête à purger Rome, par le feu, des Perfides qui la menacent. Tu m'entens, Catilina. Fuis donc, ou je te laiſſe. Celui qui oſe partager l'air que tu reſpires, riſque à s'empoiſonner.

CETHEGUS.

Qu'il tombe ſous nos coups....

LENTULUS.

Cher Cethegus, arrête?...

CETHEGUS.

Quoi! Caton, tu ne frémis point?...

CATON.

Moi ? non, féroce Cethegus. C'est insulter Rome d'imaginer que Catilina ou Cethegus puissent faire trembler Caton.

CATILINA.

Je connois l'ardeur qui t'anime : mais songe à la calmer. Si la moindre étincelle s'échappoit jusqu'à moi, c'est avec du sang que je saurois l'éteindre.

CATON.

Romains, vous l'entendez.....

CATILINA.

Va le dire au Consul.

CETHEGUS.

Il valoit mieux y envoyer son ame.... Lentulus, tu es trop timide. Oublies-tu que c'est pour toi que nous nous exposons ? Oublies-tu le sceptre qui t'est promis par les Sybilles ?

CATILINA.

La dignité de Préteur, & quelques nouvelles graces du Sénat, suffiront pour le satisfaire.

LENTULUS.

Catilina, vous m'offensez !

LONGINUS.

Cet aiguillon est un peu trop vif.

CETHEGUS.

L'occasion le rend nécessaire. Quand

on conſpire, c'eſt reculer que de ne pas aller en avant.

LENTULUS.

Songeons donc à prendre un parti.

CETHEGUS.

Prenons d'abord des armes. Ceux qui ſont ſourds à la juſtice de nos demandes, en voyant nos épées, s'empreſſeront de combler tous nos vœux.

CATON.

J'apperçois que le glaive doit déſormais vous tenir lieu de remontrances.

SCENE VI.

CICERON, FULVIE.

ELLE vient de lui découvrir tout le ſecret de la conjuration, & n'a demandé d'autre grace que la vie de Quintus Curius. Ciceron, après avoir long-tems déclamé contre les ambitieux, envoie chercher ſon collégue Antonius, ſon frere Quintus, & ordonne que l'on faſſe entrer Curius.



SCENE VII.

CICERON, FULVIE, CURIUS.

CICERON, *à Fulvie.*

MADAME, je compte ſur votre ſecours.

FULVIE.

Seigneur, je connois mon devoir.

CICERON, *à Curius.*

O noble Curius ! que j'ai lieu de me plaindre de vous! Donnez-moi la main ; ne vous allarmez pas.... Vous regardez Fulvie ? preſſentez-vous déjà tout ce que j'ai à vous dire ?... Prenez garde, Curius! ſi vous oſez m'aigrir, la foudre eſt allumée. Raſſurez-vous, encore un coup : c'eſt pour vous-même, c'eſt pour votre bien ſeul que je vais vous parler. Eh! puiſſiez-vous y penſer comme moi!.... Quoi ! vous que le Sénat alloit reprendre dans ſon ſein ; vous qu'il alloit réintégrer dans tout ſon luſtre, comme il a fait de l'ingrat & ſtupide Lentulus, (pardon ſi je vous nomme avec un mortel à qui vous

ressemblez si peu) voudriez-vous
je, oubliant tout ce que vous êtes
grader votre nom par une actio
fâme? Curius ne se souviendroit-i
de la vertu ni des exploits de se
cêtres? auroit-il pû s'associer ave
traîtres, des parricides, des furieu
fin à qui le renversement de leur
tune ne laisse d'autres ressources c
crime & le désespoir? Ignore-t il c
misere enfante la rage? que le be
que l'intérêt sordide, fut toujo
premier aiguillon, le premier gui
tout conspirateur? Dieux! que j'
à rougir pour lui!... Mais quoi qu
soit, j'espere que Curius ne cher
point à diminuer son crime à mes
Les méchans excusent toujours
fautes: l'homme vertueux les avo
s'en repent. Quiconque se défend
premier forfait, n'est pas loin d'en
mettre un troisième.... Regarde,
rius; tu vois une femme qui t'
vancé dans le chemin de la vert
noblesse de ses sentimens me ren
son adorateur, si la jalouse *Ter*
m'étoit moins chère.... Quelle g
ne vient-elle pas d'acquérir! de
cris de joie, de quels titres pomp
de quels transports les rues de R

ne vont-elles pas retentir! quelle affluence de Peuples empressés pour voir passer son triomphe! de quelle jalousie secrette nos *Matrones* ne seront-elles pas dévorées, lorsqu'on dira *c'est Elle*! Quand on la verra digne de plus d'encens, de plus d'honneurs que n'en recevroit Pompée même s'il revenoit triomphant de l'Asie enchaînée!... Telle sera la gloire de sa vie: après la mort, son nom seul sera un monument dont le temps ne pourra jamais altérer la solidité. Il subsistera toujours dans la mémoire des hommes quand le marbre, l'airain, le capitole, & moi, ne seront plus qu'une vaine poussiere.

FULVIE.

Ah! Seigneur, vous m'honorez trop!...

CICERON.

Non, Madame. Eh! que ne puis je, en vous rendant justice, exciter son émulation! Doit-on rougir de suivre un bon guide?... Vous voyez, Curius, en la regardant, ce que votre Patrie vous reproche: voyez en même tems vos devoirs. Que la crainte de rompre avec des assassins & des traîtres ne balance plus dans votre ame les droits sacrés & le salut de votre pays. Ne pen-

sez qu'à ce que vous lui devez! L'
ne doit-il pas tout à son Pere!
n'est-elle pas notre mere com
Sa voix qui crie dans nos cœu
touffe-t-elle pas toutes les autres
coutons que la sienne, amis, c'e
de la vertu. La crainte seule re
hommes injustes: & nulle Religio
seigne aux hommes la trahison ni
jure.

FULVIE.

Seigneur, il vous écoute, il
nétré de vos discours. La honte
tient encore: mais je le vois pré
rendre.

CURIUS.

Vous vous en flattez donc?

FULVIE.

Oui.... Que je vous en dise u

CURIUS, *à part avec Fu*

O malheureuse! vous êtes...

FULVIE.

Quoi?...

CURIUS.

Ne parlez pas si haut.

FULVIE.

Eh bien, je suis... ce que vc
vriez être. Reviens à toi, Curius.
pû croire que j'entrasse, de bon
dans quelque projet où la *Sem*

occupât le premier rang? que Fulvie fût faite pour agir en sous-ordre dans quelque entreprise, dût-elle l'enrichir à jamais? Tu rêvois sans doute alors!.... Livre-toi tout entier à moi, & au Consul: sois plus sage enfin. Je t'ouvre le chemin de la fortune; suis le. Ton bien-être & ta sûreté s'y rencontrent.

CICERON.

Madame, je ne dois pas souffrir cette conversation secrette.

FULVIE.

Seigneur, vous pouvez nous entendre. Je lui représentois tous les dangers de son entreprise.

CICERON.

Les dangers! dites plutôt qu'il s'exposoit à une ruine certaine. A-t-il pû croire; le plus déterminé d'entr'eux a-t-il pu s'imaginer qu'un tel complot eût trouvé tout le Ciel endormi? que ces Dieux fondateurs de Rome, eussent ainsi laissé détruire leur propre ouvrage, qui depuis près de sept cens ans fait l'objet de leurs soins & de leur gloire? Curius ne sent-il pas que le Ciel, en aveuglant les Conjurés à ce point, a voulu les confondre, sans qu'ils pussent s'en douter?.... Allons, mon cher Curius, la bonté de votre cœur ne peut

long-tems se démentir : je cesse d
ler votre nom avec le leur ; votre
fusion vous rend un ami qui parta
peine de votre repentir. Revenez à
Patrie qui vous tend les bras :
digne de son amour & de ses bien
songez combien il est glorieux de
poser, & de mourir pour elle ! J
vous parle point des titres, des
neurs, & des récompenses que le
vous prépare ; ils passeront votre
rance.... Quoi donc ? vous bala
encore ? Se pourroit-il que les dar
d'une entreprise aussi honteuse qu
sesperée, eussent plus d'attraits
vous, que la gloire certaine qu
vous fais envisager ? Croirai-je qu
nœuds d'une amitié criminelle ont
de puissance sur votre cœur que
de la vertu ?

FULVIE.

Il a raison, cher Curius.

CURIUS.

Magnanime Consul ! je me jette
vos bras, dans les siens, dans ceu
ma Patrie. Vous m'inspirez, j'ouvr
yeux, je vous dois mon nouvel êtr
Que ma foi, que ma fidélité ne
soient point suspectes, quoiqu'elles
sent de mes remords.....

CICERON.

Non, mon cher Curius, elles m'en ſont plus chères ; je vais vous le prouver. Retournez avec les Conjurés ; conſervez avec eux le même viſage ; ſuivez-les dans leurs routes tortueuſes ; car ce ſont celles de la trahiſon : éclairez les détours obſcurs de leurs démarches : veillez enfin ſur tous leurs mouvemens. Ne quittez point Catilina, Lentulus, ni tous les autres Chefs dont les noms me ſont connus ; ſçachez tout ce qui ſe paſſe entre eux de plus ſecret : les noms de ceux qui leur ſont attachés ; pourquoi certains Patriciens ne ſont point nommés ; quels ſont les projets des Conjurés ; où, quand, & comment prétendent-ils les faire éclore ? Ne négligez rien, en un mot ; & lorſque vos découvertes pourront être utiles à la République, inſtruiſez-moi d'abord ſoit par vous-même, ou par cette noble amie commune à qui je laiſſe le ſoin d'échauffer votre zèle. Je me charge du reſte : Rome ne ſera point ingrate pour un fils tel que vous. Soyez diſcret comme la nuit.

CURIUS.

Et plus conſtant encore.

CICERON.

Je l'espere, quoique le tems a
blisse tout. Mais trop de sermens
rent la dignité des promesses... Qu
là?.... On pourroit vous rençon
sortez par ici; & quand vous revien
montrez ce gage au domestique.
éclairez-les.

SCENE VIII.

MONOLOGUE de Ciceron sur les
heurs, dont Rome étoit menacée. On
l'avertir de l'arrivée de son frere Quint
de celle de son collegue Antonius. Il se dé
ce dernier, à cause du mauvais état de s
tune. Ciceron se détermine, pour le gag
l'attacher à la République, de lui céder l
vernement d'une Province dont le Sénat
de le gratifier lui-même.

SCENE IX.

CESAR, CATILIN

CESAR.

LA nuit s'avance, ainsi que l'h
de votre rendez-vous. Je n'ai plus q
mot à vous dire. Soyez fermes, ach
l'entre

l'entreprise. Plus on réfléchit sur une action grande & périlleuse, plus on en écarte le succès: souvent même trop de lenteur a fait échouer les complots les mieux concertés. Vous me répondrez vainement de vous, d'un second, d'un troisième; un autre vous trahira: la crainte du châtiment est au-dessus de toutes les idées d'honneur & de vengeance. Avant que l'entreprise fût commencée on pouvoit délibérer à loisir sur ce qu'il étoit à propos de faire: maintenant qu'elle est entamée, il faut agir, il faut tirer avantage de tout, il faut frapper. Que ce soit, si l'on veut, un crime: justifié par le succès, il deviendra vertu. On punit les forfaits obscurs; les éclatans sont couronnés. Qui pourroit donc vous arrêter? la crainte du danger? puisque vous avez osé conspirer, le plus grand est affronté, la gloire vous attend. Le désespoir devient bravoure, lorsque lui seul peut nous sauver. Eh qu'importe au surplus le jugement des hommes, si le succès écarte toujours la honte de la victoire; si l'on parvient à son but; si l'on se venge enfin? Laissons aux lâches opprimés la seule ressource qui leur reste; une mort volontaire. Mais nous, songeons que la force & la ruse sont meres des grands

succès..... Vous sçavez les sentime secrets de Crassus, vous connoissez l miens; adieu.....

SCENE X.

CATILINA, AURELIE

CATILINA.

C'EST vous, chere Aurelie?... V confédérées sont-elles ici?

AURELIE.

Oui.

CATILINA.

Sempronia y est-elle aussi?

AURELIE.

Elle y est.

CATILINA.

Tant mieux : elle est vive, elle pr dra feu d'abord. Rompez la glace av elles, chere Aurelie. Engagez-les à a rer tous leurs maris dans notre co plot, ou à se défaire de ceux qui po roient leur être suspects, ainsi qu'à no Cette derniere proposition est peut-ê la plus convenable pour celles qui sont fatiguées depuis long-tems. Qu'e nous aident de leur argent, de le amis, de leurs esclaves; & qu'ils soi

prêts à tout mettre en feu lorſque l'ordre en ſera donné. Promettez-leur des biens, des Empires, des amants, tout en un mot ce qui peut flatter les deſirs de votre ſexe.... Mais, qui eſt là?... C'eſt vous, *Porcius Lecca*? Sont-ils tous arrivés?

LECCA.

Oui, Seigneur.

CATILINA.

Aurelie, vous êtes inſtruite : je confie le reſte à vos ſoins, & je crois pouvoir y compter. Allez... Vous, Porcius, apportez-moi l'aigle d'argent dont je vous ai chargé; & priez nos amis d'entrer.

SCENE XI.

CATILINA, CETHEGUS, CURIUS, LENTULUS, VARGUNTEIUS, LONGINUS, GABINIUS, CEPARIUS, AUTRONIUS, &c.

CATILINA.

O MES amis, vos viſages m'inſpirent de la joie!... j'eſpere que nous nous conſultons aujourd'hui pour la derniere fois.

CETHEGUS, *raillant.*

Cela étoit fort néceſſaire !

CURIUS.

Nous perdons chaque jour l'occaſi de nous venger.

CATILINA.

Et les moyens d'y parvenir. Vos r proches ſont juſtes, & les plus piqua me ſont les plus chers.... Piſon eſt m en Eſpagne.

CETHEGUS.

Ainſi que nous ici.

LONGINUS.

La jalouſie en débite autant de ce qui ſervent ſous Pompée.

LENTULUS.

On dit qu'il revient de l'Aſie.

CATILINA.

Eh bien, que faire? nous dépêch d'y aller nous-mêmes ?... Amis, pr nez ſéance, & daignez m'entendre.

Je viens d'envoyer Septimius dans territoire de *Picéne*, & Julius dans *Pouille*, pour nous lever des troup Manlius eſt en même tems à *Féſu* avec les vieilles & indigentes légio qui ſervirent ſi bien Sylla : elles n'atte dent toutes que le ſignal du comb Levez les yeux, nobles Romains ! gardez cette aigle d'argent : c'étoit l

tendard de Marius dans la guerre Cimbrique ; étendard fatal à Rome, & qui doit toujours l'être ; si j'en crois le rapport des *Augures*. Aussi l'ai-je toujours conservé comme une relique digne d'un Temple, & d'un culte particulier. Jurons donc de lui conserver la foi que nous lui devons, & de porter en silence sous ses auspices la ruine & la mort dans le sein de notre Patrie... C'est maintenant que le tems de la vengeance est arrivé ; c'est maintenant que commence la vingtième année depuis l'embrâsement du Capitole, & qui, suivant mille prédictions, ne doit pas être moins funeste pour Rome ; c'est cette heureuse année qui doit lui donner un Roi, si Lentulus ose tenter de l'être !

CURIUS.

S'il balance il n'est pas digne de sa destinée.

LENTULUS.

Elle surpasse mon mérite. Mais si le Ciel l'a résolu, j'aurois tort de m'opposer à ses décrets.

CATILINA.

Et nous d'envier votre grandeur. Les Gaules, la Belgique, la Grèce, l'Espagne & l'Afrique, ont de quoi satisfaire nos vœux.

CURIUS.

Puisque Pompée revient, pourq
n'y pas joindre l'Asie?

CATILINA.

Me trompé-je, nobles Romai
Il me paroît que nos regards ne s
pas aussi fiers, ni aussi animés que
coutume.

CURIUS.

Qui donc en accusez-vous?

CATILINA.

Je ne sçais: mais je ne vois aujo
d'hui dans nos yeux ni feux, ni te
pêtes, ni éclairs. Notre haine est-e
épuisée? S'est-elle dissipée dans les a
comme une fumée légère? Serions-n
fatigués avant d'avoir frappé? Je n'ac
se personne en particulier; mais
ressemblons-nous pas tous à des g
sans vigueur?

CETHEGUS.

Oui; & toi-même plus qu'un aut
en nous en accusant.

CATILINA.

Ah! la réponse est bonne, cher
thegus: elle est assaisonnée.

LENTULUS.

Terminons ces querelles hors de
son; que chacun de nous soit instrui
ses devoirs. S'il y manque, dans

ſuite, on pourra l'accuſer.

CURIUS.

Ah! pourquoi n'avons-nous qu'une Rome à renverſer?

CETHEGUS.

Qu'une Rome? qu'un Univers.

LENTULUS.

Commençons par fixer le tems fatal.

CATILINA.

Celui des *Sarturnales* me paroît convenable.

CETHEGUS.

Il eſt trop éloigné.

CATILINA.

Il n'y a pas un mois à attendre.

CETHEGUS.

Une ſemaine, un jour, une heure, ſeroit trop encore. Il faut agir dès à preſent.

CATILINA.

Tout n'eſt pas encore aſſez diſpoſé pour cela.

CETHEGUS.

Toutes ces lenteurs creuſent peut-être notre tombeau. Si vous ne me teniez pas, vous ne m'auriez jamais. Lorſque l'on oſe autant que nous, le bras doit ſuivre la penſée.

CATILINA.

Vous n'y penſez pas, Cethegus. Son-

gez ſeulement aux avantages que n
pouvons tirer de ces Fêtes licencieuſ
tandis que la Ville ſera plongée d
l'yvreſſe des plaiſirs, que la liberté
gnera dans chaque maiſon; que c
que eſclave y ſera maître; & que l'
poir de l'être toujours par notre mo
flattera ſes deſirs.... Eſt-il un tems p
propre à faire éclore nos projets ?

LENTULUS.

Pourquoi donc, cher Cethegus, vo
impatience veut-elle nous priver d
eſpoir ſi bien fondé ?

CETHEGUS.

Pourquoi préférez-vous l'eſpéranc
la certitude,

CATILINA, *à part, à Lentulus*

Ne le contrediſez pas maintenant.
Parlons de l'ordre & de la façon d
l'entrepriſe ſera exécutée.

LONGINUS.

C'eſt bien dit.

LENTULUS.

Je ne ſuis point du goût de l'emb
ſement: il détruiroit trop ma Capit

CATILINA.

Dût-elle être réduite en cendres,
en tirera aſſez d'or pour la rebâtir
la rendre encore plus ſuperbe. Il f
brûler, ou renoncer à tout.

LONGINU

LONGINUS.

Ce seul moyen peut jetter le trouble & l'effroi dans l'ame de nos ennemis.

CURIUS.

Nous les immolerons plus à notre aise....

CETHEGUS.

En monceaux.

AUTRONIUS.

Que la terre en soit jonchée!

CURIUS.

Qu'elle soit l'Autel du sacrifice!

LONGINUS.

Que Rome en soit le feu!

LECCA.

Ah! que cette nuit sera belle!

VARGUNTEIUS.

Et digne des plus beaux jours de Sylla!

CURIUS.

Quel plaisir de voir les époux & leurs femmes, les ayeux & leurs petits-fils, les esclaves & les maîtres, les Vierges, les Prêtres, l'enfant & la nourrice descendre en flotte chez les morts!

CATILINA.

Je voudrois que douze trompettes, placées dans les douze plus grandes places de Rome, donnassent à la fois le signal de l'embrâsement. Longinus & Statilius voudront bien prendre ce soin.

Le souphre, le lin, les armes sont déja tout préparés chez Cethegus. Gabinius s'emparera des fontaines, des aquéducs, des réservoirs d'eau, & fera tuer quiconque s'en approchera.

CURIUS.

Que ferai-je, moi?

CATILINA.

Chacun aura son emploi. Ecoutez: il ne s'agira que de l'exécuter.... Je serai, avec l'armée, à portée de couper le passage à ceux qui voudront s'échapper, & Lentulus se chargera du soin de prendre vivants les enfans de Pompée; c'est l'unique moyen de faire notre paix avec lui. Que tout le reste soit immolé.

LENTULUS.

Dans quelles dispositions avez-vous trouvé Antoine?

CATILINA.

Il est perdu pour nous; son collegue l'a gagné. Ce misérable Ciceron est né pour me croiser en tout. Je le trouve toujours sur nos pas.

CURIUS.

I faut l'en écarter.

CETHEGUS.

Que cela n'est-il déja fait?

CATILINA.

Plût au Ciel !

CURIUS.

Je m'en charge.

CETHEGUS.

Hola ! n'uſurpez point mes droits.

LENTULUS.

Quels ſont donc vos deſſeins ?

CETHEGUS.

Point d'inquiétude. Il mourra : que dis-je ? il meurt ; diſons mieux, il eſt mort.

CATILINA.

Digne Romain ! ton courage ranimeroit l'Univers expirant. Daigne pourtant ne pas dédaigner le ſecours de tes amis.

LENTULUS.

Varguntelus le ſecondera bien.

CATILINA.

Le titre de Client du Conſul, le fera admettre à ſon lever.

CETHEGUS.

Eh bien, qu'en induit-on ?

VARGUNTEIUS.

Que nous pourrons, ſans riſque, l'immoler dans ſon lit.

CETHEGUS, *ſortant.*

Sans riſque ? ſi cette voie vous plaît, ce n'eſt pas la mienne.

CATILINA.

Suivez-le, Vargunteius: tâchez de l'a mener à la raiſon.

LONGINUS.

Qu'il attende le matin: un pareil atten tat exécuté dans la nuit, causeroit tro de tumulte.

LENTULUS.

On pourroit même le manquer.

CATILINA.

Priez-le, au nom de tous, & de notı amitié, de vouloir bien condeſcendı à nos deſirs.

SCENE XII.

Les mêmes Acteurs. SEMPRONIA AURELIE, FULVIE.

SEMPRONIA.

QUoi donc, notre conſeil eſt plut fini que le vôtre?

AURELIE.

Et vous oſez prétendre que les fen mes ſont plus babillardes que vous?

SEMPRONIA.

Tout eſt arrêté chez nous; & voı nous voyez prêtes à agir.

LONGINUS.

Mesdames, les *passions* vous trouvent rarement indifférentes, ou long-temps indécises.

SEMPRONIA.

Où donc votre massif embonpoint vous a-t-il permis d'en apprendre tant?

LONGINUS.

Chez la fille de votre mere, Madame.

CATILINA.

Sempronia, laissez-là ce railleur: parlons d'affaires plus importantes. Aurelie m'apprend des merveilles de votre éloquence.

SEMPRONIA.

Je pense, de plus, qu'une pareille entreprise ne doit point languir, & qu'on ne sçauroit trop se presser d'agir.

CATILINA.

C'est bien penser, Madame.

SEMPRONIA.

Ce projet me transporte: j'en garantis l'évènement.

CATILINA.

Le festin vous attend. Aurelie, conduisez Madame... Où donc est Fulvie?

SEMPRONIA.

Oh! les Amans sont inséparables!

CURIUS.

Elle est, en vérité, excédée de veilles.

SEMPRONIA.

Vous aimeriez mieux, ſans doute, la voir couchée, & de bonne humeur ?

FULVIE.

Sans raillerie, Sempronia, je ne me trouve pas bien. La nuit eſt avancée : je vais prendre congé. Je vous laiſſe Curius... Pardon, Meſdames, je dois quelque choſe à ma ſanté.

AURELIE.

Adieu, chere Fulvie.

CURIUS, *à part, à Fulvie.*

Hâtez-vous. Qu'il appelle ſa garde. Si Cethegus le manque, Vargunteius & Cornelius doivent s'introduire chez lui, & l'immoler ſous le voile de l'amitié. Apprenez-lui la viſite que Céſar a faite à Catilina.... Je vais vous conduire à votre char.

CATILINA, *à Fulvie.*

Comment, Madame, vous voulez nous quitter ?

FULVIE.

Sur mon honneur, je ſuis incommodée, Seigneur.

CATILINA.

J'en ſuis au déſeſpoir. Lentulus, conduiſez Madame.

SCENE XIII.

CATILINA, *seul.*

QUE de sortes de gens les Ministres d'État ne sont-ils pas obligés d'employer? Le téméraire, l'ambitieux, l'indigent, le déterminé, le sot, le misérable, les femmes mêmes; la lie du Peuple enfin, les côncubines! il le faut cependant. Chacun est propre à son emploi, & chacun dans son espéce ne peut être bien remplacé. Un laquais sçait allumer le feu; l'esclave, porter un fardeau; un boucher, répandre le sang; l'apothicaire, le sommelier, le maître d'hôtel, préparer & servir le poison. Tel est le cas où je me trouve. Le stupide Lentulus sert de voile à mes noirs projets; l'impétueux Cethegus en est l'exécuteur; l'épais Longinus, Statilius, Curius, Céparius, & Cimber, sont mes laboureurs, mes pionniers, mes boute-feux. Ajoutons à cela ces serpens domestiques, ces tyrans de nos cœurs, que l'habitude a nommé nos épouses, compagnes toujours prêtes à trahir leurs maris, à abuser de leur facilité, à faire acheter au

poids de l'or les plaisirs dont elles sont la source. Catilina peut-il douter de son succès ? peut-il manquer une entreprise que tous ces Automates qu'il fait mouvoir regarderont comme leur ouvrage, mais dont il tirera tout le profit ? Ne fera-t-il point repentir l'audacieux César des conseils qu'il a osé donner à un plus grand maître que lui ? Ne le verrai-je pas bientôt tomber sous les coups de mes conspirateurs, lorsque, semblables à ces guerriers produits par les dents de ce fameux dragon, ils périront par les mains l'un de l'autre ? N'en sera-t-il pas de même de Pompée, de Crassus, de tous ceux enfin qu'une apparence de grandeur me rendra redoutables ?... Ah ! puisse mon cerveau se liquéfier, mon sang tourner en eau, & ma main défaillante n'être plus en état de soutenir mon épée que pour déchirer mes entrailles, si j'épargne jamais quiconque osera me résister ! Puisse les cruautés que je médite m'être tellement propres, que l'avenir ne puisse les qualifier que par mon nom ! Puissent enfin les Catilinas futurs donner vainement la torture à leur imagination pour en inventer de plus grandes !...

SCENE XIV.

CICERON, FULVIE, QUINTUS.

CICERON.

QUE ne dois-je pas à votre vigilance ! Où est mon frere Quintus ? De grace, faites monter tous mes gens. ... Vous pouvez vous vanter, cher Curius, d'avoir été mon sauveur. Que dis-je ? vous êtes celui de Rome entiere! mais pouvois-je moins attendre de vous ? ... O mon frere ! tous les fameux ressorts dont je vous ai parlé tantôt, travaillent maintenant ; la machine même se met en mouvement. Où sont vos armes ? Donnez-en vîte à toute ma maison ; & que ma porte soit fermée jusqu'au jour.

QUINTUS.

Quoi ! même pour vos cliens ? pour vos amis ?

CICERON.

Mes assassins portent aussi ce nom. Envoyez pourtant chercher Caton, & Catulus ; ils ne me sont point suspects.

On peut en même tems avertir Flaccus, Pomptinius & les Préteurs.

QUINTUS.

Prenez garde, mon frere, que vos frayeurs ne soient trop marquées, & plus grandes que le danger. En faisant rire vos ennemis, ce seroit affliger ceux qui vous aiment.

CICERON.

Ce conseil est d'un frere, & j'en suis reconnoissant. Mais faites ce que je vous dis. La frayeur ne me transporte pas.... César y a été, dites-vous?

FULVIE.

Curius dit l'avoir rencontré sortant de chez Catilina.

CICERON.

Fort bien. Et l'on y tenoit aussi un conseil de femmes?.... Qui en étoit l'Orateur, Madame?

FULVIE.

Celle qui auroit voulu l'emporter sur quarante de plus; la sçavante Sempronia, qui, prodigue de grec, & de figures de Réthorique, demandoit continuellement si l'éloquent Consul étoit capable de parler mieux.

CICERON.

J'ai là une aimable rivale! Plût au Ciel que Cethegus ne fût pas plus dan-

gereux ! mais j'ai pour défenſeurs les Dieux, le témoignage d'une conſcience auſſi ferme que nette, & l'amour de la Patrie... Eh bien, mon frere ?

QUINTUS.

Caton & Catulus venoient chez vous avec Craſſus. Je les ai fait entrer par le jardin.

CICERON.

Quel ſujet conduiſoit Craſſus ?....

QUINTUS.

Attendez... je crois entendre parler bas à la porte, comme ſi l'on doutoit s'il eſt jour chez vous ou non.... Ce ſont ſans doute vos amis & vos clients qui craignent de vous incommoder.

CICERON.

Vous changerez bientôt de penſée... Avez-vous donné mes ordres au Portier ?

QUINTUS.

Oui.... retirez-vous un inſtant, & écoutez.



SCENE XV.

VARGUNTEIUS, CORNELIUS, & *le Portier.* CICERON, CATON, CATULUS & CRASSUS, *en dedans.*

VARGUNTEIUS.

LA porte ne s'ouvre point encore?

CORNELIUS.

Vous devriez frapper.

VARGUNTEIUS.

Que nos amis ſe cachent donc ici, & qu'ils fondent tous enſemble quand nous ſeront entrés.

CORNELIUS.

Mais qu'eſt devenu Cethegus?

VARGUNTEIUS.

L'impoſſibilité d'agir à ſa fantaiſie l'a rebuté.

LE PORTIER.

Qui eſt là?

VARGUNTEIUS.

Un ami, & d'autres encore.

LE PORTIER.

Perſonne n'entrera qu'au jour.

CORNELIUS.

Pourquoi cela?

LE PORTIER.

J'ai mes ordres,

CORNELIUS.

Serions-nous découverts?

VARGUNTEIUS.

Oui, par révélation peut-être....: Qui t'a donné cet ordre?

LE PORTIER.

Celui qui peut plus encore, le Conſul.

VARGUNTEIUS.

Nous ſommes ſes amis.

LE PORTIER.

Cela m'eſt égal.

CORNELIUS.

Nommez-vous plutôt.

VARGUNTEIUS.

Ecoutez, mon ami, j'ai des affaires importantes à lui communiquer : je m'appelle Vargunteius.

CICERON, *à la fenêtre.*

Eh ! quelles bonnes affaires vous amenent de ſi bon matin? .... Ah * ! Cornelius en eſt auſſi?

VARGUNTEIUS.

Nous ſommes trahis.

CICERON.

Où eſt donc le fameux Cethegus?

VARGUNTEIUS, *à Cornelius.*

Parlez, vous; il connoît trop ma voix.

* A part.

CICERON

Parlez donc : de quoi s'agit-il ?

CORNELIUS.

On vous trompe, Seigneur.....

CICERON.

Non, malheureux, c'est vous que l'on trompe... Mais je vous crois encore dignes de pitié, si vous voulez m'entendre, & vous repentir. Tremblez, barbares, & renoncez aux horribles projets que vous aviez conçus : apprenez que la République a des yeux qui veillent encore plus pour sa conservation, que les vôtres pour sa ruine. Cessez de vous flatter qu'elle soit toujours lente à punir. Le Ciel, à son défaut, sçauroit tonner sur vous. Tandis qu'il en est tems encore, rentrez donc en vous-mêmes, & rougissez de vos forfaits. Quoi ! parce que vous n'avez pû vivre sans honneur, vous voulez périr en infâmes ? Cette pensée me fait frémir pour vous.

CATON.

Vous leur parlez trop longtems, Marcus. Ce sont des gens perdus : ordonnez qu'on les saisisse.

CATULUS.

Cet attentat prouvé n'est-il pas digne d'exciter la vengeance de la République ?

VARGUNTEIUS, *à Catulus.*

Partons au plutôt d'ici. L'obſcurité ous a cachés jusqu'à préſent. Nous irons que quelqu'un a abuſé de notre rom.

CORNÈLIUS.

C'eſt bien dit, nous nierons tout.

CATON, *à Ciceron.*

Quelle garde avez-vous ici ? Appellez es Tribuns; faites ſonner le tocſin. Cher Ciceron, vous êtes trop modéré. Quand l'audace eſt pouſſée à un certain point, elle eſt indigne de pardon. Que le Sénat en ſoit inſtruit au plutôt.

On entend de grands coups de tonnerre, accompagnés d'éclairs.

Écoutez.... Votre patience irrite le Ciel même. C'eſt leur emploi de punir les méchans : que ce ſoit auſſi le vôtre. Ou la juſtice eſt une chimère, ou ſa ſévérité doit égaler les forfaits.

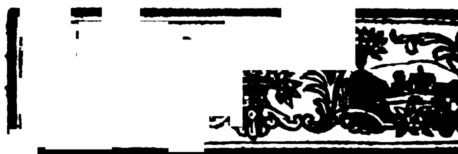


CHŒUR.

O Ciel ! quels coups votre j soudaine nous prépare-t-elle ? De veaux enfans de la Terre menacen encore d'escalader l'Olympe, & d quer les Dieux ? La Terre trembl nature entiere frémit ! le bruit a redouble, & chaque instant accroît reur qui nous saisit : nos oreilles cœurs en sont également pénétrés ! ce les crimes de Rome, qui allu votre courroux ? Les Prêtres, le pe chaque Ordre, chaque âge, les Sexes enfin courent en foule sans sans dessein : la surprise & la te sont peintes sur tous les visages. fant se sauve des bras de sa mer retrouve partout les mêmes dangers croyoit éviter. Ah ! nous le voyons les fléaux qu'un Etat a mérités se tiplient, & l'environnent de t parts ; & nous avons le malheur les appercevoir que lorsque la mesu nos forfaits est comblée ! C'est ainsi nos foiblesses ont pour nous des char jusqu'à ce qu'elles-mêmes operent châtiment. Faut-il que l'ambition vice qui touche de si près à la ve

fasse aujourd'hui le mauvais sort de Rome, & que rien ne puisse la sauver de sa chûte prochaine ? Malheur à cette passion funeste, que le succès nourrit, que les desirs irritent, & qui renaît encore après leur accomplissement ! qui n'est jamais satisfaite tant que la Terre peut offrir de nouvelles matieres à ses vœux indiscrets! L'éloignement diminue les objets aux yeux ordinaires; il les grossit à ceux de l'ambitieux : son bonheur suprême est toujours dans le lointain. Par quelle fatalité Rome n'a-t-elle pas connu ses erreurs ? Pourquoi ne les sent-elle qu'au moment de sa perte ? C'étoit le seul moyen de la prévenir.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE

LES Sénateurs tremblans, traversent Théâtre pour aller au Sénat. Les Ambaſ deurs des Allobroges, qui se rencontrent leur passage, sont étonnés de la frayeur ces Maîtres de la Terre, & en raillent tr'eux. Ils abordent Ciceron, à qui ils p sentent une Requête concernant les affai de leur Pays. L'air affable du Consul, en priant d'avoir patience jusqu'au lendemai lui concilie l'estime des Ambassadeurs, & mérite leurs éloges.

SCENE II.

Le Théâtre représente le Sénat assemblé.

LE PRETEUR.

PLACE aux Consuls... Peres Con crits, prenez séance. C'est par un E du Consul Marcus Tullius que vous ê

convoqués dans le Temple de *Jupiter Stator*. Soyez attentifs.

CICERON.

O Rome! puissions-nous être ici rassemblés sous d'heureux auspices!... Respectables Peres de la Patrie, si je me suis tû jusqu'à présent sur les dangers qui menaçoient la République, ne l'imputez point à ma négligence. D'épaisses ténèbres, aussi noires que les cœurs de nos ennemis, déroboient à tous les yeux la connoissance de leurs horribles projets. Quel rayon de lumiere en eût pénétré l'affreuse profondeur, si le Ciel même n'eût pas pris soin de nous en instruire; si ce matin, sa voix redoutable n'eût pas tonné assez haut pour émouvoir vos cœurs, & les réveiller d'un sommeil aussi fatal pour nous que celui de la mort même? Le Sénat m'a vû tenter plus d'une fois de lui dévoiler mes soupçons; mais toujours sans effet: l'atrocité du complot le rendoit incroyable, & me faisoit croire assez vain pour l'avoir inventé dans l'idée d'augmenter ma gloire. Que dis-je? peut-être le croit-on encore! N'importe, je serai trop justifié lorsqu'à la honte du nom Romain on verra ces furieux Conspirateurs, faire éclater leurs

déteſtables projets : c'eſt alors que l'envie même ſe verra forcée de donner à mes craintes un nom plus honorable. Quant à moi, qui n'ai qu'une tête à riſquer, je livre volontiers cette victime, qui leur eſt échappée il n'y a point une heure, ſi mon ſang répandu peut éteindre leur rage, & racheter le repos de Rome. Mais s'il eſt vrai, comme je n'en puis douter, que ma mort ne doive ſervir qu'à leur faire entreprendre plus ſûrement votre perte & celle de la République, je ſçaurai me défendre, ou tomber avec vous.

CESAR, *à part, à Craſſus.*

Courage, vain & artificieux Orateur! Voyez comme il allonge le col, en exagérant au Peuple les dangers qu'il a courus!... Vargunteius commit une grande abſurdité. Devoit-il ſe nommer, avant que d'être entré chez Ciceron?

CRASSUS.

Ce n'eſt rien, s'ils ſont aſſez fermes pour nier conſtamment le fait. Catilina viendra-t'il ici?

CESAR.

Je viens de l'envoyer chercher.

CRASSUS.

Lui avez-vous recommandé d'être bien ferme?

CESAR.

D'être tout ce que la nécessité lui inspirera d'être.

CRASSUS.

Feignons de ne rien croire de tout ce que Ciceron dira.

CESAR.

C'est le vrai moyen de le rendre furieux.

Quintus - Ciceron arrive avec les Tribuns & des Gardes.

CRASSUS.

Oh! il lui vient du renfort!.... Que vois-je? c'est son frere! Quelles nouvelles lumieres vient-il lui apporter?

CESAR.

Sans doute, quelques avis de sa femme, sur la façon dont il doit se conduire.

CICERON.

Qu'une partie des Gardes & de nos amis veillent sur les dehors, & que le reste demeure ici. Je rends graces à leur zèle. C'est du moins une consolation de trouver encore des Patriotes.

CESAR.

Antoine, vous êtes aussi Consul: Peut-on sçavoir le but de cette *Parade?*

ANTOINE.

Pour moi je n'en sçais rien: interro-

gez mon collégue. Il eſt des raiſons d'Etat auxquelles je dois me prêter: j'ai promis de le laiſſer faire. Entre nous, il l'a bien acheté; j'y gagne une Province.

CICERON.

Je vous proteſte, *Peres Conſcrits*, que c'eſt avec douleur que je me vois contraint de recourir aux armes pour vous défendre. Eh ! contre qui encore? Contre un Citoyen, contre un homme né ici parmi vous, contre un *Patricien* enfin, dont je reſpecte la naiſſance, dont j'honorerois les grandes qualités, ſi celui que la Nature en a doué, ne les employoit point à la ruine de l'Etat. Mais fils d'un pere indigent, pouſſé & ſoutenu dans le monde par les débauches de ſes ſœurs, devenu fameux par l'excès de ſa cruauté dans les Guerres Civiles, célèbre enfin dès ſon entrée dans la République par le meurtre de ſes Compatriotes; que pouvoit-on eſpérer d'un caractère, que l'habitude & le penchant au crime n'ont pû que rendre auſſi licencieux qu'incorrigible? Qu'a-t'on droit d'attendre d'une ſource pernicieuſe, que des ruiſſeaux empoiſonnés?... Prenez garde, illuſtres Sénateurs; ce ne ſont point des conjectures,

ce ne ſont point des ſoupçons que Ciceron oſe vous propoſer : les forfaits que j'ai à vous dénoncer, ont plutôt frappé mes yeux que ma penſée : cette main, en un mot, a déchiré le voile qui nous en cachoit l'horreur avant que mon eſprit en eût le plus léger preſſentiment.

CESAR.

Conſul, quels ſont donc ſes forfaits? Oubliez-vous qu'en dégradant ainſi ſes mœurs, vous altérez la pureté des vôtres? que l'homme vertueux, en noirciſſant trop le méchant, riſque à ſouiller ſa propre innocence?

CICERON.

Le noble Céſar parle comme les Dieux. Mais lorſqu'il entend que j'ai de quoi convaincre Catilina par ſes mœurs mêmes, Céſar devroit ſe taire, & s'épargner de vaines maximes peu applicables au ſujet.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs, CATILINA *paroît.*

CATON, *ſe levant.*

LE voici lui-même... Si quelqu'un le croit digne de ſon ſuffrage, il peut

s'asseoir auprès de lui. Caton n'en fera rien.

CATULUS.

Je suis l'exemple de Caton.

CATILINA.

Quels nuages mon aspect répand-t'il dans cette auguste assemblée! *Peres Conscrits*, m'est-il permis d'en demander la cause?

CESAR.

On vous accuse ici, Catilina. Vous êtes, dit-on, l'Auteur d'un étrange complot.

CICERON.

Oui, c'est moi; & jen donnerai la preuve.

CATILINA.

J'y consens.... mais, répondez-moi, Consul: Si la République est composée de deux corps, l'un maigre, foible, & caduc, mais avec une tête; l'autre sans tête, mais robuste, & plein de vie; serois-je criminel en tentant de lui en donner une?... Rappellez, & calmez vos esprits, nobles Sénateurs; daignez enfin m'entendrede sang-froid. Rapellez-vous ce que je suis, & la naissance méprisable de mon accusateur, de cet homme ignoré avant que son éloquence se fût signalée en distillant son

ſon fiel contre la Nobleſſe la plus reſpectable ; de ce parleur éternel, auſſi inſolent que fanfaron.

CATON.

Arrête, perfide débauché. Tais-toi, ou purifie ta bouche. Sa probité eſt reconnue ; il aime ſa Patrie. Plût aux Dieux que tu lui reſſemblaſſes !

CATILINA.

Caton, l'amitié vous emporte trop loin.

CATON.

Ton impudence ſeule mérite ce reproche.

CATULUS.

Taiſez-vous, Catilina.

CATILINA.

J'y conſens ; mais je crains que ma juſte défenſe ne vienne à tard, après de pareils affronts.

CESAR, *à part.*

S'aſſiera-t'il ?...

CATILINA.

Oui : dût l'Univers m'abandonner, l'innocence me reſte.

CATON.

Toi, innocent ? ainſi que les Furies.

CICERON.

Tu ne rougis donc point, pernicieux Catilina ? l'horreur de ton crime a t'il

glacé ton ſang ; ou n'en reſte-t'il pas pl
dans tes veines, que de vertus ou
vérité dans ton cœur? .... Juſques
quand prétens-tu donc abuſer de not
patience? juſqu'à quel point ta fure
oſera-t'elle nous braver? à quel ex
enfin ton audace effrénée bornera-t'e
ſa licence? Ces ſoldats occupés tou
les nuits à garder ce Palais, ceux
gardent la Ville, la terreur du peup
l'émotion & le concours de tous
bons citoyens autour du Sénat, ce
Aſſemblée auſſi auguſte que redoutab
dont tous les yeux indignés ſont fi
ſur toi, tout cet éclat enfin n'a-t'il ri
de frappant pour ton cœur? Peux-tu
pas preſſentir que tes projets ſont
couverts? que ta barbare conſpirat
enfin connue, te ravit tout eſpoir? I
garde tous ces Sénateurs. En eſt-il
s'il veut être ſincère, à qui tu puiſſe
flatter d'en impoſer encore? en e
un qui puiſſe ignorer ce que tu fis
nuit derniere, ce que tu dis la pré
dente, tes démarches, tes conféren
tes aſſociés, le réſultat de tes conſ
les plus ſecrets? O tems! ô mœurs
Conſul voit ces attentats, le Sénat
eſt inſtruit, & cet homme reſpire!
dis-je? il reſpire, il eſt ici parmi nc

il partage l'administration de la République ! Tranquille sur son siége, ses yeux y marquent les victimes que sa rage consacre à la mort ! & nous, pacifiques mortels, déja quittes envers l'Etat, nous sommes trop contents de nous croire à l'abri du glaive de ce perfide ! Qu'est devenu ce tems où nos vertueux ancêtres punissoient avec plus de sévérité un mauvais citoyen, que leur plus mortel ennemi ? Mais cette loi subsiste encore, & c'est pour toi Catilina, qu'elle va revivre dans toute sa vigueur. L'Etat n'a point perdu son pouvoir, ni le Sénat son autorité : les seuls Consuls semblent avoir oublié la leur. Le décret fatal qui proscrit ta tête est arrêté depuis plus de vingt jours : tenu secret jusqu'à présent, l'instant qui le verra paroître doit être celui de ton supplice. Tu vis pourtant encore ! & loin que cette grace fléchisse ton cœur endurci, elle ne sert qu'à redoubler ta confiance criminelle. Je tenterois en vain, illustres Sénateurs, de contenir mon ame : le danger qui nous menace est trop grand ; ce seroit dissimulation, ce seroit foiblesse en moi. Leur Armée est en Italie ; leur camp est sous nos yeux, ici, dans l'Hétrurie ; leur nombre augmente à chaque instant ;

leur Général eſt dans nos murs ; que dis-je, dans le Sénat même ? où il médite à toute heure de nouveaux projets fatals à la République. Si j'ordonnois, Catilina, qu'on te prît, & qu'on t'immolât dans l'inſtant ; crois-tu que cet ordre, loin de paroître cruel, ne parût pas plutôt avoir été donné trop tard ?

CATON.

Ses pareils ſeuls pourroient s'en plaindre.

CICERON.

Mais les mêmes raiſons qui m'ont engagé à t'épargner, doivent encore ſubſiſter pour ce moment. Je veux te mettre au point que le plus préſomptueux, le plus déterminé, le plus ſemblable à toi de tous tes Partiſans, ſoit forcé d'avouer la néceſſité de ton ſupplice. Tant qu'un ſeul d'entr'eux oſera te défendre, tu vivras. Oui, tu vivras ; mais comme tu vis maintenant, obſervé, veillé, aſſiégé de toutes parts, hors d'état enfin d'exciter le moindre mouvement dans la République. Les mêmes oreilles, les mêmes yeux qui ont toujours été ouverts ſur toi, ſeront encore plus vigilans, & ne te ſeront pas moins inconnus. Conçois donc l'horreur de ta ſituation ! ſi la nuit avec ſes voiles, les plus ſombres ne peut ca-

cher tes démarches les plus concertées ; si le moindre souffle de tes premiers projets doit percer les murailles les plus épaisses ; si tes pensées même transpirent ; si je vois toujours ton ame à découvert, quel peut être ton espoir ? Frémis, frémis enfin ; & que l'impossibilité d'assouvir tes fureurs écarte de ton ame les idées sinistres de proie, de flâmes, & de carnage. Souviens-toi que je prédis au *Sénat*, qu'à pareil jour ton Licteur, Caïus Manlius, prendroit les armes. Me trompois-je, Catilina ? *le fait*, *le* tems, l'heure même, tout n'accomplit-il pas ma prédiction ? N'ai-je pas dit aussi au *Sénat*, que tu avois choisi le cinquième jour *d's Kalendes de Novembre*, pour exterminer tout ce Corps respectable, dont la crainte a déja fait absenter une partie ? Nieras-tu que ce jour même, moi seul ai renversé ton barbare projet ? que, par mes ordres secrets, tu t'es vû environné, enveloppé de façon à ne pouvoir bouger ? N'as-tu pas dit, en voyant partir les *Sénateurs* absents, que le carnage de ceux qui sont ici te consoleroit de la fuite des autres ?... Te reste-t'il encore quelqu'espérance de surprendre *Præneste* ? Quand tu l'as voulu tenter, ne l'as-tu pas trouvé bien gardé,

fortifié par mes ſoins? Tu ne fais rien, Catilina, tu ne tentes, tu n'imagines rien, que Ciceron ne voye, n'entende, ou ne pénetre: il eſt par-tout avec toi, autour de toi, en toi-même enfin. Rapelle-toi ſeulement ce que tu fis cette nuit: je t'épargne les circonſtances, allons au fait. Que fis tu, dis-je, chez *Lecca*, dans cet endroit célébre où ſe trament tes nobles entrepriſes; où tu tins une Aſſemblée générale de tant de *Spadaſſins*, miniſtres & compagnons de tes fureurs? Quoi! prétens-tu nier ce rendez-vous? Pourquoi donc te taire? Parle, & ſois confondu: ils ſont ici, je les vois tous, ils ſont dans le Sénat. Dieux immortels! dans quels climats ſommes-nous tranſportés? quel eſt donc l'air qu'on y reſpire? qu'eſt devenu l'eſprit de cette République? Ici même, ici, parmi les Sénateurs Romains, dans ce Conſeil ſacré des Nations, il eſt, des traîtres, on y voit des perfides qui méditent ma ruine, la vôtre, & celle de Rome entiere? Je pourrois les nommer: ils ſont trop près de moi; le ſcandale ſeroit trop grand; redoutons de pareils exemples, déteſtons leur ambition. Il ſuffit que je ſois Conſul, je connois mes devoirs. Que dis-je? j'épargne

les coupables ; je m'abaiſſe au point de les conſulter, de les traiter en Citoyens zélés, eux dont la tête devroit avoir déja tombé ſous l'acier des bourreaux ! ... Je reviens à toi, Catilina. Tu paſſas la nuit chez *Lecca* ; le partage des dépouilles de la République y fut fait ; le poſte & l'emploi de chaque Conjuré y fut arrêté ; ceux qui devoient ſortir de Rome, & ceux qui devoient y reſter ; les départemens réglés ; les quartiers de Rome deſtinés aux flâmes marqués. Ajouterai-je, que tu affirmas par ſerment, que tu étois auſſi prêt à partir, & que le ſeul obſtacle qui te retint, étoit que je vivois encore ? Qu'à ces mots, trois de tes Satellites ſortirent, en t'aſſurant qu'ils t'affranchiroient bientôt de cette inquiétude ? deux d'entr'eux vinrent chez moi avant le jour, & tenterent vainement de m'aſſaſſiner dans mon lit ? Voilà des faits, Catilina ; faits dont j'étois inſtruit avant que ton *conciliabule* fût à peine ſéparé ; dont la certitude m'a fait armer mes domeſtiques, appeller mon frere & mes amis, fermer ma porte aux tiens, & confier leurs noms à des graves Sénateurs avant que le Sénat fût aſſemblé.

CATON.

Oui, c'eſt la vérité : Catulus peut l'affirmer ainſi que moi.

CESAR, *à part.*

Catilina ſe déconcerte : il eſt perdu.

CICERON.

Si tout ceci n'eſt que trop vrai, qui peut te retenir en ces lieux ? Que ne fuis-tu, Catilina ? Les portes ne te ſont-elles pas ouvertes ? Va-t'en : c'eſt trop long-tems faire languir les Chefs qui t'attendent ; vole à ton camp. Traîne après toi tous ceux qui te reſſemblent ; purge la ville de cette écume de l'humanité, de cette boue infâme qui ne peut qu'infecter l'Univers. Que je voye un mur entre nous, toutes mes craintes sont bannies. Balancerois-tu à te ſoumettre à cet ordre, toi qui voulois tantôt l'exécuter de ton propre mouvement ? Eh bien, c'eſt le Conſul qui te parle, qui te déclare l'Ennemi de la République ſors de Rome, va-t'en. Si tu me demandes où ; c'eſt un exil que je te ſignifie : je n'ai rien à te répondre. Si tu daignes me conſulter, je te le conſeille. Eſt-il, en effet, quelqu'un dans Rome à qui tu puiſſes plaire encore ? exceptes en tes adhérans, n'es-tu pas craint & dé

reſté par-tout ? .... De quelles taches te reſte-t'il encore à te ſouiller ? De quels vices ſecrets peut-on rougir, dont tu n'ayes épuiſé l'infamie : De quels crimes tes yeux ſont-ils plus innocens que tes mains ? Je ne parle point de tes dernieres noces : dans un Etat bien policé, des excès ſi honteux doivent être punis, ou enſevelis dans le ſilence. Je ne parlerài pas non plus de ta fortune, que tes créanciers ne laiſſeront ſubſiſter que juſqu'aux *Ides* prochaines. Je reviens à un point plus important, plus connu, plus public : la liberté, & la vie de tous tant que nous ſommes, menacées & attaquées par toi. Ne pris-tu pas les armes le jour que Lepidus & Tullus furent élus Conſuls ? N'en voulus-tu pas à leur vie, & à celle de nos principaux Citoyens ? eſt-ce ton repentir ou le bon génie de la République qui la ſauva ſur le penchant de ſa ruine ? Parlons vrai, Catilina, combien de fois n'as-tu pas attenté à mes jours ? combien de fois ton poignard n'a-t'il pas effleuré mon ſein ? combien de fois le hazard, mon adreſſe, ou le Ciel n'en ont-ils pas détourné la pointe ? Il manquoit apparemment à ta gloire d'immoler un Conſul ! Mais laiſſons les reproches que je pourrois te faire ;

essayons si la voix de la pitié, que je :
te dois point, est capable de te touch

CATULUS.

Il n'en est pas plus digne que *Ta*
tale ou *Tityе.*

CICERON.

Tu as eu l'audace de venir aujou
d'hui au Sénat! L'accueil que tu y
reçu t'auroit-il échappé? Quel de to
tes adhérens, de tes amis, de tes pare
mêmes a osé te saluer à ton entrée?
ton aspect, n'as-tu pas vû tous les ban
désertés; les *Consulaires* quitter le
places, en te voyant asseoir, fuir
côtés enfin, ainsi que la peste & la mo
Comment peux-tu supporter tant d'
fronts? Ah! si mes esclaves marquoie
autant d'horreur pour moi, que
proches & tes Concitoyens t'en témo
gnent, j'aurois dès long-tems abandon
ma maison! Et Catilina ose enco
rester ici! Sors enfin, ose plutôt te co
damner à la fuite, & à la solitud
affranchis ta Patrie de la terreur q
cause ta présence. Cours à ton bannis
ment, si ce mot te manquoit pour fi
ton incertitude. Mais, où promenes
tes regards? Tout le Sénat approuve
sentence: attens-tu que la voix de ch
que Sénateur la confirme? Leur sile

ſuffit-il pas? Ne ſcelle-t-il pas ton
ret ? Si tu pouvois rentrer en toi-
me, je ne craindrois pas de m'expo-
à tout: mais la honte, la crainte &
ersuaſion peuvent-elles changer un
ır tel que le tien? Fuis donc encore
coup : c'eſt le Conſul qui te l'ordon-
.. Mais pourquoi te l'ordonnai-je?
e oublié que la Voie *Aurelia* eſt
intenant couverte de tes amis, qui
endent les armes à la main? Igno-
je que ce jour eſt celui que tu as
té avec ton Manlius, dépoſitaire de
aigle d'argent, de cette enſeigne
tu crois ſi fatale à la République;
ui, ſi les Dieux m'entendent, le ſera
ore plus pour toi? N'entens-je pas déja
reproches du Sénat?... Ciceron à
i penſes-tu? Si tu ſçais que Catilina
être l'auteur & le chef d'une guerre
le, le ſéducteur de nos Citoyens les
illuſtres, l'inſtrument & le mobile
a plus inſigne trahiſon, pourquoi lui
res-tu nos portes? pourquoi le laiſſer
apper? N'eſt-ce pas lui mettre les
es à la main? Ne vaudroit-il pas

damner le Criminel à la mort, il n'auroit pas obtenu de ma pitié une heure de grace. Mais voyant en ces lieux des Sénateurs dont les censures mitigées ne servent qu'à nourrir ses espérances; d'autres, dont l'incrédulité ne sert qu'à augmenter sa confiance, & dont l'autorité entraîne le suffrage du plus foible comme du plus méchant: je veux mettre Catilina dans un point de vue où il puisse se montrer tel qu'il est; où son ame paroisse à découvert; où le plus coupable, le plus incrédule & le plus stupide soit forcé de sentir, de voir, de toucher, & d'avouer enfin toute la scélératesse de l'ennemi commun. C'est alors que vous le connoîtrez; c'est quand il aura épuisé toute espéce d'espoir & de ressources, que ce monstre paroîtra aussi détestable à vos yeux qu'il le paroît aux miens. Pourrois-je me flatter d'avoir étouffé en lui jusqu'au germe de la trahison? L'essain est trop nombreux: nous nous croirions soulagés; le mal subsisteroit encore, & d'autant plus dangereux pour la République, qu'il seroit plus intérieur, & par conséquent moins connu. Ne balançons donc plus, délivrons-nous tout à la fois de cette infâme troupe; séparons les bons Citoyens

es mauvais, dussent ces derniers se
unir sous les drapeaux d'un Chef en-
ore plus exécrable qu'eux. Je vous l'ai
it souvent, *Peres Conscrits*, je vous
dis encore : un mur entr'eux & nous
ffit pour calmer mes craintes. Du
oins vous ne les verrez plus attenter
la vie de vos Consuls jusques dans
urs maisons, ni menacer celles de vos
réteurs; vous ne les verrez plus faire
riller leurs poignards autour de ce Pa-
is, ni préparer les brandons & les feux
estinés à vous consumer. Sachons en
n mot, quels sont les citoyens qui
ous restent; & lisons, s'il se peut, sur
ur front quels sont leurs sentimens
our la République. Quant à moi, je
ire ici, *Peres Conscrits*, tant pour moi
ui resterai dans Rome, que pour mon
oble Collégue absent; je jure, dis-je,
ue nous n'aurons les yeux ouverts que
our veiller à votre sureté; que vous
econnoîtrez le même zèle dans ces
ertueux Patriciens, dont j'ai retenu les
ras prêts à vous venger dans le sang du
Parricide; & qu'il n'est pas de vrai
Romain dont les vœux ne soient satis-
aits par l'exil de Catilina. C'est sous ces
usspices, Peste pernicieuse, que je t'or-
donne de sortir de Rome; & que je prie

le Ciel de faire retomber ſur les tiens & ſur toi les maux que tu deſtinois à cette République. O toi, *Jupiter Sator!* Protecteur & Gardien de cet Empire, daigne écarter loin de tes Autels, de nos temples, de nos murs, & de nos foyers, cette Furie & ſes complices! Que des châtimens éternels puniſſent les vivans & les morts, dont les cœurs ingrats & perfides ont oſé troubler le repos de Rome!

CATILINA.

Si un diſcours pompeux, & de vaines fleurs de Rhétorique pouvoient rendre Catilina coupable, cet homme y parviendroit peut-être. Ne ſemble-t-il pas, en effet, que les foudres de ſon éloquence n'ayent eu pour but que d'imiter le bruit de celles que les Dieux ont fait entendre ce matin? Mais j'augure trop de la gravité du Sénat pour le croire capable de ſe laiſſer ſéduire par d'infâmes déclamations témérairement haſardées contre un homme de leur Ordre, contre un *Patricien* enfin, dont les ancêtres ont plus mérité de la République par leurs actions, que cet homme ne fera jamais par ſon éloquence, dût-il mieux l'employer à l'avenir.

CATON.

Il acquiert aujourd'hui plus de gloire en dévoilant la noirceur de ton ame, que tes ancêtres n'en acquirent par leurs exploits. L'Etat qu'il a ſauvé, ne m'en démentira pas.

CATILINA.

Qui? lui? ah! duſſai-je être tel que ſa rage vient de me dépeindre, je ne ſouhaiterois rien de plus funeſte à l'Etat que d'avoir beſoin d'un pareil défenſeur. Voilà donc ton Hercule, grave Caton? tel eſt donc ton Atlas? un petit étranger, ſans nom!...

CATON.

Ah! traître!....

CATILINA.

Lui, Sauveur de l'Etat! le fils d'un mince bourgeois d'Arpinum! Les Dieux permettroient la chûte de vingt Villes telles que Rome, plutôt que de ſouffrir qu'il partageât avec eux la gloire de ſauver la moindre *bicoque*.

CATON.

Tais-toi, monſtre.

CATILINA.

Ils s'expoſeroient plutôt encore aux aſſauts des Enfans de la Terre, qu'à l'affront de voir un nom auſſi mépriſable mêlé avec le leur.

CATULUS.

Impudent! ſors d'ici.

CATILINA.

Vous vous rangez donc tous de ſon côté? pas un de vous n'oſe ouvrir la bouche?... Eh bien, *Peres Conſcrits*, je pars. Mais, *beau parleur** , nous verrons bientôt...

CICERON.

Quoi, déteſtable Furie, prétens-tu m'attaquer ici?

LE CHŒUR.

Aux armes! aux armes! ſecourons le Conſul

CATILINA.

Peut-on, ſans rire, être témoins de ſes frayeurs? de quel danger eſt-il donc menacé?... calme-toi ambitieux Orateur, & n'imagine pas que tu doives recevoir la mort d'une main auſſi illuſtre.

CATON.

Que l'on chaſſe d'ici ce perfide.

CATILINA.

De quelques titres, de quelque honneurs dont le Sénat & la populac puiſſe flatter ta vanité, tu ne feras jamais digne du courroux de Catilina.

* Il s'approche de Ciceron.

le cas pouvoit arriver, le même instant verroit ta mort.

CATON.

Quoi! personne n'en imposera à ce monstre?

QUINTUS.

Indigne parricide, délivre-nous de ta présence.

CATILINA.

Je pars, *Peres Conscrits*, j'accepte mon bannissement : je m'y livre en aveugle... Mais...

CATON.

Que dit cet infâme? je crois qu'il murmure?...

CATILINA.

Puisqu'on m'immole avec autant d'ignominie... mon bûcher sera du moins bien décoré...

CATON.

Que dit le malfaiteur?

CATILINA.

Qu'il sera de bois de charpente.

CATON.

Explique-toi, vile chouette : que dis-tu?

CATILINA.

Que je n'y brûlerai pas seul. J'aurai du moins la gloire de périr avec l'Univers. *

* Il sort.

CRASSUS, *à César.*

N'espérons plus rien de lui : il est perdu.

CESAR.

A moins qu'il ne coure d'abord aux armes, & qu'il ne fasse un coup d'éclat avant que les Consuls ayent eu le tems de lever des troupes.

CICERON.

Seigneurs, j'attends maintenant vos ordres.

CATULUS.

Veillez à la sûreté de la République.

CATON.

Laissons-en tout le soin aux Consuls.

CRASSUS.

Il en est tems.

CESAR.

Et tout l'exige.

CICERON

Je rends graces au Sénat. Mais quelles sont ses intentions pour Curius & Fulvie?

CATULUS.

Tout ce que le Consul trouvera convenable.

CICERON.

Si le Sénat veut exciter le zèle de ceux qui peuvent servir l'Etat, la récompense doit être éclatante.

CATON.

Me trompé-je, Ciceron ? Craſſus & Ceſar ne murmuroient-ils pas ſourdement ?

CICERON.

Cela ſeroit plus que probable, s'il n'étoit pas trop dangereux de le prouver.

CATON.

Pourquoi ne pas l'oſer ? Quand il s'agit du bien de l'Etat, le Sénat doit-il jamais craindre ?

CICERON.

Oui, quand il s'agit, ſans qu'il en ſoit beſoin, d'irriter pluſieurs ſerpents au lieu d'un. Si Céſar & Craſſus nous ſont plus que ſuſpects, Céſar & Craſſus ſont puiſſans. En coupant une tête de l'*Hydre*, gardons-nous donc de riſquer d'en voir renaître vingt autres.

CATON.

J'approuve votre réflexion.

CICERON.

Je les ferai garder à vue ; & je feindrai toujours, à moins qu'ils ne ſe déclarent ouvertement. Il ſuffit qu'ils reſtent dans Rome. Je n'ai que trop d'ennemis perſonnels, & l'Etat n'a déja que trop de perfides à redouter.

SCENE IV.

Le Théâtre change.

CATILINA, LENTULUS, CETI GUS, CURIUS, GABINIUS, L(GINUS, STATILIUS.

CATILINA.

QUOI! seroit-il des traîtres pa nous? Cet homme a pénétré tous secrets!

CETHEGUS.

Si j'avois pu pénétrer jusqu'à lui n'est pas au Sénat qu'il auroit jetté son feu; son sang en eût éteint la flâ

CATILINA.

Il n'est pourtant plus question de fléchir, encore moins de reculer. dèles à nous-mêmes, soyons touj Romains, & que la même ardeur animoit hier nos ames, les enflâme core plus aujourd'hui. Jusqu'à pré nous avons tout préparé : exécut maintenant. Bravons à la fois, les nes, les dangers, la découverte de projets mêmes. Tandis que je ser l'armée, c'est à vous de négocier

Attirez, attachez à nous tous ceux que vous croirez capables de nous être utiles: peu importe de la condition, du rang, ou de la fortune; si l'on est propre au métier de la guerre, cette qualité nous suffit: il faut que mon sang coule, ou que mon bras vous gagne bientôt un Empire. Attendez-vous, amis, à voir dans quelques jours mes étendards au pied de ces murailles: soyez seulement fermes au dedans. En attendant, & pour ôter tout soupçon de mes démarches, répandez dans la Ville, que Catilina, quoiqu'innocent, victime de la haine du Consul, s'est volontairement exilé à *Marseille*, plutôt que de risquer à troubler la tranquillité de la République, en résistant à une faction aussi puissante que jalouse. Ajoutez, que je préfere cette humiliation à la gloire de faire triompher mon innocence par la force. Ces bruits sourdement semés dans Rome, peuvent, en excitant l'envie des Citoyens contre le Consul, nous être aussi utiles que pernicieux pour lui. Adieu, mes nobles amis, Lentulus, Longinus, Curius, vous tous enfin; & toi, mon bon & unique *Génie*, ô brave Cethegus! quand nous nous reverrons,

nous sacrifierons ensemble au Temple de la *Liberté*.

CETHEGUS.

Sans oublier celui de la Vengeance. Ah! puissions-nous bientôt nous applaudir mutuellement!

LENTULUS.

O Sort! prête tes yeux à la Fortune; & puisse-t'elle ne méconnoître jamais celui qui se confie à elle seule!

CURIUS.

Il n'en a pas besoin. Un homme courageux porte en son cœur son sort & sa fortune.

LONGINUS.

Que l'un & l'autre lui soient propices!

GABINIUS & STATILIUS.

Et le défendent par-tout!

CATILINA.

Disposez à jamais de moi.

SCENE V.

APRE'S le départ de Catilina, Lentulus déclare aux Conjurés qu'il a attiré dans leur parti les Ambassadeurs des Allobroges, depuis long tems irrités de la dureté du Sénat. Il leur a donné *Rendez-vous* chez *Sempronia*, où il invite tous les Conjurés de se rendre. Cethe-

gus seul n'est pas content de ces Assemblées trop fréquentes.

SCENE VI.

CICERON. SANGA. *Les Ambassadeurs des Allobroges.*

FABIUS Sanga, qui a dissuadé les Ambassadeurs de se livrer aux espérances incertaines des Conjurés, les présente à Ciceron, qui leur fait un long discours sur l'imprudence de la démarche qu'ils alloient faire, sur les mesures qu'il a prises pour déconcerter tous les projets de Catilina, & sur les avantages que les Allobroges ont à espérer de l'amitié du Sénat. Les Ambassadeurs, flattés des promesses du Consul, consentent à tout ce qu'il leur propose, & s'engagent de lui rendre compte de ce qui va bientôt se passer dans l'assemblée secrette des Conjurés, indiquée chez Sempronia. Ciceron, qui veut avoir des preuves par écrit capables de confondre les Conspirateurs, exige encore ceci des Allobroges : *Vous leur annoncerez* (dit-il) *que j'ai terminé toutes les affaires qui vous retenoient à Rome, & que vous avez ordre d'en partir dès ce soir ; que s'ils veulent que vous travailliez à attirer votre République dans leur Conjuration, il faut, pour que vous soyez écoutés chez vous, que vous emportiez des lettres de créance signées des principaux Conjurés. Dès que vous aurez obtenu ces lettres, vous me ferez sçavoir le nom du port où vous irez vous embarquer. Je vous ferai arrêter sur le champ, je m'emparerai des lettres, votre honneur ne sera point compromis,*

& vous m'aurez administré de quoi convaincre les Traîtres, & sauver la République, &c. Les Ambassadeurs quittent Ciceron, en l'assurant qu'ils vont travailler à remplir ses desirs.

SCENE VII.

SEMPRONIA. LES CONJURÉS. LES AMBASSADEURS.

LA moitié de cette Scene se passe en absurdités lâchées par Sempronia sur le compte des Ambassadeurs, avec lesquels elle dédaigne de traiter, attendu qu'ils ne sçavent pas la Langue Grecque; & en brutalités fanfaronnes de la part de Cethegus, qui n'a pas plus de ménagemens pour Sempronia, que pour les Conjurés. Tout ceci ne m'a pas parû assez piquant pour être traduit. Les Ambassadeurs arrivent enfin; on leur accorde leurs demandes; & l'Assemblée se sépare.

SCENE VIII.

CICERON. FLACCUS. POMPTINIUS. SANGA.

CICERON vient d'apprendre que son Collégue a la goute. Il n'en est pas fâché, attendu que *Petreius*, en qui Ciceron a beaucoup de confiance, commandera l'Armée contre Catilina. Sanga vient avertir le Consul, du pont par lequel les Allobroges doivent passer le soir, Pomptinius & Flaccus sont dépêchés

pour

pour les arrêter. Ciceron se propose de mander en même tems, & sous différens prétextes, Lentulus, Gabinius, Cethegus & les autres principaux Conjurés, qu'il se détermine à faire ensuite arrêter. Il se félicite enfin d'avoir été assez heureux pour découvrir une conspiration aussi dangereuse, & d'être en état d'en produire les preuves les plus convainquantes.

SCENE IX.

Les Ambassadeurs des Allobroges passent; on les arrête, ainsi que Volturtius, qui se rend après avoir tenté de se défendre. On les conduit tous au Consul.

CHŒUR.

Ainsi qu'un homme qu'un brouillard épais environne, nous entendons d'abord, mais nous ne voyons pas quels sont ceux qui menacent l'Etat, ni quels sont ceux qui prennent sa défense. Mais à mesure que le nuage se dissipe, nous distinguons les causes de la confusion de nos idées ainsi que les raisons qui nous ont fait adopter les plus probables. Quelle étrange machine que l'homme, ignorant tout, & ne comprenant rien, qu'autant qu'un air nouveau, ou de nouveaux objets frappent ses sens! Nous raisonnons, nous censurons, nous cri-

tiquons pourtant! Aujourd'hui c'eſt l'eſpoir qui nous guide, demain la crainte nous retient, l'inſtant après c'eſt l'envie qui nous détermine. De-là nos haines, de là nos amitiés également peu fondées! Combien de fois n'avons-nous pas varié dans nos ſentimens, combien n'en avons-nous pas adopté de chimériques, depuis que le coupable Catilina eſt ſorti de Rome? D'abord, il étoit innocent; la jalouſie ſeule animoit le Conſul; il abuſoit de ſon autorité. Nous apprenons enſuite que Catilina a pris les armes, & nous n'en voulons rien croire. Tout nous le perſuade enfin : alors nous blâmons le Conſul de l'avoir laiſſé échapper! C'eſt ainſi qu'en voulant cenſurer le gouvernement, nous tombons d'erreurs en erreurs! C'eſt ainſi que le Magiſtrat le plus vigilant & le plus reſpectable devient l'objet de la calomnie; que ſa diligence paſſe pour paſſion, ſes vertus pour vices, ſa prudente circonſpection pour ruſe, ſa ſévérité pour barbarie. Hâtons-nous de purifier nos cœurs, & nos penſées. Soyons aſſez généreux pour rendre au mérite l'hommage que nous lui devons: ou craignons les maux que doit néceſſairement entraîner un ſi funeſte aveuglement.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PETREIUS, *à la tête de l'Armée Romaine.*

LA fortune me guide, braves Soldats, & la gloire va bientôt me couronner, puiſque je vous commande aujourd'hui. La maladie du Conſul lui ravit cet honneur; ſouffrez que je m'en applaudiſſe, en faveur des lauriers dont votre courage m'aſſure. Ce n'eſt pas pour étendre les bornes de la République que nous allons combattre : c'eſt uniquement pour conſerver l'Empire que nos fameux Ancêtres vous ont acquis par tant d'exploits, de travaux, & de ſang. Cette querelle n'eſt point du genre de celles qui ont fait tant de fois prendre les armes au Peuple Romain : il ne s'agit pas ici d'un point d'honneur auſſi vain que frivole, ni d'un tribut à

impoſer plus ou moins conſid(
encore moins de quelqu'injuſti(
à nos Alliés. C'eſt la République
que nous avons à défendre, ce :
Temples de nos Dieux , notre
ne, nos biens les plus chéris, n(
mes, nos enfans, les tombeaux
peres, nos uſages, nos loix, n
berté, celle du monde enfin. Eh
ſont nos Ennemis, braves Rc
Quoiqu'également mépriſables
eſt de plus d'une eſpece. Les
Troupes de Sylla oubliées ici c
ſules, jadis enrichies en un ı
dans l'horreur des proſcriptions
auſſi-tôt appauvries par leurs
ches inſenſées, & dont l'uniqu
eſt de voir revivre ces jours (
ſous les auſpices de Catilina; c
Soldats (dis-je) doivent encore
jugé le titre de vaillans: mai:
ſont indignes. Les plaiſirs, & l
ont dès long-tems affoibli leur c
ou ſi l'ombre leur en reſtoit
leur valeur eſt autant inférieu
vôtre, que vous les ſurpaſſez d(
par le nombre, que par la juſti
cauſe que vous avez à défendre
conde eſpece eſt compoſée de
toyens décriés, qui en convoita

fortune, ont dès long-tems dissipé la leur; qui, abrutis par le vin, appésantis par la bonne chère, énervés par la volupté, ne furent jamais dans Rome même d'aucun secours à Catilina; incapables de tout genre de travaux militaires, & dont la Jeunesse ne s'exerça jamais qu'aux talens frivoles de la Musique, de la Danse, des Jeux & de l'Amour. Le reste n'est qu'un tas d'infâmes scélérats, d'adultères, de joueurs, de spadassins, de bannis, de malfaiteurs, & d'homicides, que le Ciel semble avoir exprès rassemblés pour recevoir de vous les châtimens depuis si long-tems dûs à leurs crimes. Qui de vous, mes amis, voudroit perdre l'occasion de purger l'Italie de cette exécrable engeance? Qui de vous, dût-il périr dans cette Guerre, ne se croiroit pas heureux de sçavoir que son nom immortel sera gravé parmi ceux des Héros défenseurs de leur Patrie? Quelle ame généreuse, en tombant chez les morts, ne jouira pas des plaisirs célestes, en voyant tourmenter les ames criminelles de l'indigne Catilina & de ses détestables complices? Mais c'en est trop, mes amis: je vous connois. Marchons, suivons nos Aigles, & confions aux Dieux le destin de Rome & du Sénat.

SCENE II.

CESAR, & Craſſus, voyant les a
des Conjurés totalement deſeſpérées dar
me, par l'imprudence de Lentulus, ſe (
minent à les abandonner.

SCENE III.

CICERON. QUINTUS. CATC

LE Conſul réſiſte aux inſtances de ſo
Quintus, & ne peut conſentir que Cé
Craſſus ſoient accuſés dans l'aſſemblée (
nat qui va ſe tenir.

SCENE IV.

Le Théâtre repréſente la S
du Sénat.

CICERON.

PUISSENT Rome & le Sénat é
déſormais les faveurs du Ciel
Voilà des lettres, *Peres Conſcrits*
je vous prie d'ouvrir, & d'exa
Si vous n'y trouvez point de quo
fier mes craintes, daignez du moi
les pardonner en faveur des circo
ces où Rome a le malheur de ſe

ver... A-t'on apporté les armes qui étoient cachées chez Cethegus?

LE PRETEUR.

Seigneur, elles sont au dehors.

CICERON.

Amenez ici Volturtius, quand le Sénat l'ordonnera, & empêchez que les autres ne conferent ensemble.... Eh bien, Peres de Rome, qu'avez-vous lû? Les complots que ces papiers vous dévoilent, sont-ils dignes d'exciter vos craintes, ou du moins vos attentions?

CESAR.

J'en suis saisi d'horreur.

CRASSUS.

Mon étonnement est extrême!

CATON.

Lisez encore ceci.

SYLLANUS.

Dieux! laissez-vous encore respirer de pareils mortels?

CICERON.

Quoique l'atrocité du crime m'ait souvent fait trouver beaucoup d'incrédules dans le Sénat, je n'ai pas laissé, *Peres Conscrits*, d'avoir pendant deux jours & deux nuits les yeux ouverts sur les démarches de ceux qui n'ont point suivi Catilina, comme je m'en étois flatté. Il suffisoit que je me fusse trompé

CICERON.

Ce n'eſt pas la centième partie de ce qu'on a trouvé chez lui. Qu'on l'appelle, qu'il nous nomme les bras à qui ces armes étoient deſtinées... Venez, brave Guerrier? que prétendiez-vous faire de tout ceci?

CETHEGUS, *raillant.*

Si Sylla vivoit encore, la réponſe ſeroit aiſée. Aujourd'hui, cet amas n'a pû être fait que par pure curioſité, pour ſatisfaire un goût qu'il n'eſt pas défendu d'avoir.

CICERON.

Connois-tu ce papier? Il te rendra peut-être plus ſérieux. Reconnois-tu ta main?... Tu le déchires? Qu'on en ſauve les morceaux... Traître, l'aſpect de ton crime te rend donc furieux?

CETHEGUS.

J'ai écrit je ne ſçais trop quoi; & je m'en inquiete peu: le ſot Lentulus dictoit, & le ſot Cethegus a ſigné.

CICERON.

Qu'on faſſe entrer Statilius? Il reconnoîtra peut-être auſſi ſon écriture, ainſi que Lentulus. Montrez-lui cette lettre.

STATILIUS.

J'avoue tout.

CICERON.

Et Lentulus, reconnoît-il ce ſceau?

LENTULUS.

Oui, c'eſt le mien.

CICERON.

Et cette tête ſur le cachet?

LENTULUS.

C'eſt celle de mon ayeul.

CICERON.

Quoi! de cet homme ſi vertueux & ſi renommé, l'ami & le Défenſeur de ſa Patrie! cette Image, quoique muette, n'a-t'elle pas eu aſſez de pouvoir pour vous détourner d'une entrepriſe auſſi infâme que?...

LENTULUS.

Que, quoi, impétueux Ciceron?

CICERON.

Que tu l'es; car j'ignore ce qui peut l'être plus que toi. Jette les yeux ſur ces Ambaſſadeurs: leur viſage te reproche à la fois ton crime, & ton impudence.

LENTULUS.

Qu'ai-je à démêler avec ces gens-là? Les ai-je jamais recherchés?

LES ALLOBROGES.

Oui, nous avons eu des lettres de vous, de Cethegus, de Statilius, de Gabinius, de Cimber, de vous tous enfin, à la réſerve de Longinus qui ne

voulut pas écrire, ſous prétexte qu'il alloit nous ſuivre pour ramener la cavalerie que l'on devoit lever chez nous.

CICERON.

Et j'apprends qu'il s'eſt ſauvé auprès de Catilina.

LENTULUS.

Fi donc, indignes eſpions !

LES ALLOBROGES.

Que ne nous avez-vous pas rapporté, du livre des Sybilles ? de la Couronne qu'elles vous promettoient pour cette année, la vingtième depuis l'embrâſement du Capitole ? Des trois *Cornelius* qui devoient régner dans Rome, & dont vous étiez le dernier ? Quelles louanges ne prodiguiez-vous pas à Cethegus, & aux grands hommes qui compoſoient votre Aſſemblée ?

CETHEGUS, *à Lentulus.*

Redoutable Souverain, tels ſont donc vos Ambaſſadeurs ?

CATON.

Silence, vous êtes trop hardi.

VOLTURTIUS.

N'ai-je pas été Porteur de vos lettres à Catilina ? & chargé d'un meſſage dont j'ai rendu compte mot pour mot au Sénat, dans l'eſpérance de me rendre digne de ſa pitié ? Hélas ! le malheureux

Cimber seul m'avoit séduit ; & je n'imaginois guère que cette démarche fût aussi criminelle !

CICERON.

Taisez-vous, Volturtius... Eh bien, Lentulus, que devient maintenant ton masque ? Qu'as-tu fait de ta voix ? Te sens-tu assez confondu ? n'as-tu plus rien à répliquer ? Tout ce qu'on te reproche est-il si clair, si évident, que ton éloquence, ton effronterie, ta malice même t'abandonnent toutes à la fois ?.... Qu'on l'éloigne un instant. Il nous reste à interroger Gabinius Cimber, le principal instrument de la conspiration. Demandez-lui s'il connoît ce papier ?

GABINIUS.

Je ne connois rien.

CICERON.

Non ?

GABINIUS, *en avalant le papier.*

Non, ni ne veux connoître...

CICERON.

Exécrable scélérat ! ah ! si j'étois le maître, ta tête me répondroit de cette audace.

GABINIUS.

Connois-tu quelque Loi qui punisse un forfait de cette espece ?

CATON.

Tu oſes t'informer des Loix, toi qui aurois voulu violer toutes celles de la nature, de la probité, & de la Religion!

GABINIUS.

Sans doute; je puis les reclamer.

CATON.

Non, perfide Cimber: la connoiſſance de ce qui produit le bien n'inquiéta jamais un méchant.

CRASSUS.

Qu'on l'écarte d'ici; nous n'avons que trop de preuves: ſon aveu devient inutile.

GABINIUS.

Arrêtez: j'avoue enfin. Tout ce que vos eſpions ont dit eſt vrai à la Lettre. Faites grand cas d'eux.

CETHEGUS.

Et récompenſez-les bien, de crainte de n'en plus trouver d'auſſi bons. Gardez-vous ſur-tout de les expoſer à pourrir dans quelques cachots, ou à mendier ſur les Ponts de Rome, que leur induſtrie ſeul a ſauvée.

CICERON.

Admirez, *Peres Conſcrits*, le caractère de ces malheureux, qui après la conviction de leur crime, conſervent encore toute leur intrèpidité! juſqu'où

'auroient-ils pas poussé la fureur si
eur projet avoit réussi ? Je croyois,
.près avoir chassé Catilina de Rome,
|ue nous avions peu de choses à crain-
lre de l'indolence de Lentulus, de la
'esanteur de Longinus, ou de l'audace
ıconsiderée de Cethegus: je ne veil-
ɔis que sur Catilina; je ne voyois qu'en
ıi l'esprit, le bras, le cœur d'un en-
ıemi redoutable. Dieux! que je me
rompois! Un Peuple unique sur la
èrre, les Allobroges étoient mécon-
ens de la République, & se trouvoient
:n état de nous nuire! Lentulus & ses
:ompagnons le sçavent; ils recher-
chent leur alliance. Qu'allions-nous
devenir, si le Ciel n'eût pas permis que
l'intérêt de Rome eût prévalu dans l'a-
me des Ambassadeurs sur celui des Con-
jurés ? Sans eux, que devenoit la Ré-
publique ? Qui l'auroit pu sauver des fu-
reurs de Catilina, & de ses barbares
complices ? Quel projet, juste Ciel!...

CETHEGUS.

Il étoit aussi noble que grand. Pour toi, Consul, ton rôle n'eût pas été aussi long qu'il l'est maintenant: j'aurois coupé le canal de ta brillante Rhétorique dès la premiere période.

CATON.

Quel monſtre d'inſolence !

CICERON.

Ne conviendroit-il pas, Seigneurs, de les envoyer en lieu sûr, & ſous bonne garde, juſqu'à ce qu'il plaiſe au Sénat de décider de leur ſort ?

LES SENATEURS.

C'eſt notre avis.

CICERON.

En ce cas, Marcus Craſſus, chargez-vous de Gabinius ; envoyez-le chez vous. Céſar, on vous confie Statilius. On conduira Cethegus chez Cornificius. Lentutulus ira chez l'Edile Spinther.

CATON.

Il vaudroit mieux, je crois, les confier aux Préteurs.

CICERON.

A la bonne heure. Qu'on les emmene.

CESAR.

Il conviendroit auparavant, que Lentulus ſe démît de la Préture.

LENTULUS.

Je la remets entre les mains du Sénat.

CICERON.

Que veut-on ſtatuer en faveur des Allobroges,

Allobroges, à qui nous devons tant?

CRASSUS.

Il faut leur accorder toutes leurs demandes, & une récompense tirée du trésor public.

CICERON.

Que fera-t'on de Volturtius?

CESAR.

Qu'on lui donne la vie, c'est bien assez.

VOLTURTIUS.

C'est tout ce que je demande.

CATON.

Qu'on y ajoute un peu d'argent. Il en a besoin : c'est ce qui l'avoit perverti.

SYLLANUS.

On doit un remerciment public aux Préteurs Flaccus & Pomptinius, ainsi qu'à Fabius Sanga.

CRASSUS.

Cela est juste : ils l'ont bien mérité.

CATON.

Eh ! que destinez-vous au Consul, dont la vertu, la vigilance, & la sagesse, ont préservé la République de tant de maux, sans levées extraordinaires d'hommes ni d'argent, & sans une goutte de sang répandue?

CRASSUS.

Nous tenons maintenant de lui not vie & notre fortune.

CESAR.

Nos femmes, nos enfans, nos p rens, & nos Dieux.

SYLLANUS.

Son courage nous a ſauvé tous.

CATON.

Comme au Pere de ſa Patrie, l'E lui doit une couronne *civique*.

CESAR.

Il faut indiquer une priere publiq à tous les Dieux en ſa faveur

CRASSUS.

Et qu'elle ſoit annoncée en ces te mes : *Pour celui dont la vigilance préſervé Rome de l'embrâſement; le S nat, du glaive; & tous les Citoyens, carnage.*

Ciceron témoigne toute ſa reconnoiſſanc & continue de faire valoir le ſervice qu'i rendu à la République. Flaccus annonçe qu' vient d'amener un homme qui a été arrêté lant au camp de Catilina, de la part de Craſſ Ciceron feint de croire que c'eſt un impoſte & ordonne qu'on le mette en priſon. On porte un Mémoire qui charge auſſi Céſar d tre entré dans la Conjuration. Ciceron le prife également; & le Sénat ſeſépare.

SCENE V.

Le Théâtre change. CATILINA paroît à la tête de son Armée.

CATILINA.

JE n'ai jamais expérimenté, braves Soldats, que les paroles ajoutassent rien au vrai courage; ni, que dans un jour de bataille, la harangue d'un Général pût faire perdre ou gagner la victoire. La valeur naturelle, ou acquise par l'habitude, produit seule les grandes actions: les discours ne peuvent rien sur des cœurs que la gloire ou le danger trouvent insensibles; la terreur ferme toujours l'oreille aux sons de la vertu. Je n'ai donc que peu de chose à vous dire, chers Compagnons; je ne veux que vous faire part des raisons qui justifient le parti que notre situation présente m'a forcé de prendre. Vous n'ignorez pas plus que moi dans quel état déplorable l'indolence & l'imbécillité de Lentulus viennent de le plonger, ainsi que nous; ni par quelle fatalité, ayant perdu l'espoir de secourir nos compagnons dans

Rome, nous nous trouvons même dans l'impoſſibilité de marcher dans *les Gaules*. Deux armées nous enferment: l'une venant de Rome, l'autre des *Gaules* mêmes. Ce camp devient pourtant impraticable déſormais pour nous: toute eſpéce de vivres & de munitions nous y ſont interdits. La néceſſité nous force donc d'en ſortir; & l'épée ſeule peut nous ouvrir un paſſage pour aller ailleurs. Je ne deſire donc rien de vous, braves Romains, qu'un courage auſſi ferme que réfléchi. Songez que votre gloire, votre liberté, votre fortune, cette Patrie que vous avez perdue, & le ſort même ſont dans vos mains. Si nous triomphons, tout ſe déclare en notre faveur, tout abonde dans notre camp victorieux, les Villes libres, les Colonies, tout nous eſt ouvert. Si la crainte nous fait ſuccomber, attendez en tout le contraire; plus d'aſyles, plus d'alliés, plus d'amis. Ne vous flattez d'aucuns ſecours ſi, maîtres de votre fortune, vous n'en avez pû trouver dans vos épées, vous pouviez vivre dans la ſervitude, dans l'exil, ou dans Rome même ſous le joug de vos Tyrans: vous vous êtes montrés hommes, en déteſtant une

vie aussi humiliante ; car jamais homme ne préféra la guerre à la paix, que dans l'idée de se rendre plus grand. Soyez donc fermes dans la vôtre ; & la victoire vous est d'autant plus assurée, que la nécessité vous contraint de combattre pour vous, tandis que c'est pour autrui que les autres combattent. Quiconque fuit étant armé, ne peut être qu'un infâme. Prenons-y garde, mes amis : je crois déjà voir la mort & les furies attentives, & veillant sur nos moindres démarches ; tandis que, tranquilles sur l'Olympe, je vois les Dieux attendre l'évènement d'un aussi grand spectacle ! tirons donc nos épées avec confiance ; & si le destin jaloux nous refuse la victoire, vendons si cher notre défaite, que tout le sang de nos ennemis suffise à peine pour l'acheter.

SCENE VI.

Le Théâtre représente la Salle du Sénat.

UN SENATEUR.

QUe signifie cette convocation précipitée ?

UN AUTRE SENATEUR.

Nous le sçaurons bientôt. Le Consul nous en instruira.

POMPTINIUS.

Peres Conscripts, songez à votre sûreté, & à vous défendre contre les efforts des Conjurés. Leurs Clients, leurs affranchis, leurs esclaves se remuent & tentent de former un Parti dans Rome. Un Scélérat, vendu à Lentulus, parcourt les rues, l'argent à la main, pour séduire & corrompre la populace indigente. Les amis de Cethegus, audacieux & téméraires comme lui, agissent de leur côté, & se croient en nombre suffisant pour l'arracher de sa prison. Si vous ne prévenez ces attentats, tout sera bientôt en combustion.

CICERON.

J'attends vos ordres, Seigneurs, ils seront d'abord exécutés. Syllanus, vous êtes désigné Consul : ouvrez un avis.

SYLLANUS.

Il sera court. Puisqu'ils ont tenté de renverser l'Etat, je les crois dignes de la mort.

UN SENATEUR.

Je suis de même avis.

UN AUTRE SENATEUR.

J'en dis autant.

UN AUTRE.

Je pense de même.

CICERON.

Qu'en pensez-vous, César?

CESAR.

Je crois, *Peres Conscripts*, que dans les grandes affaires, & sur-tout lorsqu'elles sont douteuses, il convient que celui qui est consulté soit totalement dépouillé de haine ou d'amitié, de colere ou de compassion. Si l'une ou l'autre de ces passions trouve place en son ame, c'est toujours aux dépens de celle que la vérité devroit y occuper. C'est au nom de Rome même que j'ose vous parler ainsi dans cette *Cause* : craignons que l'horreur du forfait de Lentulus ne nous conduise au-delà des bornes qui conviennent à notre dignité, & d'accorder beaucoup plus à nos passions, qu'à ce que notre honneur exige. S'il étoit possible de trouver un châtiment digne de leur crime, vous me verriez concourir à leur perte, je tâcherois même d'en inventer qu'elqu'un. Mais si l'atrocité du fait excede la malice & la méchanceté humaine, je crois qu'il convient de se taire quand on trouve les Loix muettes. Laissons aux gens d'une condition plus basse le plaisir de

la vengeance : leur obſcurité enveloppe également & l'injure & la réparation. Mais ceux qui gouvernent le monde, & ſur qui tous les yeux ſont ouverts, doivent ſe conduire par d'autres principes ; plus on eſt élevé, plus on doit ſe contraindre. L'amitié, l'averſion, encore moins le courroux, ne doivent jamais être apparens dans un homme en place. Ce qu'on appelle dans les autres hommes un juſte reſſentiment, paſſe en lui pour orgueil, ſouvent pour cruauté. Je regarde Syllanus, qui a parlé avant moi, comme un *Patricien* auſſi juſte que vaillant, aimant ſa Patrie, incapable en un mot de ſe laiſſer ici guider par ſes paſſions : ſa candeur, & la pureté de ſes mœurs me ſont trop connues. Je ne prétends pas non plus accuſer ſon ſentiment de trop de cruauté, (car peut-on craindre d'être trop ſévere envers de pareils criminels ?) je veux dire ſeulement, que ſon avis eſt contraire aux conſtitutions de cet Empire, qui condamnent un *Citoyen* coupable à l'exil, & non pas à la mort. Quel peut donc être le motif de cet avis ? Il n'eſt certainement point dicté par la crainte ; puiſque, grace à la vigilance du ſage Conſul, tout eſt maintenant en sûreté

ıns Rome. Si c'eſt par l'envie de punir s coupables, Syllanus ignore-t'il que mort eſt le terme des maux; un re- ɔs, en un mot, bien plutôt qu'un ɔurment? Qu'elle met fin à toutes nos ouleurs; & qu'il n'eſt en elle ni plai- rs ni peines? Tout ceci vous annonce, *'eres Conſcripts*, que ma voix ne tend as à la mort. A quoi donc, me direz- ous? A relâcher ces malheureux? A eur laiſſer la liberté d'augmenter l'ar- née de Catilina? Non, Seigneurs. Je es condamne à la confiſcation de tous eurs biens au profit de l'Etat; à être en- ɿoyés ſéparément priſonniers dans nos Villes libres, pour y être gardés de fa- çon à n'avoir déſormais aucune relation ſoit avec le Sénat, ſoit avec le Peuple Romain: ſauf à punir ces mêmes Villes, comme ennemies de la République, ſi elles négligeoient la garde du dépôt qui leur aura été confié.

LES SENATEURS.

L'avis eſt convenable. Ceſar a raiſon.

CICERON.

Je m'en apperçois, *Peres Conſcripts*, vous cherchez à lire dans mes yeux quel peut être le ſentiment que j'adopte. L'un & l'autre eſt prudent, l'un & l'autre ré- pond à la dignité de celui qui le propo-

ſe, à l'importance de l'affaire, & à la ſévérité, qui dans une circonſtance auſſi grave convient à un homme d'Etat. Le premier avis tend à la mort des coupables, & il eſt fondé ſur plus d'un exemple arrivés dans cet Empire. Le ſecond, propoſe une priſon perpétuelle, qu'il regarde comme plus rigoureuſe que la mort même : choiſiſſez, déterminez-vous, Seigneurs : ma volonté ſera la vôtre ; vous trouverez en moi un Conſul auſſi prompt à vous obéir, qu'à défendre la République contre toute eſpéce d'attentats ; prêt enfin à affronter la mort même. Eh ! peut-elle jamais être ignominieuſe pour un homme courageux, prématurée pour un vrai Conſul, ou redoutable pour un Philoſophe ?

SYLLANUS.

Seigneurs, mon ſentiment n'eſt fondé que ſur le plus grand bien de la République.

CATON.

Ne cherchez point à vous juſtifier.

CICERON.

Parlez, ſage Caton. Quel eſt votre avis ?

CATON.

Le voilà. Vous perdez le temps à diſputer ſur la nature des châtimens dûs

à des crimiuels, que vous ne ſçauriez trop redouter. On prétend que ce forfait n'eſt point du nombre de ceux auxquels les Loix ont pourvû, attendu qu'ils ne ſont pas encore arrivés. Mais ſi l'on n'y pourvoit point avant qu'ils arrivent, aura-t'on la faculté de les punir ſi l'on attend qu'ils ſoient conſommés? César a fort bien & fort ſubtilement diſſerté ſur la Mort & ſur la Vie: on croiroit preſque qu'il regarde comme des Fables ce qu'on nous dit du *Tartare & des Furies*, ainſi que des peines réſervées aux grands criminels. C'eſt pourquoi ſon ſentiment eſt de les laiſſer vivre, & même longuement, pourvû que ce ſoit loin de Rome, & dans de petites Villes, où tout eſpoir de ſe relever leur ſoit interdit. Mais n'eſt ce que dans Rome où puiſſent naître de pareils ſcélérats. Le reſte de l'Italie eſt-elle exempte de ſemblables fléaux? Et leur audace ſera-t'elle moins grande dans les lieux où ils trouveront moins de réſiſtance? Si Céſar croit nos ennemis dangereux, ſon avis eſt frivole. Si, ſeul contre le ſentiment de tous, il feint de ne les pas croire redoutables, Céſar lui-même eſt à craindre plus qu'eux Je ſuis ſincère; Seigneurs, pourquoi vous regardez-vous

maitenant l'un l'autre avec un air embarrassé qui semble remettre la décision de cette *Cause* aux Dieux ? Ne vous ont-ils pas déjà sauvés ?... Ils le peuvent encore, me direz-vous : oui sans doute. Mais ce n'est pas avec des larmes de femmes, ni par des vœux lâches & indignes de ceux qui les font que l'on obtient leur assistance. La vigilance, la force, la prudence sont seules en droit de tout obtenir du Ciel : il rougiroit de les trahir. Les traîtres sont prisonniers dans vos maisons ; vous en êtes les Souverains Maîtres ; & vous tremblez en délibérant sur leur sort !... Ce sont, dit-on, de grands hommes, de puissants Citoyens, qui ne sont coupables que pour avoir été ambitieux : on voudroit épargner leur honneur, & celui de leurs familles... mais eux-mêmes l'ont-ils épargné : peu jaloux de leur renommée, n'ont-ils pas foulé aux pieds la modestie, les hommes & les Dieux ? Non, Seigneurs : si vous ménagez ces perfides ; vous vous rendez encore plus coupables qu'ils ne le sont eux-mêmes. Si le tems & le lieu me le permettoient, je vous ferois encore mieux sentir votre foiblesse : vous en rougiriez ; ce seroit votre punition. Mais la nécessité me force seu-

lement à vous dire, *qu'ils soient morts dans une heure, si vous voulez que Rome subsiste plus d'un jour.*

J'ai dit.

LES SENATEURS.

Caton a parlé comme un Oracle.

CRASSUS.

Son avis est notre décret.

LES SENATEURS.

Chacun de nous frémit.

SYLLANUS.

Et se seroit deshonoré, si sa vertu n'avoit pas rappellé la vôtre.

LES SENATEURS.

Partez, digne Consul ; que l'exécution soit prompte : nous allons tous vous seconder.

CESAR.

Seigneurs, je persiste encore dans mon sentiment.

CATON.

N'importe.... Pour qui sont ces lettres ?

UN SENATEUR.

Pour César, dit-on ?

CATON.

Qu'on les ouvre, qu'on les lise en plein Sénat : c'est sans doute de la part des Conjurés. Je demande, au nom de la République, qu'elles soient lues.

CESAR.

Eh bien ! Caton, lisez donc vous-même. C'est un *Billet-doux* de la part de votre chere sœur. Si vous me haïssez, épargnez-la du moins.

CATON, *bas*.

Tais-toi, *Yvrogne*.... Allons, * partons, Consul.

CESAR.

Ciceron, tu t'en repentiras....

LE PRETEUR, *le saisissant*.

Tu vas t'en repentir toi-même.

CICERON.

Arrêtez, mes amis.

LE PRETEUR.

Il n'est guères celui de la République.

CICERON.

Point de violence. César, soyez libre... Qu'on appelle les exécuteurs; & qu'ils nous suivent chez Spinter.. ** Que Lentulus sorte. Vous sinistres vangeurs des crimes capitaux qui interessent le Public, saisissez-vous de cet

---

* Haut.

** Les maisons de Spinther de Cornificius, & de César, sont apparemment censées être sur le Théâtre.

homme : qu'il soit étranglé.

LENTULUS.

Je t'approuve, Consul : la fortune t'est favorable, profites-en. Tu risquois, il n'y a pas long-tems, de t'entendre prononcer la même Sentence...*

CICERON.

Marchons chez Cornificius. Qu'on amene Cethegus. Qu'il subisse le sort qu'il a mérité ; & qu'on se souvienne à peine qu'il ait vécu....

CETHEGUS.

Comme un sot ? ou comme un Esclave ? tenons-nous-en au dernier, c'est le titre le plus humiliant : il convient à Cethegus, qui se voit prononcer sa sentence par un ver de terre, sans le fouler aux pieds...... Quoi ! tu trembles ?

CICERON.

La justice est toujours tranquille. Qu'on l'entraîne hors d'ici.

CETHEGUS.

O fortune perfide ! pourquoi tromper ainsi l'espoir d'un homme qui portoit une épée, & ne craignoit point la mort ! finissons ; ou je me fâche contre les Dieux.

* On l'étrangle.

CICERON.

Allons maintenant chez Céſar. Faites ſortir Statilius & Gabinius. Qu'ils périſſent auſſi par vos mains.

GABINIUS.

Tu remplis tous mes vœux : je t'en rends graces.

STATILIUS.

J'en dis autant.

CATON.

C'eſt à préſent, cher Ciceron, que tu peux reſpirer, & que Rome doit s'applaudir de t'avoir pour Conſul. Pere de ta Patrie, va jouir de la reconnoiſſance du peuple, & des honneurs qui te ſont dûs. Ton nom, cher aux Romains, ſera pour jamais gravé dans tous les cœurs... Mais, que vois-je? n'eſt-ce pas Petreius?

SCENE VII. & *derniere.*

Les mêmes Acteurs, PETREIUS.

CICERON.

EH bien, brave Guerrier, quelles nouvelles nous apportez-vous? votre viſage n'en promet que de bonnes. Comment ſe porte mon Collégue?

PETREIUS.

Autant bien que le permet la victoire. Il vous en félicite, Seigneur, & m'a chargé du ſoin de vous en faire le triſte détail: car en pareil cas les avantages mêmes ſont toujours funeſtes.

CICERON.

Ne paſſons-nous pas dans le temple *de la Concorde?*

CATON.

Non, fortuné Conſul: tous les cœurs ne ſçauroient trop tôt partager la joie que ce récit va nous inſpirer. Je voudrois que tout l'Univers pût en être pénétré.

Petreius fait un récit long & ampoulé de la bataille, de la défaite, & de la mort de Catilina tué dans le combat. Le Sénat remercie les Dieux, Petreius, & Ciceron.

FIN.

1. Drama | [illegible]

Translations into Frenc

LA BELLE PÉNITENTE,

TRAGÉDIE

DE ROWE

Quin morere ut merita es, ferroque averte dolorem.

Virgil. Æneid. Liv. 4.

PERSONNAGES.

SCIOLTO, Noble Génois, Pere de Caliste.

ALTAMONT, jeune Seigneur amoureux de Caliste, désigné par Sciolto pour être son mari.

HORATIO, Ami d'Altamont.

LOTHARIO, jeune Seigneur, Ennemi d'Altamont.

ROSSANO, Ami de Lothario.

Femmes.

CALISTE, Fille de Sciolto.

LAVINIE, Sœur d'Altamont, & Femme d'Horatio.

LUCILLE, Confidente de Caliste.

Valets de Sciolto.

La Scene est à Gênes dans le Palais, & le jardin de Sciolto.



ACTE PREMIER.

CENE PREMIERE.

Théatre représente un Jardin du Palais de Sciolto.

LTAMONT, & HORATIO.

ALTAMONT.

)Ue cet heureux jour soit à jamais ébré ! qu'il soit toujours marqué par elque triomphe ! & que les heureux nans le choisissent pour combler leurs pérances, puisque c'est dans ce jour ie je dois épouser la belle Caliste que dore !

HORATIO.

Oui, Altamont, votre étoile favoble verse aujourd'hui sur vous sa plus :ureuse influence. La main du généreux :iolto qui vous a relevé expirant de ›uleur sur le tombeau de votre pere, :heve son ouvrage. Il vous rétablit

dans ce haut rang qu'il occupoit, avant que l'ingrate Gênes eût oublié les services signalés qu'il avoit rendus à la République dans les Conseils, & à la tête des Armées. Mais que ne peuvent point la faction & l'envie? Cet homme illustre succomba par la persécution de ses ennemis, il fut réduit dans sa vieillesse aux plus cruelles extrémités.

ALTAMONT

O grand Sciolto! je te dois plus qu'à mon propre pere; aussi ne veux-je vivre que pour t'en marquer ma plus vive reconnoissance: à ton nom seul, mon cœur ressent la plus douce joie; pourrois-je jamais oublier tes bienfaits? Non; il n'est pas possible; si j'en étois capable, je mériterois le mépris du genre-humain, & la malédiction des Cieux.

HORATIO.

Sa bonté s'étendit jusques sur moi, parce que j'étois votre ami, quand votre Pere, ce grand homme dont la mémoire m'est si chere, me donna votre sœur pour femme, comme une marque précieuse de son amitié. Cet heureux lien me valut aussi la tendresse de Sciolto: il nous appella ses enfans; & avec une bonté paternelle, il nous maintint dans l'abondance, soulagea toutes nos peines,

& rendit même notre amour plus doux.

ALTAMONT.

Il trouva mes biens dans un tel désordre, & ma fortune dans un état si désespéré, qu'il ne falloit pas moins qu'un miracle pour les rétablir; la bonté de mon pere, l'ingratitude de l'Etat, l'avoient réduit à la derniere misere: je n'avois rien moi-même pour le secourir, que d'impuissantes larmes.

HORATIO.

Vous fites cependant tout ce qu'un fils doit faire, quand ses créanciers animés & payés par le pere de Lothario, (toujours l'ennemi & le rival cruel de la grandeur de votre Maison) sur une Sentence de la Loi la plus barbare, lui refuserent la sépulture: vous vous offrites vous-même pour gage, vous futes livré prisonnier entre les mains infâmes des Géoliers, que nulle pitié ne put jamais émouvoir: l'or seul peut les tenter. Le généreux Sciolto enchanté de cette action pieuse, répandit sur vous toutes ses bontés.

ALTAMONT.

Mais voici l'auteur de ma félicité, celui qui m'a sauvé la vie, & qui avec des richesses immenses, me donne tout ce que l'amour peut desirer de plus parfait.

SCENE II.

SCIOTO, ALTAMONT, HORATIO.

SCIOLTO.

VIENS, Altamont: que tout ressente ici ma joie, puisque le Ciel m'accorde enfin ce que la Nature m'a refusé, & que je trouve en toi un fils qui fera le bonheur du reste de mes jours.

ALTAMONT.

Oh! mon pere, comment puis-je vous marquer les sentimens que je ressens? Les expressions son trop foibles. Vous régnerez à jamais sur mon ame!...

SCIOLTO.

C'en est assez: je te connois: la bonté est née dans ton cœur, & la vertu, héréditaire dans ta famille, s'augmentera toujours avec ton âge.

ALTAMONT.

C'est ainsi que Dieu s'admiroit dans son ouvrage; il se plaisoit d'y voir l'excellence qu'il y avoit placée. Je vous dois tout.

SCIOLTO.

SCIOLTO.

O noble & vertueuse jeunesse ! Je jure que du moment que je te vis accablé de douleur par l'état misérable & la perte de ton pere, je te déclarai intérieurement mon fils, & je te chéris autant que ma Caliste. Horatio & Lavinie sont aussi mes enfans, & partageront ma tendresse. Mais pourquoi différer plus long-tems ? chaque instant est autant de perdu pour nos plaisirs mutuels ; ma fille même se plaint que tu n'as pas l'empressement d'un nouvel époux.

ALTAMONT.

Ah ! si je pouvois penser que ce reproche fût pour moi, que la belle Caliste me desirât ! les vents ne seroient pas assez prompts pour me porter à ses pieds ! Mais, ô mon Pere, parmi tant de bontés dont votre amitié m'honore, je ressens un chagrin qui m'accable.

SCIOLTO.

Que voulez-vous dire, mon fils ?

ALTAMONT.

Hélas ! je crains de troubler votre joie.

SCIOLTO.

Non. Parlez, je veux être instruit.

ALTAMONT.

Quand par vos commandemens, la nuit derniere, Caliste fut obligée de consentir à mon bonheur, je voulus, avant de la quitter, prendre un baiser sur ses lévres pour gage de nos vœux: je les trouvai froides comme le marbre, quelque passion violente agitoit sa poitrine, ses yeux laisserent tomber quelques larmes, & je l'entendis soupirer, plus de chagrin que d'amour: je la pressai de me faire part de sa douleur; mais avec des yeux qui me glacerent, & des regards qui marquoient son aversion, elle me répliqua que le pouvoir de son Pere ne s'étendoit pas jusques sur les mouvemens de son ame.

SCIOLTO.

Ne voyez-vous pas, mon fils, que c'est une dissimulation attachée au sexe: que les soupirs & les pleurs sont des artifices ordinaires pour couvrir le désordre de l'ame dans l'attente des plaisirs. Tu es né au milieu des armes: ces petites subtilités te sont inconnues. Une jeune fille tremble de peur voyant le but de ses souhaits si proche; elle rougit à la lumiere exposée aux yeux du Public. Mais dans les ombres de la nuit, elle

reprend toute son assurance, & brûle de feux aussi ardents que son amant: elle se pâme dans ses bras, & l'aime sans aucune réserve.

SCENE III.

LOTHARIO, & ROSSANO.

LOTHARIO.

Ah! le Pere, & le mari?

ROSSANO.

Laissons-les parler: ils ne nous ont pas vûs.

LOTHARIO.

Je me soucie peu qu'ils m'ayent vû; je veux, avant qu'il soit peu, les rencontrer face à face, & leur dire les avantages que j'ai eu sur Caliste.

ROSSANO.

Mais, vous l'aimiez?

LOTHARIO.

Il est vrai, je l'aimois, je l'aurois même épousée; cependant il a plû à son pere de me la refuser pour la donner à cet illustre sot: mais puisse la honte que je lui destine retomber sur moi, si je la lui abandonne!

ROSSANO.

Elle est si charmante ! & il me semble qu'elle vous étoit plus favorable que son Pere.

LOTHARIO.

Tu ne te trompes point : je l'ai même souvent entretenue seule. A force de m'écouter, elle s'est enfin rendue à mes feux, & je suis devenu le maître de son cœur.

ROSSANO.

On m'a dit que vous la traitiez avec hauteur, & même avec dédain. Je suis bien étonné que sa vertu ait enfin cédé & soit devenue la proie de vos désirs effrénés.

LOTHARIO.

Ecoute, je te dirai qu'une nuit, lorsque tous les yeux étoient fermés par un profond sommeil, la lune & les étoiles brilloient seules dans l'Univers ; j'étois seul dans la rue, un peu chaud de vin ; je grimpai à sa fenêtre, & entrai heureusement dans sa chambre.

ROSSANO.

Ce moment fut sans doute heureux.

LOTHARIO.

Oh ! des plus favorables. Je trouvai la belle Caliste endormie : l'amour seul veilloit, la vertu & la fierté, gardiens

ordinaires de l'honneur, dormoient ainsi qu'elle. Sa poitrine étoit agitée : son imagination sembloit mettre quelque trouble dans son ame. Je la considérai quelque tems ; mais l'occasion ne me permit plus de différer : plein d'ardeur, je la saisis dans mes bras : elle, avec une douce résistance & murmurant quelques reproches, me laissa le plus heureux de tous les hommes. A quels transports charmans ne nous livrâmes-nous point pendant cette nuit ? C'étoit des extases trop vives & trop sensibles pour pouvoir durer long-tems. Enfin le jour parut, & la froide indifférence se fit sentir quand je fus pleinement satisfait ; je m'échappai au plus vîte, & laissai la Belle rêver à ce qui s'étoit passé, & soupirer seule.

ROSSANO.

Vous la revîtes sans doute le lendemain ?

LOTHARIO.

Je la revis aussitôt que je le pus ; mais hélas ! que cette entrevue fut différente de la premiere ! Je ne trouvai plus dans mon cœur ces mêmes transports : je ne soupirois ni ne languissois plus pour les mêmes desirs ; tous mes plaisirs étoient passés, la raison étoit revenue tout entiere, & je regardois

comme une foibleſſe de tomber à genoux.

ROSSANO.

Et que diſoit Caliſte?

LOTHARIO.

Accablée par la plus grande inqu tude, elle pleuroit, ſoupiroit, ſe p gnoit d'être deshonorée, ne parloit de Prêtre, de mariage, de s'enfuir a moi, pour éviter la fureur de ſon P Elle appelloit ce qu'il y a de plus ſa pour témoin qu'elle étoit ma femn à ce nom je frémis.

ROSSANO.

Quelle réponſe fites-vous?

LOTHARIO.

Nulle. Je m'enfuis pour éviter reproches & ſes perſécutions. Cepend preſſé par pluſieurs Lettres qu'elle n crivit, & cédant à ſon importunité la vis encore pendant deux autres nu les larmes, les ſoupirs & les artif les plus puiſſans dont les femmes puiſ ſe ſervir pour enchaîner les homn furent employés pour m'attendrir. M moi, ſans m'émouvoir, je lui dis l'amour & la tranquillité de l'eſprit pouvoient s'accommoder des chaîne mariage: que ſi elle vouloit ſe conſe dans mon cœur comme ma maitreſſ ma meilleure amie, je m'attacherois à

pour ma vie ; car le nom ſeul de femme & de mari ne portènt avec eux que des ſoins & des querelles.

ROSSANO.

Comment put-elle ſupporter ce langage ?

LOTHARIO.

Imagine-toi un tremblement de terre. Quand les vents & les feux ſouterains ébranlent cette maſſe, le Ciel s'obſcurcit, on entend un bruit ſourd ſemblable à des gémiſſemens, qui finit par des éclats terribles : telle Caliſte parut à mes yeux. La rage, le déſeſpoir lui ôterent d'abord la faculté de s'exprimer ; mais quand la fureur lui eut fait retrouver la voix, elle m'accabla des reproches les plus vifs : les titres de monſtre, de traître, d'infâme, exprimerent toute l'amertume de ſon ame ; & avec des imprécations ſur elle-même, elle m'ordonna de ne la jamais revoir, & de ſortir à l'inſtant. Je ſortis, & la laiſſai ſe calmer à loiſir.

ROSSANO.

Elle s'en eſt repentie depuis apparemment ; car pourquoi vous a-t'elle fait dire de vous trouver ici ce matin pour y voir ſa confidente ?

LOTHARIO.

Ah ! la voici.

SCENE IV.

LUCILLE, LOTHARIO, ROSSANO.

LOTHARIO.

EH bien, Lucille, de quoi allons-nous parler ? viens-tu m'annoncer la guerre, ou me propoſer quelques articles de paix ? Ta belle maîtreſſe n'eſt-elle plus en colere ? Nous aimerons-nous dorénavant ? Ou, prétend-t'elle mettre ſon nouvelle époux de la partie?

LUCILLE.

Fi donc, Monſieur, avez-vous perdu l'eſprit ? ayez un peu de pitié du moins par humanité, ſi vous êtes incapable d'autre ſentiment.

LOTHARIO.

Comment donc ? tu as appris à gronder ?

LUCILLE.

Ah ! dites plutôt que j'ai appris à pleurer. Ma triſte maîtreſſe m'en donne aſſez ſouvent des leçons. Pour dérober ſes chagrins aux yeux du monde qui l'environne, elle cherche les retraites

traites les plus sombres : le sommeil ne ferme plus ses yeux, ses soupirs & ses gémissemens sont plus forts que les vents & les tempêtes : elle est sans cesse baignée de larmes ; & dans les cris qu'elle pousse en levant les mains vers le Ciel, je n'entends que prononcer, *ah ! le perfide Lothario !*

LOTHARIO.

Pour Dieu, ma chere Lucille, ne prends pas ce ton triste ! Il défigure ce joli visage, qui pourroit faire ta fortune. Il ruinera quelque jour celui qui s'entêtera à vouloir cueillir cette jolie fleur de jeunesse.

LUCILLE

Quoi ! vous croyez que je pourrois vendre mon innocence & ma jeunesse pour des richesses & des titres, à des hommes perfides & méchants comme j'en connois, à des hommes qui font leur plaisir de nous deshonorer ? Je vieillirai dans mon malheureux état, plutôt que de m'exposer jamais aux chagrins que souffre actuellement ma chere Maîtresse.

LOTHARIO.

Mais, Lucille, t'a-t'elle envoyé ici pour me faire des reproches ? je jure que tu t'acquittes de ta commis-

ſion à merveille : j'aime à te voir un peu fâchée.

LUCILLE.

Je vois que ce que je vous dis vous touche peu : mais liſez, Monſieur, vous verrez l'état où vos mépris réduiſent ma malheureuſe Maîtreſſe.

Elle lui donne une lettre.

LOTHARIO, *lit en parcourant la Lettre*

Votre cruauté .... l'obéiſſance que je dois à mon pere .... de donner ma main à Altamont.... J'en ſuis ravi : c'eſt un préſent bien digne de l'homme que je hais mortellement. Mais achevons. *Je ſouhaiterois... mon cœur... l'honneur... trop infidèle... foibleſſe... à demain .... la derniere fois ... trop éperdue... Caliſte ...* Je le vois, les femmes ſont au moins auſſi inconſtantes que les hommes. Elle m'écrit que je devrois me livrer au plus cruel chagrin, & cependant elle m'abandonne pour donner la main à Altamont ; voilà une belle preuve de ſon attachement.

LUCILLE.

Que dites-vous, Monſieur ?

LOTHARIO.

Ah ! plus de reproches, je t'en prie : dis à Caliſte que le plus humble de ſes

ſerviteurs ſe rendra demain à l'heure marquée, ſi elle peut ſe tirer des bras de ſon mari pour penſer à quelqu'un dont elle fait ſi peu de cas.

LUCILLE.

Hélas! Monſieur, par pitié, montrez-lui des regards plus doux; n'irritez pas ſon cœur par des traitemens ſi durs; vous uſez mal du triomphe que vous avez remporté: mais quoique vous ne l'aimiez pas autant que vous le devriez, feignez du moins, montrez-vous digne, quoiqu'en apparence, des ſentimens qu'elle a pour vous. Vous paroîtrez vertueux au moins une fois dans votre vie.

LOTHARIO.

Ah! qui vient ici?

LUCILLE.

C'eſt Horatio, l'ami d'Altamont. J'ai peur qu'il ne m'ait apperçue. A demain, trouvez-vous à la porte du jardin.

LOTHARIO.

Va, dis à ta Maîtreſſe que je n'y manquerai pas.

Lothario croit mettre la lettre dans ſa poche & la laiſſe tomber. Il ſort, ainſi que Roſſano & Lucille.



SCENE V.

HORATIO.

EST-CE une erreur de mes yeux? veillé-je? ou rêvé-je? j'ai cru voir Lothario: il parloit à la confidente de Caliste; ils se sont retirés bien promptement; qui peut l'attirer ici? & que lui vouloit-elle? je sçais qu'il a juré à Altamont la plus cruelle haine; mais.... quel est ce papier?... Ah! c'est une lettre à Lothario.... Quoi! c'est une lettre de Caliste?

Il l'ouvre & lit.

» *Votre cruauté m'a enfin déterminée,*
» *& j'ai résolu ce matin de remplir toute*
» *l'obéissance que je dois à mon Pere.*
» *J'ai consenti de donner la main à*
» *Altamont, en dépit de la foiblesse*
» *qui m'entraîne toujours vers le faux*
» *Lothario: j'y voudrois joindre mon*
» *cœur & mon honneur, mais il m'a*
» *enlevé l'un & l'autre. Hélas! si je*
» *pouvois les retrouver! que dis-je? je*
» *les reperdrois peut-être encore avec*
» *l'infidèle & trop aimable Lothario.*
» *Voici la derniere foiblesse qui sortira*

» *de ma plume : ce sera aussi demain la*
» *derniere qui flattera mes yeux. Lu-*
» *cille vous conduira, si vous m'aimez*
» *encore assez pour me venir trouver, ce*
» *sera la derniere importunité que vous*
» *aurez de la part de la malheureuse &*
» *trop éperdue... CALISTE.*

Ah ! trop éperdue ! elle a bien raison. C'est aller au-delà des bornes : le Ciel seul peut venger de pareils crimes. Tu causeras le malheur des dernieres années de ton trop digne Pere. A la vue de cette lettre, Altamont mourroit de douleur, lui qui peut-être dans ce moment ne s'occupe que de son bonheur. Il s'imagine que les qualités de l'ame sont égales aux graces du corps : il admire en elle les perfections extérieures dont elle est ornée, & remplit son cœur d'avance de tous les avantages dont il va jouir ; oh ! malheureux époux ! c'est ainsi qu'on vous amuse par des carresses feintes, tandis que l'imagination se livre avec ardeur à d'autres objets, qui emportent tous les fruits & les charmes de l'Amour.

Donnerai-je cette lettre à son Pere ? je lui plongerois le poignard dans le sein, & sa justice sévere condamneroit sa fille à la mort. Quelle récompense,

pour tous les biens qu'il a versés sur elle! mais attendons: réfléchissons un moment à ce que je dois faire.

SCENE VI.

LAVINIE, HORATIO.

LAVINIE.

QUE je suis joyeuse, mon cher Horatio, de vous avoir rencontré! je vous ai vû quitter la fête avant que les cérémonies du mariage de mon frere fussent finies. Je me suis informée: on m'a dit que vous vous étiez trouvé mal; comment êtes-vous? que vous est-il arrivé? soulagez mon inquiétude.

HORATIO *à part.*

Non, cela seroit injuste, épargnons ce coup mortel à mon ami: je troublerois sa tranquillité... il faut renfermer ce secret dans le fond de mon cœur....

LAVINIE.

Qu'avez-vous donc, mon cher Horatio?

HORATIO.

Ha! vous voici, ma chere Lavinie?

LAVINIE.

Hélas! vous ne sçavez pas à quel

point vous m'aviez allarmée. Mais quelle pâleur couvre votre visage ! d'où viennent ces agitations & ces soupirs ? pourquoi vos yeux se tournent-ils tristement vers les Cieux ? ah ! que vous me causez d'inquiétude ! vous ne me répondez point ? ...

HORATIO.

Non, ma chere Lavinie, je ne suis point malade ; les gémissemens qui partent, malgré moi, du fond de mon ame, vous marquent assez qu'elle est dans le plus cruel abattement. Plût à Dieu que les maux qui peuvent affliger le corps, fussent les seuls que j'eusse à souffrir aujourd'hui ! je serois moins à plaindre.

LAVINIE.

Hélas ! qu'avez-vous donc ? Pourquoi détournez-vous les yeux ? Ne suis-je plus votre chere Lavinie ? Vous me juriez que j'étois la moitié de vous-même : cependant vous refusez de me confier vos chagrins, & de partager avec moi ces sentimens sur lesquels votre tendresse m'a donné de si légitimes droits. O Dieux ! témoins de mes sermens, & qui connoissez le fond de mon cœur, vous sçavez qu'il n'est point de malheur que je ne supportasse avec moins de douleur que d'être traitée avec froideur, ou de

trouver quelque défiance dans l'objet du monde auquel je suis le plus attachée!

HORATIO.

Ah! ne cherchez pas à connoître ce que je voudrois cacher à tout l'Univers, & à moi-même, s'il étoit possible: vous sçavez, ma chere Lavinie, qu'il ne m'est jamais rien arrivé d'heureux que je n'aye couru sur le champ vous en faire part: mon bonheur s'augmentoit en vous le racontant..... Mais pourquoi voudrois-je vous faire de la peine? non, ne m'en pressez pas, je vous en conjure: laissez-moi un secret, & des chagrins que je ne puis partager avec vous.

LAVINIE.

C'en est assez: vous ne me reprocherez pas de vous avoir pressé davantage. Pardonnez-moi, sir, voyant votre tristesse profonde, je voulois joindre mes larmes aux vôtres; je ne demanderai plus à connoître ce que vous avez résolu de me cacher: mais du moins, Horatio, vous devez m'accorder de faire trève pendant ce jour seulement, aux soins qui vous pressent, & de montrer à votre ami Altamont un visage plus tranquille. Il ne croit pas son mariage bien accompli que vous n'ayez

marqué devant lui toute la joie qu'il vous cause.

HORATIO.

Hélas! je ne le pourrai jamais. Vous êtes, ma chere Lavinie, d'une simplicité, & d'une innocence si pure & si naturelle, que la candeur de votre ame ne vous abandonne jamais; mais il est des femmes si fausses dans le monde... vous ne croiriez jamais jusqu'à quel point va leur perfidie.

LAVINIE.

Il en est de fausses, dites-vous?

HORATIO.

Oui. Elles sont nées belles, pour le malheur des hommes: dans leurs graces & leur sourire, les Amours & les Plaisirs semblent badiner ensemble. Un seul coup d'œil enchante ceux qui les regardent: mais qu'ils ont lieu de s'en repentir! ce n'est que fausseté. Ardentes dans leurs desirs, elles n'ont de plaisir que dans la variété des objets; un Amant succede bien-tôt à un autre, & le dernier qui a la foiblesse de s'y attacher est aussi-bien reçu que le premier: jusqu'à ce que son tems fini, il cede la place à un autre; & celui-là va grossir le nombre des Amans qui l'avoient précédé.

LAVINIE.

Peut-il être dans le monde des femmes de cette espece? ou du moins, peuvent-elles avoir quelque paix dans l'ame! Peuvent-elles trouver dans leurs changemens quelque moment de bonheur? Si les femmes sont ainsi formées, pourquoi suis-je donc si différente de mon sexe? Mon cœur fait son unique bonheur d'être à vous: vous l'occupez tout entier. Semblable à ce bon & vertueux homme, qui dans sa cabane donna l'hospitalité à un Prince étranger; il lui céda tout, & garda à peine un petit coin pour lui; de même il ne reste aucune place dans mon cœur pour mes propres pensées: elle vous sont toutes connues.

HORATIO.

Ah! si les femmes étoient toutes de ce caractère, les hommes les adoreroient: la vie se passeroit à s'aimer, à se le dire sans cesse; le mariage seroit un Contrat de paix; tous les soins & les querelles domestiques cesseroient; les Loix de l'amour seroient fondées sur celle de la vertu, & le lien du mariage ne seroit pas la chaîne des malheureux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une grande Salle.

CALISTE, LUCILLE.

CALISTE.

LAISSE, Lucille, laisse-moi en proie à toute ma tristesse. Garde-toi de me parler de plaisirs. Si tu veux me plaire, entretiens-moi de quelque aventure malheureuse; dis-moi tout ce qu'ont produit de plus affreux la rage & le désespoir. J'y vais livrer toutes mes pensées : car l'amour, la honte, & l'indignation, ont chassé pour jamais la paix de mon cœur.

LUCILLE.

Quoi! Madame, voulez-vous toujours vous occuper de cette étrange passion qui vous égare dans un labyrinthe de si grands malheurs? Oubliez le perfide Lothario, pour vous donner toute entiere au vertueux Altamont: vous trouverez en lui toute la douceur de notre sexe, & toute la fidélité que vous pouvez attendre. Il n'a jamais connu les vices des gens de Cour; vous le voyez sans cesse soupirer à vos pieds, & vous jurer qu'il ne cherchera jamais que votre bonheur.

CALISTE.

Ne me parle jamais de lui; je ne veux pas même y penser. Mon ame triste, abattue, ne cherche qu'à se former une retraite pour entretenir ma profonde mélancolie. Je voudrois être dans quelque antre lugubre couvert de vieux arbres moussus dont le creux servît de retraite aux corbeaux, & aux oiseaux de mauvais augure; où l'on n'entendît autre bruit que celui de quelque ruisseau serpentant tristement autour des herbes sauvages; que jamais figure humaine n'eût marché dans ce lieu, à moins que ce ne fût le squelette de quelque malheureux perdu d'amour,

insi que moi, qui par désespoir eût choisi cet affreux séjour pour y mourir.

LUCILLE.

Hélas! Madame, par pitié!....

CALISTE.

Là, je me cacherois loin de ce monde que je hais; j'y cacherois ma honte, & me déroberois aux traits accablants de la censure: car ne crois pas que je survive à la perte de mon honneur. La Mort me sera moins cruelle que d'entendre les propos insolens de chaque prude affectée, qui en disant mon histoire, remerciera son étoile d'être née vertueuse: enfin les discours des sots, le mépris des femmes, & la pitié des hommes sont pour moi ce qu'il y a de plus affreux à imaginer.

LUCILLE.

Quoi! vous voulez donc de dessein prémédité, vous perdre pour toujours! N'écouterez-point votre fidelle Lucille? Je vous conjure par tout le bien que je vous souhaite, & le mal que mon cœur tremblant prévoit qui vous arrivera, de ne jamais voir le plus infidèle de tous les hommes! Permettez-moi d'empêcher qu'il ne vienne.

CALISTE.

Sur ta vie, je te le défends; j'ai des raisons pour le revoir encore une fois:

peut-être cette entrevue finira-t'elle mes peines. Je veux soulager mon cœur du fardeau qui l'accable; traiter le perfide avec toute l'indignation & le mépris qu'il mérite; après quoi ce misérable cœur restera tranquille, & étouffera tous ses regrets.

LUCILLE.

Ne vous y fiez pas, Madame, la fureur est un mouvement de peu de durée dans l'ame. Semblable à ces petits ruisseaux que des pluies soudaines élevent, ils s'enflent promptement, mais retombent aussi-tôt. Ainsi des pensées plus douces succedent à la colére, & l'amant trompeur reprend sa place.

CALISTE.

Je suis trop offensée, Lucille, pour craindre de me laisser séduire: mais hélas! cependant, ne va pas me reprocher ma foiblesse: prens plutôt pitié de moi. Je sens toujours dans mon cœur quelque penchant qui me ramene à lui j'en rougis, mais il faut que je t'avoue jusqu'où va mon égarement. Si l'ingrat venoit se jetter à mes pieds, soupirer pour obtenir son pardon, je ne pourrois le voir, tout infidèle qu'il est, sans m'attendrir, sans oublier entierement ses crimes & mes malheurs.

LUCILLE.

O Dieux! eſt-il poſſible? O vous, nt l'admirable providence veille ſans ſe pour notre bien, préſervez-moi langage ſéduiſant des hommes, & du ſon de leurs vœux & de leurs flatte-s; que je n'en ſois jamais remarquée: e ma jeuneſſe ſe paſſe ſans qu'aucun croye digne de lui! & que le fatal iour ne s'empare jamais de mon ame!

CALISTE.

Ha! je vois Altamont: diſſimulons: e ſes yeux n'apperçoivent pas le dé-rdre où me jette le tumulte de mes nſées, & des paſſions qui m'agitent.

SCENE II.

ALTAMONT, CALISTE, LUCILLE.

ALTAMONT.

Soins fâcheux, éloignez-vous de ioi: ne troublez plus des jours faits our l'amour. La belle Caliſte va les ouronner du plus parfait bonheur. Sa eauté eſt faite pour rendre toutes les iſons agréables, & chaque inſtant

avec elle doit être rempli de joie & de plaisirs.

CALISTE.

S'il étoit vrai que je disposasse du bonheur, pourquoi le répandrois-je tout entier sur les autres, & n'en garderois-je point pour ma consolation?

ALTAMONT.

Pourquoi donc ce beau visage paroît-il triste dans ce jour de réjouissance? Je ferai si bien par mes soupirs & par mes transports, que la flâme qui m'anime rappellera votre joie.

CALISTE.

Je vous l'ai déja dit, Altamont; nos cœurs ne sont pas faits l'un pour l'autre: ils peuvent être liés par les Loix, mais ils ne le seront jamais par l'amour. Quelque mauvais destin ennemi de l'un & de l'autre a résolu sans doute ce fatal hymenée pour notre malheur. Remarquez la différence de nos sentimens dans ce jour: il vous remplit des plus vifs transports de joie, & moi je n'y vois rien qui m'en promette; je voudrois qu'il eût pû se différer, & même que vous eussiez pû l'oublier.

ALTAMONT.

Quoi! je pourrois oublier ce jour qui me donne à la plus belle, à la plus parfaite

parfaite personne de l'Univers ! si, pour mériter quelque retour, il suffit de vous aimer avec une constance qui ne finira jamais, je puis regarder ce jour comme le plus heureux de ma vie.

CALISTE.

C'est du moins le jour où mon Pere donne ma main à Altamont, & c'est aussi celui que je n'oublierai de ma vie.

SCENE III.

SCIOLTO, HORATIO, LAVINIE ALTAMONT, CALISTE, LUCILLE.

SCIOLTO.

Que la joie se répande ici ! que le plaisir n'y cesse point, & remplisse chaque instant de cette heureuse journée : c'est à vous, mes enfans, de la consacrer à l'amour. Le Soleil s'est levé pour vous sans nuages : il brille pour Altamont & Caliste. Que la musique échauffe les cœurs ; que les jeunes filles apprennent à perdre leurs craintes en amour, & les jeunes gens à languir à leurs pieds : allons, commençons ; la vieillesse même se plaît à entendre la

douce harmonie des inftruments & des voix: elle lui rappelle le précieux fouvenir des plaifirs du bel âge, & chaffe pour un tems la trifteffe qu'amenent les années. *On chante.*

AIR.

Arrêtez : où fuyez-vous ? tournez les yeux, trop charmante & trop cruelle bergere.

Je ne fuis point vos pas pour vous conquérir, mais pour mourir à vos pieds: vous avez peur d'un amant plus craintif que vous.

IIe. COUPLET.

Mais en vain je l'appelle : auffi vîte que le fon emporté par les vents, elle fuit aux cris de mon défefpoir, & ne daigne pas tourner la tête.

SCIOLTO.

Que toutes mes portes foient ouvertes; que l'abondance regne ici: tous ceux qui fe réjouiffent aujourd'hui font mes amis. Que chacun fuive fon goût pour rendre la Fête plus gaie: que le meilleur vin coule à grands flots; que perfonne ne foit trifte, ni févérement fage: oublions dans la joie les pertes, les foins, la pauvreté, l'infolence des riches, & le mépris des grands: demain il fera affez tems d'y penfer, &

e malheureux. Et vous, grands ıx, faites que je puisse voir Altaıt & Caliste parfaitement heureux ! : demande à conserver ma vie que : accomplir leur bonheur, & je ésignerai au destin sans la regret-

Ils sortent. Horatio reste seul.

SCENE IV.

HORATIO.

ANDIS qu'ils vont tous se livrer ›laisir, je vais chercher Lothario. :e lettre est peut-être contrefaite, ınité la lui aura sans doute fait écrire : ternir la réputation de Caliste, ou : troubler le bonheur de mon ami. s hélas ! je cherche en vain à la justi- mon cœur m'avertit qu'elle n'est trop coupable : il me semble même r remarqué quelques indices de son ıe Sa dissimulation, & le trouble :s pensées, tandis qu'elle affectoit ıir d'innocence m'en sont de trop garants. O fausses apparences ! ɜré notre expérience, quand les mes veulent se servir de tous leurs ices, nous nous y laissons prendre.

Avec des regards doux, & une voix enchantereſſe, la premiere beauté du monde trompa le premier homme. Trop aveuglé par l'amour & trop ébloui de ſes charmes pour s'en défier, il tomba dans le piége, & ne ſoupçonna jamais qu'une figure auſſi céleſte eût pû faire un traité avec Satan pour perdre ſa malheureuſe poſtérité.

Il ſort.

SCENE V.

Le Théâtre repréſente une rue proche le Palais de Sciolto.

LOTHARIO, ROSSANO.

LOTHARIO.

A Te dire vrai, je ne ſuis inquiet de cette lettre qui peint ſi bien l'amour de Caliſte, que parce qu'elle peut ſervir à me venger d'Altamont: c'eſt pourquoi je veux trouver l'occaſion de parler à cette fille que j'ai vue ce matin.

ROSSANO.

Songez donc au danger que vous courez d'être apperçu ici. Vous ſçavez qu'aujourd'hui ils ſont entourés de leurs

amis, & que chaque coup d'œil qui peut tourner sur vous, expose votre vie & votre liberté.

Ils confèrent ensemble.

SCENE VI.

HORATIO, LOTHARIO, ROSSANO.

HORATIO, *en entrant sur la Scene.*

PLus j'y pense, plus je crois voir là-dessous quelque artifice. Le Pere de Lothario étoit subtil, adroit, beau parleur, hardi dans les conseils, mais timide dans la guerre: cependant avec les talents d'un lâche, il détruisit mon vaillant ami! son fils, si la réputation ne me trompe pas, est plus vif, plus ouvert, & moins expérimenté. Ah! le voici.

LOTHARIO.

Quoi! le voilà encore? c'est pour la seconde fois que cet homme me rompt en visière aujourd'hui.

HORATIO.

Ha! je vous cherchois.

LOTHARIO.

Eh! bien, vous m'avez trouvé.

être devenue la victime d'un homme aussi méprisable que toi. Quand on a pû contrefaire une lettre en la signant d'un nom aussi respectable, on peut bien tenir de pareils discours. C'est le langage ordinaire des lâches & des présomptueux, qui n'ont jamais connu de femmes vertueuses.

LOTHARIO.

Tu penses donc que j'ai inventé cette lettre? Eh bien, penses-le toujours jusqu'à ce que des preuves plus claires te convainquent.

HORATIO.

Non: je ne croirai jamais qu'aucune femme veuille s'avilir & se perdre avec des gens de votre espece, toujours sautans & dansans, qui ne sont bons que pour vivre entr'eux; & qui, quand le vin les échauffe, parlent de beautés qu'ils n'ont jamais connues, & de faveurs qu'ils n'ont jamais reçues.

LOTHARIO.

Je n'ai pas le loisir de t'en dire davantage: mais je pourrois produire telle preuve.....

HORATIO.

Ce seroient toutes faussetés. Vous calomniez les femmes, parce qu'elles vous méprisent.

LOTHARIO.

LOTHARIO.

ł la manie des ſots, d'être pleins
ıfiance; & c'eſt auſſi celle d'Al-
t.

HORATIO.

ne dis plus qu'un mot. Quoique
ıſe très-avantageuſement de la
de Caliſte, & qu'elle ne puiſſe
leſſée par des diſcours tels que les
; cependant comme l'honneur
mont m'eſt cher, diſpenſez vous
ler de lui : tenez-vous-en à par-
vos habits, de vos chevaux, de
ıtins, & de vous-même.

LOTHARIO.

cependant nous tranſgreſſons cet
abſolu, malgré le ſévere Hora-
l faudra bien qu'il excuſe notre
té.

HORATIO.

us plaiſantez; votre préſomption
ıs encore été châtiée; mais je vous
s d'éviter ma rencontre dans des
où nous pourrions être plus en
é.

LOTHARIO.

ıe faut pas différer plus long-tems;
in matin, à un mille de la Ville,
ɔté du couchant, j'y recevrai tes
s, moi ſeul.

HORATIO.

Je m'y trouverai certainement.

LOTHARIO.

A demain donc ; l'heureuſe influence de mon étoile me favoriſera de toutes les façons, puiſque l'amour & les armes me feront triompher dans chaque rendez-vous.

SCENE VII.

HORATIO.

Il doit voir demain matin Caliſte! ſeroit-il poſſible qu'elle fût aſſez foible ?... Si j'allois lui repréſenter ſon crime & les dangers qu'elle court ? quelque étincelle de vertu eſt peut-être encore reſtée dans ſon cœur. Si je pouvois la ranimer, que je ſerois content ! je ſerois ſûr de ſortir glorieux du combat. Ah ! ſi les Belles ſçavoient choiſir leurs Amans, elles ne ſeroient pas dans le cas de ſe plaindre ſi ſouvent des hommes perfides & ſans foi ! de toutes les malheureuſes que l'amour a faites, qu'il en eſt peu qui ayent été trahies par des hommes vertueux & ſenſibles! ils portent leurs chaînes avec autant de

ıiſir qu'elles en trouvent à leur en
nner ; & quand ils connoiſſent ce
'elles valent, ils ne peuvent jamais
ſer de les aimer.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un appartement du Palais de Sciolto.

SCIOLTO, CALISTE.

SCIOLTO.

QUoi ! ma fille, tandis que la joie regne dans tous les cœurs, vous seule paroissez vous y refuser ?

CALISTE.

N'ai-je pas déja rempli la moitié de mon devoir ? j'ai donné ma main à Altamont, & pour accomplir les ordres d'un Pere que je respecte, je me suis soumise aux loix d'un mari, puisque je ne dois point avoir cette liberté que la Nature donne à tout le monde.

SCIOLTO.

Vous vous plaignez donc de cette contrainte ?

CALISTE.

Par pitié, mon pere, ne vous irritez pas s'il m'échappe quelques soupirs & quelques larmes malgré l'obéissance que je vous ai jurée ; hélas ! ce chagrin qui va m'attirer votre colere, s'éleve malgré moi, dans mon ame ; il y est entré par l'engagement que je viens de prendre, pour n'en sortir de ma vie.

SCIOLTO.

Je soupçonne, ma fille, que quelque sentiment indigne de vous, & que vous me cachez, est la cause de cette tristesse qui regne sur votre visage : mais je jure par toute la vertu de votre mere, par la tendresse que j'eus pour elle (quoique le Ciel me soit témoin de tout l'amour que j'ai pour vous,) que si jamais vous pouviez manquer à votre honneur, je vous en punirois de la façon la plus cruelle. Songez que je vous donne aujourd'hui un époux vertueux, & qui vous aime ; répondez à son amour, & faites votre bonheur & le sien.



SCENE II.

CALISTE, *seule.*

QUelle est donc la condition de notre sexe ! sommes-nous nées pour être toujours Esclaves des hommes ? Dès le printems de nos beaux jours, un Pere enchaîne notre volonté : il régle nos plaisirs : il en dispose même, en formant nos liens sans nous consulter ; & nous passons sous les Loix de Tyrans plus impérieux encore. Victimes dévouées à tous leurs caprices; jaloux, ils nous enferment ; debauchés, ils nous maltraitent ! est-ce, donc pour ce joug éternel que nous naissons avec des ames nobles & hautes ? Il faut se dégager de cette obéissance servile, & reprendre l'empire qui nous est dû dans ce monde.



SCENE III.

HORATIO, CALISTE.

HORATIO.

OUi, c'eſt-elle. Hélas ! ma langue s'embarraſſe. Dieux! ſecondez-moi....inſpirez-moi l'art de lui parler ſans allumer ſa colere : faites que je puiſſe rappeller la vertu dans ſon ame. Mais quoi! je vois couler ſes pleurs!... Pardon, belle Caliſte, ſi je viens vous troubler; je veux joindre mes chagrins aux vôtres, déplorer les malheurs qui agitent votre cœur, & eſſuyer les larmes qui baignent vos beaux yeux.

CALISTE.

Un galant homme ne ſe cache point pour épier la douleur, & pénétrer les ſecrets d'autrui.

HORATIO.

Vous ne me rendez pas juſtice : c'eſt à titre d'ami que j'oſe vous aborder.

CALISTE.

Vous pouvez être l'ami de mon mari, l'ami d'Altamont.

HORATIO.

Je le ſuis & de l'un & de l'autre. Le

Ciel n'a-t-il pas joint votre destinée, ainsi que deux ruisseaux réunis dont les eaux ne se distinguent plus ? Ah! puisque j'ai donné mon amitié à l'un, je puis bien dire que je suis l'ami d'Altamont & de Caliste.

CALISTE.

La force & la volonté des loix peut bien joindre nos corps sous une malheureuse chaîne : mais nos ames sont toujours libres. C'est ainsi que le pauvre Captif, dans des Royaumes Etrangers, peut sur le rivage envoyer ses soupirs vers sa chere Patrie.

HORATIO.

Quand les ames, qui ne devroient avoir qu'une volonté, & former les mêmes souhaits, sont sans égard l'une pour l'autre, songez, Madame, aux malheurs qui en résultent. L'amour est banni pour jamais : & ces nuits qui devroient être délicieuses ; se passent dans les douleurs. Chaque jour est un renouvellement de peines.

CALISTE.

Ainsi tout le service que me vient rendre votre amitié, consiste à m'apprendre combien je vais être malheureuse. Hélas! je n'avois pas besoin que vous vinssiez me le dire.

HORATIO.

Ah ! dites plutôt que je viens vous apprendre combien vous pourriez être heureuſe. Je voudrois diſſiper les chagrins de votre ame, vous conſoler dans l'abandon où je vous vois, & rétablir dans votre cœur cette agréable paix que vous en avez bannie.

CALISTE.

Dis-moi donc : à qui cette félicité eſt-elle connue ? où eſt-il ce Royaume de paix ? montre-m'en le chemin ; car hélas ! j'aſpire après l'inſtant d'y goûter quelque repos.

HORATIO.

Le voici. Pour être heureux, il faut être vertueux ; le crime eſt la ſource des chagrins.

CALISTE.

Et quel eſt l'impoſteur qui oſeroit me ſoupçonner d'aucun crime ?

HORATIO.

Perſonne aſſurément.... mais le monde parle librement, ſans épargner ni les Princes, ni les Sujets.

CALISTE.

Toujours quelqu'Enigme regne ſous tes mots ambigus, comme ſi tu voulois taxer ma vertu. Sors de ma préſence, ou fais-toi mieux entendre.

Lothario passe dans le fond du Théâtre.

HORATIO.

Ah ! voici Lothario.

CALISTE.

Eh bien ! que veux-tu dire en le nommant ?

HORATIO.

Lothario, & Caliste.... Je veux dire que ces deux noms ne devroient jamais se rencontrer ; c'est de-là, que la Ville prend droit de parler, & de faire l'histoire d'une jeune Beauté qui a été assez malheureuse pour engager sa foi à un jeune homme plein de mérite ; tandis qu'elle avoit donné son cœur à un homme indigne d'elle.

CALISTE.

Ciel ! puis-je entendre une telle insolence ? que pourroit-on dire de plus accablant à la créature la plus perdue ?

HORATIO.

La nécessité, Madame, m'a contraint à vous rendre ce cruel office. Je ne m'y suis porté qu'avec beaucoup de répugnance : mais j'ai cru le devoir pour sauver votre honneur, celui de Sciolto, & d'Altamont. Semblable à celui qui se jette à travers les flammes pour sauver sa tendre épouse & ses

enfans de quelqu'affreux incendie.

CALISTE.

Voilà donc cet officieux ami d'Altamont, ſi renommé dans les armées ? cet argus d'un mari ſoupçonneux, qui ne cherche qu'à noircir la réputation d'une femme ſans défenſe ? J'en mourrai de douleur, mais ſans être coupable : la jalouſie d'Altamont en ſera cauſe.

HORATIO.

Hélas ! pourquoi cette vaine fureur ? ſi votre honneur & votre tranquillité vous étoient ſi chers, vous prêteriez l'oreille aux moyens que je vous propoſe pour les conſerver. Voici l'inſtant qui va décider de votre ſort, & je dois vous avertir de ne jamais revoir l'indigne Lothario, ſi vous voulez éviter le mépris des plus vertueuſes & des plus nobles femmes de Gênes, & ne pas livrer votre jeuneſſe & votre beauté à l'infamie.

CALISTE.

A l'infamie ! oſes-tu, malheureux, oublier à ce point ce que tu dois à ma naiſſance, & à mon ſexe ?

HORATIO.

C'eſt ici, Madame, c'eſt à la face des Dieux, qu'il faut me jurer que vous ne verrez jamais le perfide qui vous a,

deshonorée , ou je vous proteste cette lettre.....

Elle veut s'en aller.

Oh ! vous ne m'échapperez pas. cette coupable lettre sera rendue p que, & vous couvrira de honte.

CALISTE.

Que prétends-tu dire avec cette tre ? .... Je vois que tu l'as in née pour tromper mon Pere, & l' ter contre sa malheureuse fille, da dessein de partager ses richesses Altamont. Une offense de cette es me fait oublier mon sexe. Si j'avois épée, je punirois sur le champ dont la main criminelle a pû inve une pareille fourberie.

HORATIO.

Pouvez-vous la méconnoître ? votre signature.

CALISTE, *se jette dessus la lett la déchire.*

Je voudrois pouvoir déchirer ai scélérat qui a été capable d'une pa invention.

HORATIO.

Je demeure confondu !...

CALISTE.

Va, sors, infâme : ne te présen mais devant moi. Garde-toi mên

prononcer mon nom. Je sçaurai garder mon honneur, & me passer des leçons d'un lâche tel que toi.

SCENE IV.

ALTAMONT, CALISTE, HORATIO.

ALTAMONT, *en entrant.*

OÚ trouverai-je la belle Caliste, l'unique objet de mes vœux? Je viens me plaindre à elle du retardement de nos plaisirs; je succombe d'impatience.... Mais quoi! je l'apperçois toute troublée, je vois des larmes!... Horatio est interdit! que veut dire ceci?... qui peut, belle Caliste, vous avoir offensée? que je le sçache: il éprouvera bientôt la plus cruelle vengeance.

CALISTE.

Tiens, regarde: c'est lui.

ALTAMONT.

Qui? Horatio!

CALISTE.

Oui, cet insolent.

ALTAMONT.

Quoi! mon ami? la moitié de moi-même? nous que les liens de l'amitié

la plus vive ont toujours unis ! il auroit pû m'offenser dans ce que j'aime le plus? Non, je ne le puis croire.

CALISTE.

C'est donc ainsi que tu me venges? tu lui prodigues encore le nom d'ami, à lui qui vient de me traiter comme la derniere des femmes? Mais, tu es peut-être d'accord avec lui : ainsi tu croiras aisément les fourberies qu'il te débitera.

ALTAMONT.

Si je le croyois coupable, rien ne pourroit le sauver de ma fureur.

CALISTE.

Je te répete, que celui qui m'a fait la plus cruelle injure est Horatio, ton fidele ami : mais écoute, ne crois pas, tant qu'il partagera ton amitié, qu'aucune force puisse jamais m'entraîner à ton lit nuptial. Le pouvoir de mon Pere peut m'enfermer dans un Cloître, je m'y déterminerai plûtôt : l'ennui, le jeûne, les prieres de nuit, tout m'y déplaira moins ; & je bénirai le jour qui me délivrera des chaînes du mariage, & de la tyrannie des hommes.



SCENE V.

ALTAMONT, HORATIO.

ALTAMONT.

ELle part! ſes yeux ſemblent enflâmés de colere; elle me paroît même déterminée à ſuivre le parti qu'elle ſe propoſe: que je ſuis malheureux! parle donc maintenant, Horatio? Mais que m'annonce le trouble où je te vois? Tu héſites à me parler!..

HORATIO.

Plût à Dieu que je puſſe vous cacher à jamais le plus grand des malheurs! mais votre deſtin en ordonne autrement: en ménageant mon ami je le trahirois.... Vous voyez cette beauté l'idole de votre ame.... vous avez vû couler ſes pleurs....

ALTAMONT.

Oui: je l'ai vue plongée dans le plus mortel chagrin; eh bien! eſt-ce toi, Horatio, eſt-ce toi qui l'as offenſée?

HORATIO.

Ah! ſi ces yeux avoient verſé des larmes de ſang, de ce ſang qui paſſe au

travers de ſon cœur perfide, pour laver ſes crimes, elle ne les auroit pas encore aſſez effacés : car elle vous a deshonoré.

ALTAMONT.

Que parles-tu de deshonneur, & de Caliſte ? Ces deux mots peuvent-ils ſe confondre ? Quoi ! elle qui eſt ſi belle, ſi réſervée, qui peut faire le bonheur du plus fortuné des hommes, ne ſeroit qu'une belle image, telle que les Peintres & les Poëtes en peuvent exprimer ?

HORATIO.

Hélas ! faſſe le Ciel que vous ſoyez plûtôt privé des biens de la fortune toute votre vie, que d'épouſer un femme auſſi fauſſe ! c'eſt le lien le plus fatal.

ALTAMONT.

Horatio, vous abuſez de mon amitié : j'ai enduré patiemment le chagrin que vous avez pû lui cauſer. Mais je ne pourrois ſouffrir que vous fiſſiez injure à ſa réputation en ma préſence.

HORATIO.

Je vois qu'elle vous a charmé, comme les Sirènes charmerent les compagnons d'Ulyſſe par leurs attraits, & par leurs chants : mais vous verrez bientôt les écueils, & quand vous ſerez abandonné

ſonné ſur le rivage, vous regretterez vainement d'avoir quitté votre ami pour ſuivre un eſpoir enchanteur.

ALTAMONT.

Si ton amitié ne peut s'accorder avec mon amour, il faudra bien que je renonce à te voir.

HORATIO.

Vous pourriez donc oublier ce que j'ai fait pour vous ? J'ai partagé avec votre Pere les ſoins de votre jeuneſſe que j'ai formée à la vertu, & aux armes : votre Pere n'en auroit pas uſé ainſi avec moi. La même fortune nous avoit conduits tous deux : elle nous favoriſa pendant un temps, & nous éprouvâmes les mêmes revers ; il m'appelloit ſon ami, comme vous, mais il ne m'auroit pas abandonné pour ſuivre une infidelle, une perfide.

ALTAMONT.

Dis donc, ſi tu l'oſes, quelle eſt cette infidelle ? mais garde-toi de nommer Caliſte !

HORATIO.

Je ne vous en ai parlé, que parceque je me ſuis cru obligé de vous détromper : mais puiſque vous me preſſez, oui, je vous avouerai que je n'en con-

nois point de plus perfide, ni de plus méprisable.

ALTAMONT.

Tu étois ami de mon Pere; il t'aimoit: le respect que je dois à sa mémoire me retient, sans quoi tu éprouverois bientôt tout l'effet de ma vengeance. Mais va, je ne te verrai plus.

Il veut le quitter.

HORATIO.

Et moi, je vous aime toujours, quelqu'ingrat que vous soyez: je veux vous préserver du deshonneur qui vous attend, & malgré vous-même.

ALTAMONT.

Laissez-moi, Horatio.

HORATIO.

Si l'honneur vous est cher, si vous voulez éviter le titre de mari trop crédule, ne prenez pas cette femme: les plaisirs qu'elle vous donneroit, seroient trop empoisonnés. Vous êtes deshonoré par l'homme que vous haïssez le plus.

ALTAMONT.

Je retiens à peine ma colere. Encore un mot, je ne te connois plus.

HORATIO.

Eh bien! c'est par Lothario.

ALTAMONT.

Cette fausseté va te couter la vie défends-la, si tu peux.

Il met l'épée à la main.

HORATIO.

Je ne puis m'y résoudre : j'aime mieux mourir que d'exposer la vôtre.

ALTAMONT.

Défends la tienne, te dis-je, ou je ne te ménage plus.

HORATIO.

Vous ne doutez pas, je crois, de mon courage : songez à notre amitié.... Mais enfin pour éviter votre fureur, il faut...

Il met aussi l'épée à la main.

SCENE VI.

LAVINIE, ALTAMONT, HORATIO.

LAVINIE, *se met entre leurs épées.*

MOn frere ! mon mari ! est-il possible ? Ah ! tournez vos coups sur moi, si vous voulez éteindre votre rage dans le sang. Je sacrifierai plûtôt ma vie, que de voir couler un sang si précieux.

ALTAMONT.

Il n'en falloit pas moins pour te sauver de ma fureur.

LAVINIE.

Qu'entends-je ? ô Ciel ! & qu'ai-je vu ?

HORATIO.

Vous sçavez ce que vaut mon bras : il vous a donné les premiers exemples ; vous devriez vous en souvenir.

LAVINIE.

Quel intérêt, quelle dispute peut enfin avoir ainsi allumé votre colere ? mettez donc bas ces armes cruelles, & adoucissez ces regards furieux, si vous ne voulez que ma frayeur mortelle me fasse tomber à vos pieds.

HORATIO.

Tu veux donc sçavoir ce qui a pû nous rendre ennemis ? c'est l'ingratitude, le plus grand crime contre l'amitié, & qui ne peut se pardonner. Celui qui m'étoit tout, mon enfant, mon frere mon ami, en vouloit à mes jours.

ALTAMONT.

Vous êtes ma sœur ; vous aimez votre mari : sa vie à ce titre est en sûreté mais conseillez-lui de ne jamais entrer dans cette maison ; il s'est rendu indigne des bontés de Sciolto. Il seroit dan

gereux pour lui de nous rencontrer. Adieu.

LAVINIE.

Arrêtez, Altamont, arrêtez : je vous en conjure, par tout ce que les liens du ſang ont de plus ſacré. Vous m'êtes chers tous deux ; dites ſeulement un mot à Horatio : voyez tout ſon chagrin ; ſa colere eſt appaiſée : il vous regarde toujours comme ſon ami, & je vois déja ſur ſon viſage la joie qu'il auroit de ſe réconcilier avec vous.

ALTAMONT.

Laiſſez-moi, je ne le puis : vous me retenez en vain.

LAVINIE.

Eh! mon frere, laiſſez-vous toucher. Je me jette à vos pieds.

ALTAMONT.

Non : chaque inſtant que je reſte ici, eſt une nouvelle injure que je fais à la belle Caliſte. Je cours réparer l'offenſe d'un perfide, & lui jurer en mourant de plaiſir dans ſes bras, que je n'aurai jamais de confiance qu'en elle, & que mon bonheur me paye bien de la perte d'un infidele ami.

Il s'arrache des bras de Lavinie.

SCENE VII

HORATIO, LAVINI

HORATIO

LEve-toi, Lavinie : c'eſt trop rép dre de larmes, & donner trop de n ques d'amitié à un frere auſſi cru & à un ami auſſi ingrat,

LAVINIE.

Puis-je trop verſer de pleurs, r cher Horatio ? mon frere & mon r ſont les ſeuls biens qui me ſoient re des débris de la fortue de mon ı heureux Pere ; j'en vois déja un pe par la paſſion qui l'aveugle ; ſi vous r bandonnez, ſi vous m'êtes auſſi c qu'Altamont, quelle ſera ma reſſour Qui aura compaſſion de la triſte Lavi

HORATIO.

Séche tes pleurs, ma chere Lavi tu ne m'as point offenſé ; quoiqu'A mont m'ait traité auſſi indignement qu'il ſoit le plus ingrat des homm je ne t'impute point ſes torts. Ne pe pas que je puiſſe jamais t'abandonr tu fais ſeule mon bonheur : les Di ne t'ont donné autant de vertu &

beauté, que pour me tenir lieu de fortune, d'amis, & de consolation.

LAVINIE.

Puisque vous m'aimez, tous mes maux sont finis; je ne suis plus embarrassée de notre fortune; la providence qui étend ses soins jusques sur les plus vils animaux, n'abandonnera pas la vertu : elle sçait nos besoins; elle ne nous laissera pas manquer.

HORATIO.

Je veux fuir la perfidie & l'inconstance des hommes, loin de cette Ville, dans quelque retraite où nous nous suffirons l'un à l'autre.

LAVINIE.

Oui, je vous suivrai; j'abandonnerai pour vous, sans regret, ma Patrie, mon frere, mes amis, enfin tout ce que j'ai. C'est peu de chose, mais s'ils étoient plus précieux je ne les quitterois pas moins, pour ne m'attacher qu'à mon seul Horatio. Semblable au Marchand qui voyant périr son vaisseau, quoique richement chargé, au retour d'un long voyage, en donneroit volontiers tous les trésors pour sauver sa vie. Il souhaite seulement d'échapper, & de vivre: son or & ses profits n'occupent plus son esprit. Porté sur les

vagues, au gré des vents, il cherch
s'acrocher à quelque planche sec
rable; & laisse joyeusement tout le r
aprés lui.

Fin du troisiéme Acte.



ACT



ACTE IV.

Le Théâtre répréſente le Jardin du Palais de Sciolto.

SCENE PREMIERE.

ALTAMONT, *ſeul.*

DIeux ! qu'elles inégalités regnent lans nos penſées ! Aujourd'hui notre me eſt remplie de ſon bonheur ; il ſem-le que le moment du chagrin ne puiſſe mais revenir ; demain quel change-ıent ! l'eſprit eſt en déſordre ; rien ne : préſente à l'imagination qui ne ſoit fligeant; nous nous déplaiſons à nous-ıêmes ; les plaiſirs paſſés ne nous cau-nt que des regrets ; & nous les regar-ɔns comme autant d'extravagances ! quelle nuit ! quel retour, pour tant : careſſes & de ſoumiſſions prodiguées

même qui, après m'avoir juré dans les momens les plus tendres, qu'elle seroit éternellement à moi, se livre entre les bras d'un autre; & de qui? de l'homme de l'univers que je hais le plus!

CALISTE.

Ingrat! peux-tu me reprocher ce crime, que ta cruauté m'a fait commettre? Outrée de tes mépris, l'indignation & la fureur qui regnoient dans mon ame m'y ont déterminée; & l'espoir de me venger de toi, m'a portée à me punir moi-même. Ainsi songe que celui que je dois détester, comme l'objet de tous mes malheurs, ne peut être que toi. Ah! si tu avois été fidéle à tes sermens, ni le pouvoir de mon pere, ni les soupirs d'Altamont, ne m'auroient jamais forcée de t'abandonner.

LOTHARIO.

Je n'ai jamais manqué ni d'amour ni de foi. Ma flâme n'est-elle pas aussi vive que le premier jour? Dans ce moment même, je brûle des plus violens transports, & mes desirs sont aussi ardens que si je n'avois jamais été heureux.

CALISTE.

Ose-tu bien penser que je voulusse encore me livrer à tes lâches desirs? que je fusse assez foible? . . . Cette idée,

ule met le comble à tous les mépris
ue tu mérites!

LOTHARIO.

Votre colere m'accable: il faut renoncer à me justifier. Mais cependant vous étiez plus tranquille, l'amour, tendre amour auroit bien des choses vous dire pour détruire votre injuste. . . .

Altamont paroît dans le fond du Théâtre.

SCENE III.

ALTAMONT, CALISTE, LOTHARIO.

ALTAMONT.

NOn, il n'est point de repos pour moi. . . . Ha! que vois-je? Est-ce un rêve? . . . veillé-je?

CALISTE, *à Lothario.*

Hélas! si tu m'avois été fidéle, quel bonheur auroit égalé le nôtre! Altamont n'auroit jamais été mon époux. Mais comment puis-je imaginer quelque bonheur avec toi, puisque c'est toi qui as causé tous mes malheurs? Mon ame me

SCENE IV.

SCIOLTO, ALTAMONT, CALISTE.

SCIOLTO.

Eh! quoi! c'est mon fils!

ALTAMONT.

J'entends la voix de Sciolto.

CALISTE.

C'est pour moi la voix du tonnerre: je vois la tempête s'élever: que ne puis-je expirer à l'instant?

SCIOLTO.

Il me semble avoir vû Rossano sauter par-dessus la muraille du jardin: il s'est passé ici quelque chose de funeste. Tu as eu une querelle la nuit derniere avec ton ami; j'en ai blâmé la cause: aurois-tu blessé celui qui t'a dit une vérité? Réponds-moi promptement?

ALTAMONT.

Hélas! ne me pressez pas de parler: ce récit seul me coûteroit la vie.... Voyez ce corps: devinez ma honte & mon désespoir! Oh! malheureuse Caliste!

SCIOLTO.

C'en eſt aſſez. Mais je ſuis trop lent à venger l'honneur de ma maiſon. Il faut punir.....

Il tire ſon poignard.

ALTAMONT.

Arrêtez, Sciolto ! arrêtez, Pere trop cruel ; percez plutôt mon cœur : vous y trouverez toujours Caliſte ; mon amour ſera content, ſi vous épargnez celle pour qui j'aurois ſouhaité de vivre.

CALISTE.

Non, Altamont, ne penſe pas que celle qui n'a pû ſouffrir ton amour veuille être l'objet de ta pitié. Quoique déchirée par mille remords, quoique coupable au-delà de toute expreſſion, il me reſte cependant dans le cœur quelques traits de la vertu de Sciolto. Oui, mon pere, j'applaudis à votre juſtice : frappez ; je recevrai la mort avec plaiſir. Ayez pitié de moi, délivrez-moi des tourmens que j'endure : ſi je vivois plus long-tems, ce ne ſeroit que pour maudire le ciel, la terre, les hommes, & Altamont, & vous, d'avoir donné l'être à une malheureuſe telle que moi.

ALTAMONT.

Ah ! Sciolto, pardonnez-lui ſes fureurs ; n'écoutez que la nature : ce bras

si fameux dans la guerre pourroit-il s
teindre du sang de sa propre fille? Cett
action terniroit votre nom & vou
gloire.

CALISTE.

Ne t'ai-je jamais offensé, Altamon
Pourquoi veux-tu me conserver un
vie que je déteste? Caliste est desho
norée: elle ne veut que mourir, la n
connoissance augmenteroit ses maux.

SCIOLTO.

Tes soins, généreux Altamont, m'o
donné le tems de réfléchir, & m'o
préservé d'un crime. Mon épée, cél
bre par des faits glorieux, ne doit p
être souillée par un parricide: mais
me ferai justice. N'espere pas, Calist
échapper à ma vengeance; & toi, n
ture, qui me parles pour elle, n'espe
rien de ma tendresse: tu voudrois
vain me séduire.

CALISTE.

Vous me condamnez donc à vivr
pour gémir sans relâche sous le po
cruel des mépris & des reproches, pc
me représenter le jour & la nuit l'h
reur de mon crime, & ne me laisser
mais un moment de paix. Est-ce là
pitié que vous voulez avoir pour m
Je vous demande la mort, & vous
la refusez!

SCIOLTO.

Ote-toi de mes yeux. Ton pere ne ne peut plus supporter ta présence. Va, fuis avec ton infamie dans quelque antre ténébreux; cherche quelque asyle qui ne te représente que des malheurs, des soins & des douleurs, où la honte cache sa tête infâme. Pleures-y le reste de tes jours, & souhaite que ton nom soit à jamais oublié.

CALISTE.

Oui, j'irai dans quelque retraite affreuse, & j'y serai plus malheureuse que vous ne pouvez le souhaiter; les larmes & la fatigue auront bientôt détruit cette misérable figure. Ni lumiere, ni nourriture, ni consolation, n'entretiendront point une vie que je brûle de voir finir. Alors quand vous me verrez exténuée & étendue sur mon tombeau, peut-être sentirez-vous quelque mouvement de pitié, & direz-vous en soupirant: *Ses larmes ont assez effacé ses crimes; il est tems que sa punition finisse: meurs, malheureuse, & sois en paix!*



SCENE V.

SCIOLTO, ALTAMONT.

SCIOLTO.

Deux ou trois Valets paroissent.

QUi est là ? . . . Je vous défends, sur la vie, de laisser entrer ici personne.

ALTAMONT.

Ah ! Seigneur, je vois la fureur regner sur votre visage : je suis accablé de chagrins ; mais le plus grand de mes maux est la crainte que je ressens. Je tremble de la vengeance que vous préparez à l'infidelle, mais trop aimable, & trop chère Caliste.

SCIOLTO.

N'as-tu jamais sçu ce que fit le brave *Virginius ?* Il tua sa fille de sa propre main pour la sauver de la poursuite des *Décemvirs*. Elle mourut cependant sans tache : ce ne fut que pour prévenir sa honte : juges maintenant de ce que je dois faire! Pourquoi donc arrêtas-tu mon bras ? . . Non, je ne tremperai pas mes mains dans son sang : mais elle n'échappera pas à ce qu'elle doit à l'honneur de ma maison.

ALTAMONT.

Vous voulez donc qu'elle meure?

SCIOLTO.

Ne me demande pas ce que je veux: e trouble où je suis me le cache à moi-même. Oh! Altamont, j'ai perdu en un our tous les plaisirs que je me pronettois pour le reste de ma vie! j'espéois que cette fille seroit la consolation le ma vieillesse: qu'entouré d'une famille heureuse, je verrois arriver le terme de mes jours dans une paix profonde, & que la mort fermeroit mes yeux comme pour tomber dans une espece de sommeil. Vain espoir! le chagrin & la honte vont creuser mon tombeau. Ah! malheureuse!

UN VALET.

Seigneur, songez à vous armer: Rossano, qui vient d'escalader les murailles du jardin, a ramassé dans la rue une troupe de scélérats qui menacent votre vie, & celle de vos amis, si vous ne remettez Lothario en liberté.

SCIOLTO.

Je loue le Ciel de leur fureur. Les malheurs ne regneront pas seulement dans ma maison; celles de Lothario & de sa famille payeront cher les chagrins qu'ils me causent. Mon nom est assez

l'inſtant, Horatio, pour me mettre à l'a-bri du danger, s'eſt préſenté à eux av[ec] une contenance ſi aſſurée & ſi fiere, qu[i] a arrêté leur premier choc : mais ç'au-roit été vainement, ſi le ſecours q[ui] nous eſt arrivé du Palais de Sciolto, [ne] nous eût ſoutenu, & ne m'eût arrach[é] de leurs mains furieuſes.

ALTAMONT.

Eh ! qu'eſt devenu mon ami ?

LAVINIE.

Ah ! je le vois : il vit, il vient me raſſurer. Graces aux Dieux, il eſt en ſûreté.

SCENE VIII.

HORATIO, *avec deux ou trois Valets l'épée à la main.*

ALTAMONT & LAVINIE.

HORATIO.

ALlez, je ſuis content. Laiſſez-moi... (*Les Valets ſortent.*) Ah ! je vois Altamont ; je ne puis ſonger ſans indignation à ſon procédé : j'ai peine à ſupporter ſa préſence.

ALTAMONT.

ALTAMONT.

O terre, ouvre-toi ! cache-moi aux ux d'Horatio.

HORATIO.

Oh ! ma chere Lavinie ! que je suis e de te revoir ! Mais je voudrois bien e ce ne fût pas dans cette maison.

LAVINIE.

Rendons graces aux Dieux de nous oir conservés ; & pour rendre cette uange plus agréable, pardonne à ton ni ; qu'il ne te reste aucun souvenir : ce qui s'est passé.

ALTAMONT.

Je cherche en vain dans ses yeux ne étincelle d'amitié qu'un reste de mpathie pourroit rallumer.... Hélas ! ne me connoît plus.

HORATIO.

Vous sçavez, Altamont, le pouvoir ue vous aviez sur mon ame. Vous ne n'avez jamais demandé vainement ce que la nature, la raison, & l'amitié ouvoient vous faire desirer : mais exiger de moi ce que je déteste le plus, je ne puis le souffrir.

ALTAMONT.

Vous m'avez donc abandonné ?

HORATIO.

Non.

ALTAMONT.

Pourquoi donc vos yeux évitent-ils les miens ? Pourquoi ce mépris, & cette dureté ?

HORATIO.

Mes yeux vous peignent les sentimens de mon ame, parce qu'ils sont vrais, & que je dédaigne un homme aussi foible que vous.

ALTAMONT.

Je vous ai donc beaucoup offensé, Horatio ?

HORATIO.

Oui, & je ne l'oublierai jamais.

ALTAMONT.

Si je vous ai vivement offensé, j'en suis bien puni. Depuis que vous m'avez abandonné, je n'ai pas joui d'un moment de paix : tous les malheurs se sont accumulés sur ma tête ; le chagrin, les remords, la honte, ont déchiré mon cœur : toutes les espérances de ma jeunesse sont perdues ; les horreurs de l'hiver ont flétri mon printems dès son commencement.

LAVINIE.

Peux-tu entendre, cruel Horatio, & voir Altamont dans cet état pitoyable, & ne pas gémir de ses malheurs ? Cependant tu restes encore inébranlable !

HORATIO.

J'ai pitié du ſage, & du brave quand il eſt dans la peine. Mais c'eſt une foibleſſe de ſe laiſſer toucher pour un ingrat, & pour un homme auſſi aveuglé.

ALTAMONT.

Je ne demande pas que vous ayez pitié de moi, ni que vous me pardonniez : j'avoue même que je mérite votre mépris & votre haine. C'eſt conſtance d'eſprit, & fermeté chez vous. Mais hélas! ſi j'avois été offenſé par Horatio, je ſens que je n'aurois pû être auſſi ferme : j'aurois couru les larmes aux yeux, & les bras ouverts pour l'embraſſer, & lui rendre toute mon amitié.

HORATIO.

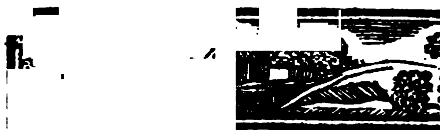
Je ne puis en entendre davantage : la foibleſſe eſt un mal contagieux : je deviendrois auſſi tendre que lui.

LAVINIE.

Où voulez-vous aller? Vous ne me quitterez pas : je me jetterai plutôt à vos pieds.

ALTAMONT.

Ne le preſſez pas davantage, Lavinie. J'ai aſſez de moyens pour finir mes maux. Caliſte a commencé à me porter les coups les plus cruels ; mon ami achéve de me percer le cœur : dans le tom-



ACTE V.

Le Théâtre représente un appa[rte]ment tendu de noir. D'un c[ôté] est le corps de Lothario éten[du] sur une bierre. D'un autre c[ôté] une table sur laquelle est u[ne] Tête de Mort, avec quelq[ues] ossemens, & un livre. Une s[eule] lampe éclaire la Scène.

On apperçoit Caliste dans le f[ond] du Théâtre couchée sur un l[it,] ses cheveux déliés & en dé[sor]dre. On entend une Musique [lu]gubre, & effrayante.

UNE VOIX.

Ier. COUPLET.

Ecoutez-moi, vous Phantômes [de la] nuit, qui paroissez pâles & déchar[nés,] qui remplissez de crainte les mal[heu]reux que le sommeil abandonne.

Vous qui errez & gémissez autour de vos anciennes demeures ; qui vous reprochez sans cesse vos crimes, & à qui la mort n'a pû donner le repos ; sortez de ces tombeaux, où vous vous cachez pour éviter la lumiere. Hâtez-vous, paroissez ici !

Reprochez à Caliste de différer trop long-tems à se joindre à vous : dites-lui que c'est elle que vous attendez. Commandez-lui de mourir, & disparoissez.

Voi le Ministre des cérémonies funèbres : le tombeau s'ouvre ; écoute, belle Caliste, prosterne-toi. Cette Musique est la triste cloche qui sonne ton trépas !....

SCENE PREMIERE

CALISTE, *seule.*

OH ! que ces sons lugubres, cette pompe d'horreur, sont bien propres à nourrir la tristesse dans une ame ! que ce lieu convient bien à mon état ! Livrons-nous à la méditation, jusqu'à ce que mon esprit s'égare dans la profondeur des pensées les plus accablantes. La foible lueur de cette lampe me pré-

pare déja à perdre bientôt la lumiere.... Ce livre m'a fûrement été laiffé à quelque deffein.... C'eft fans doute pour mon inftruction.... *Elle lit*..... Il enfeigne à faire un bon ufage de fes chagrins, à fe repentir de fes fautes, & à faire pénitence.... Les remords que je porte dans mon cœur font bien plus puiffans que toutes les méthodes qu'on peut nous enfeigner....... Pourquoi ce crâne, &ces offemens en parade? Tout cela peut-il m'effrayer?.....

Elle regarde le corps de Lothario.

C'eft cet objet qui eft terrible à confidérer!... Eft-ce-là cet aimable, ce fier & trop perfide Lothario? Hélas! cher Amant, ces yeux où brilloient tant de feux, font fermés pour jamais! ce fang qui fervoit à animer cette figure charmante, eft glacé dans fes veines. Quelle pâleur affreufe! O vous, phantômes! formes phantaftiques de la nuit, prenez vos figures les plus effrayantes, & tentez, fi vous l'ofez, de vous comparer à cet objet d'horreur....



SCENE

SCENE II.

SCIOLTO, CALISTE.

LA nature a consacré la nuit au repos, & cependant le tumulte tient tous nos citoyens éveillés : le Sénat, foible, divisé, & irrésolu, manque de pouvoir pour secourir l'Etat déchiré par la discorde. Vainement montre-t-il de la sagesse dans ses discours : les factions animées méprisent des ordres trop paisibles, & la voix de la Loi est étouffée par les clameurs de l'anarchie .... Mais j'apperçois Caliste ! .. Voyez pendant ce trouble, où elle s'est réfugiée ! Semblable à *Hélène*, quand Troye fut saccagée, elle est ici spectatrice des maux qu'elle a causés.

CALISTE.

Qu'entends-je ? c'est Sciolto ! Allons, mon ame, sois digne du nom que tu portes ; montre-lui qu'il reste encore du courage dans le cœur de l'infortunée Caliste.

SCIOLTO.

Tu fus jadis ma fille !

CALISTE.

Heureuse, si j'étois morte, avant

SCIOLTO.

Tu pénétres mes intentions....

Il prend son poignard.

Vois-tu cette main tremblante! Trois fois j'ai voulu me faire justice, & trois fois le bras de ton pere s'y est refusé... Mais la vertu doit prévaloir. Il faut!... mais non... Tiens, prens ceci...

Il lui donne le poignard.

Si tu m'entends, fais ton devoir.

CALISTE.

Je vous entends : c'est ainsi que nous serons tous deux satisfaits.......

Elle veut se percer, son pere lui retient le bras.

SCIOLTO.

Arrête! accorde-moi du moins encore un moment... Tu t'es soumise à la sévérité de ton juge : ton pere, & la nature demandent leur tour. J'ai tenu la balance avec un bras de fer : j'ai étouffé tout sentiment de tendresse & d'humanité pour condamner ma fille; mais épargne à mes yeux ce spectacle inhumain : il en coûteroit trop à mon cœur; je ne pourrois le soutenir.

CALISTE.

Dieux! seroit-il possible qu'il restât encore à mon pere quelque ombre d'a-

mour & de pitié pour son infortunée & trop indigne fille ?

SCIOLTO.

Hélas ! quand je pense au plaisir que je prenois à te voir ; aux agrémens de ta jeunesse ; aux charmes de cette beauté dont mes yeux ne pouvoient se rassasier ! quand je me rappelle combien de fois j'ai levé les mains au Ciel pour le remercier de toutes les merveilles que j'admirois en toi !.. & je me vois forcé de me résoudre à te sacrifier !.... A cet aspect affreux, je succombe sous le poids de ma douleur : je maudis mille fois la nature & l'honneur, puisque l'une m'a fait ton pere, & l'autre ton juge.... Tu es cependant toujours ma fille !

CALISTE.

A ce mot, je tombe à vos pieds ; je veux les baigner de mes larmes. O bonté ! ô vertu incomparable ! c'est trop de regrets pour une malheureuse qui vous a offensé si lâchement ; pour une parricide dont les crimes causent votre trépas !

SCIOLTO.

Je voudrois pouvoir changer ta destinée. Mais hélas ! tu dois mourir.

CALISTE.

Ne me plaignez p : c'est ma seule consolation. La mort est un privilége de la nature humaine ; & la vie sans cela ne seroit pas digne d'être acceptée. C'est par elle que le pauvre, le captif, & les malheureux peuvent voir finir leurs peines. Viens donc, ô mort ! tandis que je jouis de la pitié de mon pere.

SCIOLTO.

Je dois me rendre où mes amis m'attendent... Je ne sçais quel présage funeste m'avertit que je ne te verrai plus! Si cela doit être, disons-nous un éternel adieu. Je te quitte avec la plus vive douleur.. oh ! ma chere fille!...

SCENE III.

CALISTE.

Vois ; malheureuse Caliste, vois tous les maux que tes crimes produisent ! Ils demandent vengeance. Le Ciel qui connoît la foiblesse, les imperfections de la nature, & combien les passions nous aveuglent, peut être appaisé par les prieres & par la pénitence : mais ici il faut du sang pour expier mon crime, & purifier l'ame de l'infa-

mie du corps. Ah ! voici un autre malheureux, qui vient me demander raiſon de mon retardement.

SCENE IV.

ALTAMONT, CALISTE.

ALTAMONT.

Quelle horreur ! quelle maiſon déplorable ! tout y annonce la mort. Ô vous, belle Caliſte, dont les charmes brillent encore au milieu de cet appareil lugubre ! je ne viens point vous charger de reproches : je viens mêler mes larmes aux vôtres.

CALISTE,

Je ſçais que je t'ai fait la plus cruelle injure. Viens-tu par ta préſence augmenter encore ma honte & mes douleurs ? Tu ſçais que je n'ai plus qu'un inſtant à vivre ; laiſſe-moi jouir du moins de ce moment de liberté. Epargne-moi de trop juſtes reproches.

ALTAMONT.

Vous me ſerez donc toujours injuſte ! Eh quoi ! je viens ici pour me plaindre avec vous de ma fatale deſtinée, & vous refuſez même de m'entendre ! j'ai

oublié que vous fûtes coupable : mon amour l'emporte ; il étouffe en moi tout sentiment de haine & de vengeance : mes maux me semblent moins difficiles à supporter, puisque c'est vous qui les causez : mais souffrez du moins que je pleure votre perte, puisque le destin n'a pû réunir nos cœurs. J'aurois été trop heureux si Caliste eût été à moi, & qu'elle m'eût été fidelle !

CALISTE.

Oh ! Altamont, il est bien difficile à des ames comme la mienne de convenir de leurs foiblesses : il faut pourtant t'avouer que quoique mon cœur ait dédaigné tes soins & tes soupirs, il a cependant toujours rendu *justice* à tes vertus. Oui, ton amour, les graces qui ornent ta jeunesse,(si je n'avois pas été aveuglée par une passion violente,) m'auroient fait désirer de passer des jours heureux & tranquilles avec toi.

ALTAMONT.

Ah ! ce bonheur dépend encore de nous. Oublions nos malheurs passés, & que ce jour voye renaître notre félicité.

CALISTE.

Je ne l'attends que de la mort.

ALTAMONT.

Quoi ! je vous verrai toujours résolue à mourir ?... Il faudra donc que je vous suive : mon ombre sera peut-être plus heureuse. A force d'errer sous des ombrages tristes & ténébreux, elle pourra rencontrer la vôtre pour ne s'en séparer jamais

CALISTE.

Non, Altamont, vivez. Le Ciel doit couronner vos vertus par un sort plus heureux : il vous réserve un cœur tendre & fidele, qui n'aura pas prêté l'oreille aux discours faux & séduisants des hommes, & qui ne connoîtra point les artifices des femmes : cet objet vous fera oublier vos malheurs. Sa douceur, sa beauté, & son innocence feront votre bonheur, & vous le sien.



SCENE V.

HORATIO, CALISTE. ALTAMONT.

HORATIO.

C'Eſt maintenant, ô couple malheureux, qu'il faut fondre en larmes !

ALTAMONT.

Que vient nous annoncer Horatio ?

HORATIO.

Le malheur le plus affreux !... Le grand Sciolto eſt près d'expirer.

CALISTE.

Oh ! mon Pere !

HORATIO.

A peine étoit-il ſorti accompagné de peu des ſiens, qu'inſtruit du chemin qu'il avoit pris, je me ſuis hâté de le ſuivre. Hélas ! je l'ai trouvé enveloppé par la faction de Lothario : ſon courage l'avoit emporté, preſque ſeul, au milieu de ſes ennemis. Je vole, mais trop tard pour le dégager : il étoit déja frappé du coup mortel, qu'il ſembloit déſirer !

CALISTE.

Eh quoi ! je ſuis encore en vie, &
terre ne s'ouvre pas pour m'englou-
: ! O vous, lumieres Céleſtes, cachez
ɔs têtes brillantes, ma préſence ſeule
roit capable de vous obſcurcir : je ne
:pands autour de moi que le malheur
: la contagion. Il eſt tems de donner
. paix au monde, ainſi qu'à moi...

HORATIO.

Dieux ! quelle horreur !

ALTAMONT.

Tu m'inſtruis trop bien pour prolon-
ɛr plus long - temps une vie malheu-
ɛuſe.

! veut ſe tuer ; Horatio l'en empêche, & arrache ſon épée.

HORATIO.

Quelle furie, Altamont ! quelque
nnemi du genre humain a ſans doute
ıſpiré cette fureur à tout le monde.



SCENE VI.

SCIOLTO *paroît ensanglanté, soutenu par ses Valets.* CALISTE, ALTAMONT, HORATIO.

CALISTE.

AH! mon pere, mon cœur ne peut plus soutenir un spectacle aussi cruel; falloit-il avant de mourir, emporter encore ce reproche avec moi? Mon pere, malgré mes crimes & vos douleurs, souffrez que je me serve encore de ce nom pour implorer votre pardon avant que de descendre au tombeau.

SCIOLTO.

Hélas! ma fille, tu t'es livrée au hazard sur une mer orageuse, où la vertu, la réputation, & la vie font souvent naufrage: mais tu en as porté la peine! Va, meurs en paix. Que le silence & l'oubli cachent à jamais ton nom, & te sauvent des traits malins & empoisonnés de la postérité. Puisses-tu trouver dans le Ciel le même pardon que ton pere t'accorde! meurs, & sois heureuse.

CALISTE.

Que ces derniers mots sont conso-

lans ! la paix commence déja à régner dans mon ame. Mes peines mêmes deviennent moins insupportables ! ..... Et toi, Altamont, fais grace à ma foiblesse : prens pitié de moi ! si j'avois connu plûtôt tes vertus, nous aurions été plus heureux. Hélas ! il est trop tard : mes yeux, en se fermant, prennent plaisir à te voir, & tu es le dernier objet qu'ils auront vû .... Je meurs ! ....

ALTAMONT.

La mort même n'altére point ses charmes. Quel cœur ! quand elle auroit encore mille défauts, pourroit-on se défendre de l'aimer, d'en avoir pitié, & de lui pardonner ?

SCIOLTO.

Quitte ce fatal objet, Altamont : approche-toi, que je t'embarasse avant que de mourir. Je veux te rendre heureux, ainsi que le brave Horatio : je vous laisse mes biens à tous deux..... Je veux avoir le même tombeau que ton vénérable pere.... Chéris ma mémoire comme la sienne, puisque je t'ai toujours regardé comme mon fils. Et vous, grands Dieux, qui répandez des graces sans mesure sur la vertu, puis-

t'elle être toujours son guide!..... puisse-t'il....

Il expire.

ALTAMONT.

Je vous céde tout, Horatio: je ne puis survivre à mon pere, ni à mon amour....

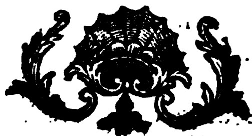
Il se pâme

HORATIO.

Sa tendre jeunesse ne peut supporter un chagrin si accablant. Qu'on le transporte ailleurs.

Apprenons, par de pareils exemples, à éviter les malheurs & les chagrins qui suivent nécessairement une passion illégitime. Bien-tôt la mort, ou mille accidens fâcheux, divisent ceux qu'un lien sacré devoit unir. La vertu peut seule rendre l'Hymen heureux & tranquille.

Fin du cinquième & dernier Acte.



LETTRE A MADAME LA COMTESSE DE ***

MADAME,

Je ne connoiſſois pas l'étendue de l'engagement que je prenois, quand je vous promis la traduction de la Piéce très-ſinguliere dont je vous parlai ; de cette Tragédie de Monſieur Rowe, qui fait verſer tant de larmes aux Anglois, & qu'on repréſente ſouvent à Londres comme une des meilleures Piéces de ce Théâtre. Je croyois qu'en mettant des mots françois à la place de l'Anglois, je m'acquitterois de ma promeſſe, & que vous en auriez la même idée que j'avois tâché de vous en donner : mais j'ai vû que je vous cauſerois beaucoup d'ennuis par la longueur de pluſieurs Scènes, & que la naïveté des expreſſions transformées dans notre langue, ne feroit plus qu'un langage bas & puéril. Il a donc fallu donner plus de nobleſſe au Dialogue, raccourcir des Scènes trop longues & peu importantes, & en ſupprimer des comparaiſons trop frequentes, & des injures que nos crocheteurs ne ſe diroient pas auſſi longuement : ils en viendroient plûtôt aux mains.

Vous ſerez étonnée, Madame, d'y voir des caractères que les Régles de la bienſéance & la pureté des mœurs établies ſur notre Théâtre n'y

souffriroient pas : mais pourquoi ne les y pas admettre, puisqu'ils sont dans la nature ? Je sçais qu'il seroit plus noble que Caliste avouât sa foiblesse à l'ami d'Altamont, & que cet ami ne devroit pas l'en instruire ; que le caractère de Lothario est odieux : c'est un Petit-Maître léger, indiscret, animé par la haine qu'il porte à Altamont, & outré du refus que le pere de Caliste lui a fait de l'accepter pour gendre. N'est-il pas trop ordinaire d'en trouver de semblables ? D'ailleurs il est bien puni ; pourquoi donc ne pourroit-on pas mettre en action des caractères & des évenemens possibles & très-vraisemblables ?

C'est ainsi que les Anglois s'attachent plus que nous à peindre la nature dans le commerce ordinaire des hommes. Ce qu'on peut leur reprocher, est de la peindre dans le laid. Mais ce moyen d'émouvoir les Spectateurs, dont le peuple fait la plus grande partie, ne vaut-il pas autant au moins que de lui montrer des Musulmans polis & galants comme nos jolis François, ou cette vertu farouche & gigantesque des Romains & des Grecs ? Nous les admirons, parce que nous ne les connoissons pas : nos idées sont montées sur un ancien préjugé de grandeur, que par succession de temps nous avons fait aller au-delà de la Nature.

Mais, quand vous sçaurez, Madame, que sur ce Théâtre on ne fait nulle difficulté d'exposer aux yeux du Public * *un jeune homme dans un mauvais lieu ; que sa passion pour une Courtisane emporte à assassiner son Oncle, dans l'instant même que ce bon-homme prie Dieu pour la prof-*

* Barnwelt, or the London merchant,

périté

périté de son Neveu ; & que la Catastrophe finit par l'exécution de ce jeune homme & de la Courtisane qu'on mene à la potence ; que cette exécution même se fait aux yeux du Public, pour faire voir, dans la Courtisane, à quel point va l'endurcissement d'un cœur livré entierement au vice, & dans le jeune homme à quelles extrémités un cœur vertueux peut être porté par la corruption & la séduction de ces misérables créatures : vous serez sans doute moins surprise des caractères que vous trouverez dans cette Tragédie, & de la Scène du deuil qui se passe au cinquiéme Acte. Les Anglois aiment ces représentations, qui ont aussi leur mérite à certains égards.

D'ailleurs, cette Piéce est dans les Régles du Théâtre, ce qui n'est pas très-ordinaire chez eux. Monsieur Rowe a été plus exact qu'aucun autre Poëte Dramatique à observer l'unité de tems, de lieu, & d'action. Celle-ci se passe en 24 heures ; elle commence à la cérémonie du mariage d'Altamont ; & finit le lendemain. Toute la Catastrophe s'exécute dans le Palais & le jardin de Sciolto, & tous les Personnages ont rapport à l'Objet principal. C'est une des plus régulieres que j'aie lues.

Il me reste à souhaiter, Madame, que, malgré les retranchemens que j'ai faits dans les Scènes peu intéressantes, elle ne vous cause pas encore de l'ennui. Le plaisir que j'ai eu à remplir ma promesse m'en a garanti sans doute ; il m'a déja payé de ma peine ; & je serai trop récompensé, si je puis par ce moyen vous prouver le respectueux attachement, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Madame,

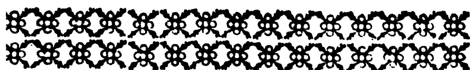
Votre, &c.

Drama, English – Translations into French

VENISE SAUVÉE,

TRAGÉDIE

D'OTWAY.



PERSONNAGES.

LE DUC DE VENISE.

PRIULI, Sénateur, Pere de Belvidera.

LE MARQUIS DE BEDMAR, Ambassadeur d'Espagne.

ANTONIO, *Sénateur.*

JAFFIER.	
PIERRE.	
RENAULT.	
SPINOZA.	
THEODORE.	
ELIOT.	
REVILLIDO.	Conjurés.
DURAND.	
MEZZANA.	
BRAMVEIL.	
TERNON.	
BRABE.	

BELVIDERA, Epouse de Jaffier.

AQUILINA, Courtisane Grecque.

Le Conseil des dix, Officiers, Suivantes, Gardes, Boureaux, Populace, &c.

La Scène est à Venise.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PRIULI, JAFFIER,

PRIULI.



LAiſſe-moi, va-t'en, je ne veux rien entendre.

JAFFIER.

Ah ! ceſſez d'inſulter à ma douleur! Seigneur, écoutez un malheureux, que vous croyez trop coupable !.... O Ciel, qui ſuis-je donc, pour être ſi indignement rejetté ?.. N'importe : l'orgueil refuſe de m'entendre, la juſtice m'enhardit, & me force à parler.

PRIULI.

Perfide! ne m'as-tu pas aſſez offenſé ?

JAFFIER.

Si mon cœur avoit été aſſez lâche

pour se démentir, pour se prêter à l'injustice, & aux bassesses que la misere inspire, tu ne me verrois point à tes pieds !... Je t'ai offensé, dis-tu ; peux-tu me dire en quoi ?

PRIULI.

Ose-tu le demander, après avoir terni ma gloire, & l'honneur de ma maison ? L'as-tu donc oublié ? Faut-il te rappeller la plus noire des ingratitudes ? N'est-ce pas toi que j'accueillis au retour de tes longs voyages ; que j'attirai chez moi ; que j'ai nourri, que j'ai chéri, que j'ai produit dans le monde ? N'est-ce pas toi dont la jeunesse, & les vertus apparentes, ont séduit mon ame crédule ? que j'ai aimé comme mon fils, que j'ai cru sincere comme un autre moi-même ? N'est-ce pas toi qui, profitant de mon aveuglement pour me trahir, es enfin parvenu à me rendre le plus infortuné de tous les Peres, en me ravissant le seul fruit qui me restât d'un hymen malheureux ?... O Belvidera ! ma fille !

JAFFIER.

Seigneur, si Belvidera vit encore, c'est à moi que vous la devez. Rappellez-vous ce jour où vous nous menâtes dans votre Brigantin, à la suite du Do-

ge : ce Prince, suivant l'usage, épouser la Mer Adriatique. L'in rience de votre Pilote brisa votre seau contre un rocher ; nous allion périr, si un autre vaisseau n'étoit à notre secours. Vous y passâtes, tremblante Belvidera vous suivoit une vague impétueuse l'envelopp la précipite au fond des flots. Seig je vous fus cher alors ! le dang votre fille me ferma les yeux su lui que j'allois affronter : la Mer gloutit à mon tour ; & vous ne m vîtes, que pour remettre dans vo le digne objet de votre tendresse instant fit mon crime, si c'en d'avoir un cœur sensible ; il fit celui de votre fille, puisque l'a naquit bientôt de sa reconnoissan

PRIULI.

Dis que tu m'as trompé, tra Dis que tu me l'as ravie ! que tu privé du seul bien dont la douceur voit flater mon ame. Ah ! puissent les que tu goûtes avec l'ingrate, aussi fausses que celles qui séduis mon cœur ! Puisse cet indigne hym produire d'autres fruits que la mi l'ennui, la discorde, & le dégoû que vos cœurs accablés sous le

des besoins, sentent enfin toute l'horreur des maux que le Ciel doit aux enfans rebelles!

JAFFIER.

Graces au Ciel, la moitié de ces vœux cruels ne sera du moins pas remplie: notre tendresse est toujours la même; rien ne peut l'altérer. Ta fille vient de m'en donner un gage précieux. Puisse-t-il vivre pour être moins barbare que son ayeul, & plus fortuné que son Pere!

PRIULI.

Ah! que ce soit plûtôt pour te reprocher ta misere, & le malheur d'être né de toi!

JAFFIER.

Pere dénaturé! notre malheur fait donc ta joie?

PRIULI.

Je le voudrois du moins... Ta femme me fut chere: les larmes que son crime m'a fait répandre ont desseché mon cœur. Mais je suis homme; je lui dois ma haine: elle sera éternelle.

JAFFIER.

Dieu! que ne suis-je au tombeau!

PRIULI.

Et ta femme avec toi!... sa présence

ne me rappelleroit plus mon bonheur passé.

JAFFIER.

Lâche, tu connois mon amour pour elle : tu t'en prévaus. Oserois-tu me traiter ainsi ?... Ah ! si je l'aimois moins, si j'étois aussi perfide que tu feins de le penser, qui pourroit m'empêcher de me venger de toi en te renvoyant ta fille ? Quels seroient alors mes besoins ? N'ai-je pas un cœur ? N'ai-je point des bras ?

PRIULI.

Tu n'oserois le faire !

JAFFIER.

Non, *Seigneur* ; non je ne l'oserois ; jamais mon cœur n'y pourroit consentir. Trois ans se sont passés depuis que l'Hymen a serré nos nœuds : j'étois peu riche ; cependant votre fille n'a jamais eu à regretter l'opulence de son Pere. Fille d'un Sénateur de Venise, rien n'a jamais démenti l'éclat de sa naissance : j'ai tout sacrifié pour mon épouse : je comptois peu pourtant, que le temps & nos larmes pussent vous attendrir : je voulois seulement que l'univers connût que je n'aimois que Belvidera, & non pas l'héritiere du puissant Priuli.

PRIULI.

Est-ce tout ?

JAFFIER.

Encore un mot, & je te dis adieu pour jamais... Sçachez, Seigneur, que nul mortel n'est maintenant plus malheureux que moi : malheur d'autant plus affreux, que j'ai goûté long-tems les douceurs de l'opulence !... Tout me manque aujourd'hui : jugez de ma situation !...

PRIULI.

Va-t'en chez toi, dépouille ton orgueil, apprens à vivre dans la médiocrité. Chasse tes parasites, & tes flatteurs ; retranche ce pompeux appareil qui suit par-tout ta femme ; rabaisse son faste au niveau de ta fortune : ou plûtôt, va cacher ta honte dans quelque retraite écartée ; cherches-y ta vie, à la sueur de ton front ; multiplie ta triste postérité, & meurs accablé de tes maux !.. Va-t'en, va-t'en, chez toi, te dis-je : adieu.



SCENE II.

JAFFIER, *seul.*

J'Irois, sans doute, si mon cœur p
voit se vaincre : mais il est toujc
grand dans son malheur... J'irois, s
doute; l'objet de tous mes vœux :
convie : mais comment traverser
portes fatales, que mille avides cré
ciers assiégent nuit & jour ? comm
me soustraire aux chagrins dévoı
que leurs persécutions me prépar
Plus de crédit, plus de ressources :
pendant j'aime encore! que dis-je j'ai
j'adore plus que jamais l'objet qui ca
ma misere... Chere Belvidera ! o
tu es, & tu seras toujours ma di
épouse !... Tu as partagé ma félici
tu vas partager mon infortune...
Juste Ciel ! quand finira-t'elle ?...



SCENE III.

JAFFIER, PIERRE.

PIERRE.

BON jour, mon ami...... Quel eſt ce ſombre accueil ? quelles noires idées t'occupent ? quoi ! tu ne me dis rien ?

JAFFIER.

Comment ce maigre phantôme, que l'on appelle *honneur*, a-t'il pû s'introduire dans le monde ?.... le ſçais-tu ? c'eſt à quoi je rêvois....

PIERRE.

Mais.. je crois qu'il doit ſon origine à la lâcheté ingénieuſe des premiers tyrans. N'eſt-ce pas ſur la foi de la probité des hommes, que les heureux ſcélérats ſe repoſent, & s'engraiſſent ? Chaſſez l'honneur de l'univers, tous les hommes égaux ſe détruiront bientôt les uns les autres : plus de juſtice, plus de procès ; l'impunité ſuivra toujours le crime : la force ſeule réglera les droits des mortels.

JAFFIER.

En ce cas, l'honneur n'est donc en effet qu'un phantôme.

PIERRE.

Rien de plus; c'est une vertu couverte de haillons: n'en parlons pas davantage.

JAFFIER.

Tu as pourtant de l'honneur toi!..

PIERRE.

Je veux bien qu'on le croie: mais il n'en est rien, cher ami; je suis aussi pervers que ceux à qui j'en impose. Il est vrai que je paye mes dettes, quand je le puis; que le bien d'autrui est sacré pour moi; que l'espoir de la grandeur, & la volupté même, ne pourroient m'entraîner dans le crime; que j'ignore l'art de flatter les grands, & d'humilier mes inférieurs: cependant, j'ose te l'avouer, cher ami, je n'en suis pas moins lâche.

JAFFIER.

Toi?

PIERRE.

Oui, moi-même.... Ne suis-je pas témoin de l'oppression, & des souffrances de mes semblables? Est-ce être vertueux que de ne pas les venger? de voir d'un œil tranquille nos orgueilleux Sénateurs en imposer au peuple par de

fausses apparences d'une liberté chimérique, tandis que chaque jour aggrave le poids de ses chaînes, & serre les nœuds de son esclavage? de les voir abaisser les uns par vengeance, élever les autres par caprice, couvrir les innocens d'opprobre, justifier les coupables, & faire tout plier sous le sceptre de fer de leur puissance tyrannique?... Tous ceux qui supportent ces maux, ne sont-ils pas des lâches? n'étouffent-ils pas en eux la voix de la nature, qui leur crie sans cesse qu'ils sont nés libres?

JAFFIER.

Cher ami, j'approuve ton transport; l'amour outragé te l'inspire: on t'a ravi l'aimable Aquilina....

PIERRE.

Ce barbare qui me l'arrache, auroit dû m'arracher ce cœur qui brûlera toujours pour elle. O mon ami! ce seul objet réunissoit mes vœux, mes craintes, mon espoir, & ma félicité. L'avenir n'offroit rien que de riant à mes yeux: je ne respirois que pour elle, & ma vive tendresse n'imaginoit que de nouveaux plaisirs toujours plus grands que les premiers: nous touchions à notre bonheur; que dis je? nous le goûtions déja, lorsqu'un vieux Sénateur,

ou plûtôt un Vautour, fend l'air, tombe sur ma proie, & disparoît avec elle !

JAFFIER.

Je connois cet illustre scélérat. Je le méprise autant que tu le hais.

PIERRE.

Voilà pourtant les Chefs d'une République, où quiconque accumule assez de richesses pour s'annoblir, acquiert en même temps le droit d'être injuste impunément !.... Dieu ! quelle horreur pour un amant, de voir passer tout ce qu'il aime dans les bras d'un odieux Rival ! d'un vieux débauché, qui, sans son or, seroit à nos yeux le dernier des humains !

JAFFIER.

Mais, tu t'en es vengé ; tu l'as chassé de chez elle.

PIERRE.

Sans doute : mais le lâche s'en est plaint au Sénat ; & cet affreux Tribunal m'a condamné. C'est ainsi que cette ingrate République récompense mes longs services. Ah ! que n'ai-je plûtôt été toujours vaincu !.. Ami, l'amour est pour un soldat l'aiguillon de la gloire : si l'on profane l'Autel auquel son cœur sacrifie, n'attendez plus de fruits

de sa valeur ; nul frein ne le retient, ses engagemens les plus sacrés sont rompus !... Trop superbe Venise, ton injustice me rend à moi-même ; tu vois en moi ton ennemi !.... Et toi, fiere vengeance, où faut-il frapper ? Parle ; mon bras est prêt à t'obéir.

JAFFIER.

J'apperçois, comme toi, que la vertu n'as plus ici d'asyle...

PIERRRE.

Ici, plus de sûreté, plus d'union, plus de paix ; les fondemens de la liberté sont écroulés ; la justice est aussi muette qu'aveugle ; & les loix, interprétées au gré de nos Tyrans, ne sont plus que les instrumens de leurs passions.... Pourquoi donc suis-je seul pénétré de tant de maux ? Ah ! si mes amis les sentoient comme moi, te verrois-je encore long-temps accablé sous le poids de ton infortune ? O mon ami ! ton barbare Beau-pere connoîtroit bientôt l'humanité : il apprendroit bientôt ce qu'il doit à un fils tel que toi !... La pitié retient ma langue, mais mon cœur saigne en te regardant !..

JAFFIER.

Non, ne m'épargne pas : laisse-moi partager tes peines, & ne crains pas

d'augmenter les miennes ; tu ſçais que mon ame eſt depuis long-temps ouverte à la douleur..... Quel eſt donc ce ſecret terrible?.....

PIERRE.

Hélas ! tu ne l'apprendras que trop tôt....

JAFFIER.

Acheve : il ſera moins funeſte dans la bouche de mon ami.... La vertu qui t'anime me rendra mes malheurs moins affreux, dès qu'ils me ſeront annoncés par ta bouche.

PIERRE.

Eh bien ! je t'annonce ta ruine.

JAFFIER.

Ce malheur n'eſt pas nouveau pour moi: je le preſſentois depuis long-tems.

PIERRE.

Je paſſois à l'inſtant chez toi : ta porte étoit environnée d'un tas de ces infâmes Satellites qui ne vivent que des rapines que le malheur des particuliers fait tomber dans leurs mains. J'apprends d'eux, qu'une ſentence du Sénat les autoriſoit à ſaiſir tous tes biens ; & qu'elle étoit ſignée de la main du cruel Priuli. J'entre, & j'apperçois un de ces oiſeaux de proie, qui d'un coup d'œil hideux, commandant aux autres, faiſoit élever

une pile de ton argenterie, destinée à être vendue publiquement. Plus loin j'en vois un second, insultant lâchement à ton malheur, & s'emparant des somptueux & tristes restes de l'opulence de tes ayeux ; de ce lit même, qui le jour de tes noces avec Belvidera, fut le témoin de ta félicité. Je l'ai vû, cher ami, je l'ai vû profaner par ces mains sacriléges, & confondre parmi tes autres meubles,

JAFFIER.

C'en est donc fait ?... Grace au Ciel,

PIERRE.

Grace au Ciel !... Et de quoi ?

JAFFIER.

De ce que je n'ai plus rien à perdre.

PIERRE.

Maudis plûtôt la malignité de ton étoile, & le sort de Venise, où les freres, les amis, & les Peres sont également perfides ; où la confiance, & les promesses sont également fausses ; où l'innocence gémit sous le joug de l'oppression ; où le vice, en un mot, domine sans Rival. Ah ! si tu avois vû, comme moi, ta charmante Belvidera, ainsi qu'une infortunée, condamnée au bannissement, sortant de chez elle baignée de larmes, & cependant aussi brillante

que le Soleil du mois d'Avril qu'un orage subit veut tenter vainement d'obscurcir ! Si tu l'avois vue soutenue par deux jeunes filles, qui cherchant à la consoler, n'étoient pas moins accablées qu'elle du poids de sa douleur : tandis que la Populace, attirée par la nouveauté du spectacle, restoit muette à son aspect, & par ses mouvemens exprimoit sa pitié !... Ces pauvres gens me plaisoient presque en cet instant.

JAFFIER.

Je te rends graces de ta narration, & de toute mon ame, puisque j'apprends qu'il ne peut rien m'arriver de plus terrible... Ah ! Pierre ! mon cœur étoit assez ferme pour supporter tous les revers de la fortune : mais quand je me représente ce que Belvidera doit ressentir, & toute l'amertume de sa douleur, je conviens de l'excès de ma foiblesse. Pardonne-la, cher ami ; regarde-moi comme un enfant, qui répand des larmes dans ton sein.... Ah ! je vais l'inonder de mes pleurs !

PIERRE.

Brûle, brûle plûtôt ; rends le sort de Venise égal au tien : sommes-nous faits pour être misérables, ou pour n'avoir d'autre ressource que la mort ?

Toi ni les tiens ne manqueront jamais d'assistance tant que j'aurai du sang, & le pouvoir de te servir. Dispose de mon cœur : tu peux tout exiger de lui.

JAFFIER.

Non : il y a un secret orgueil à mourir courageusement.

PIERRE.

Les rats meurent dans des trous, dans des coins ignorés ; les chiens deviennent enragés ; l'homme connoit un meilleur remede contre la douleur : la vengeance ! c'est le plus bel attribut de la Divinité ; elle l'a gravé dans nos cœurs, ainsi que son Image sur nos corps. Toi, mourir ! considere les suites de cette action ; & si tu es un lâche, meurs. Souviens-toi des maux que souffre Belvidera.... Belvidera !... Et tu pourrois mourir ?...

JAFFIER.

Ciel !...

PIERRE.

Fort bien ; laisse aller ton ame : soulage-toi, jure.

JAFFIER.

Oui, je jure, par la mer & les airs, par l'enfer & les Cieux, qui je vengerai les pleurs de Belvidera !.. Ecoute, ami..... Priuli.... est un Sénateur...

PIERRE.

Un chien.

JAFFIER.

D'accord.

PIERRE.

Brûle-lui la cervelle.

JAFFIER.

De tout mon cœur : n'en parlons plus. Où nous reverrons-nous ce soir ?

PIERRE

Au *Rialto* ; j'y vais tous les jours vers minuit : c'est-là que je fais mes méditations sérieuses. Viens m'y trouver : j'ai de grandes choses à te confier.

JAFFIER.

Adieu.

PIERRE.

A minuit juste ?

JAFFIER.

Quelle que soit l'heure, mes maux me tiennent toujours éveillé.

SCENE IV.

JAFFIER, *seul.*

O Ciel ! dis-moi pourquoi tu m'as formé tel que je suis ? Pourquoi as-tu

versé dans mon ame cette intelligence, ces désirs ambitieux, digne partage des mortels fortunés ? Ou plûtôt, pourquoi ne me donnas-tu pas une ame basse, insensible à la honte, & conforme à mon sort ? Ne m'aurois-tu formé tel que je suis, que pour me faire mieux sentir toute l'horreur de mon état ? O nature ! puis-je vanter ta justice ?..... O ma chere Belvidera !...

SCENE V.

JAFFIER, BELVIDERA.

Deux Suivantes.

BELVIDERA.

Soutenez-moi, conduisez-moi, mes filles : j'entends la voix de celui que j'aime, de mon Seigneur, de mon ami, de mon unique espoir ! mes yeux sont satisfaits lorsqu'ils te revoient ; les battemens de mon cœur accablé d'ennui, ne sont plus douloureux : un seul de tes regards le calme, le ranime, & le remplit d'un feu nouveau. Ah ! reprens

cet air riant, qui brilloit ſur ton viſage dans le printems de nos amours; & redonne la vie à mon ame expirante!....

JAFFIER.

Dans le printems de nos amours?.. Mon ſort eſt donc totalement changé? N'es-tu plus cette même Belvidera, ſincere, aimable, tendre, telle en un mot que tu l'étois alors? Ah! ſi tu n'es plus la même, quel ſera mon recours? dans quel ſein répandrai-je mes douleurs? hélas! qui les ſoulagera?

BELVIDERA.

Peux-tu me ſoupçonner d'inconſtance? peux-tu douter de ma tendreſſe quand je viens me jetter dans tes bras; quand la ſincérité de mes tranſports eſt peinte dans mes yeux? les mouvemens de mon cœur te ſont-ils inconnus? le tien ceſſe-t'il de les entendre? ta mere ſe crut moins heureuſe, en t'embraſſant pour la premiere fois, que je ne crois l'être en te poſſédant!

JAFFIER.

Se peut-il qu'une femme ſoit auſſi ſincere?.... Sexe charmant! tout ce qu'on vous impute n'eſt que l'ouvrage de la calomnie. O femmes! aimables

femmes ! vous fûtes faites pour adoucir le cœur des hommes : nous ſerions des brutes ſans vous : nous ne peignons les anges ſous une forme gracieuſe, que parce qu'ils vous reſſemblent ; & nous trouvons en vous ſeules une idée des vertus & des plaiſirs céleſtes !....

BELVIDERA.

Si l'amour eſt un tréſor, eſt-il de cœur plus riches que les nôtres ? mon cœur ne peut contenir tout le ſien, & ma voix ne peut en exprimer l'ardeur : quand je veux le tenter, l'abondance de mes idées me rend muette, je fais de vains efforts, je ſens mille fois au-delà de mes expreſſions.. Ah ! conduis-moi dans quelque déſert auſſi vaſte que ſauvage, auſſi ſtérile que notre fortune, où mon ame puiſſe atteſter hautement ma tendreſſe à la face des Cieux, & des aſtres attentifs à ma voix ; où, ſans autres témoins que l'amour même, je puiſſe t'accabler de mes innocentes careſſes, & donner un libre cours aux feux qui dévorent mon cœur !

JAFFIER.

O Belvidera ! c'eſt maintenant que je puis me dire doublement ruiné ! Comment pourrai-je jamais m'acquitter en-

vers toi ?... la misere, l'affreuse misere, cette famélique & maigre furie, est maintenant attachée à mes pas, & ne perd point de vue sa triste victime ! Es-tu faite pour souffrir ses horreurs ? sentis-tu jamais, ou le froid, ou la faim ? Ces membres délicats & faits pour l'amour, supporteront-ils la rigueur des saisons ? endureront-ils les travaux cuisans & les besoins multipliés que la pauvreté traîne sans cesse à sa suite ?... lorsque forcés par la misere d'abandonner ces lieux, pour chercher un asyle dans quelque climat éloigné où nos noms mêmes seront inconnus; lorsque privés de tout secours humain, couchés sur la terre comme de vils animaux, exposés aux injures de l'air, comptes-tu, esperes-tu de me parler ainsi ? te flattes-tu que les feux de l'amour t'animeront encore, qu'ils feront encore ma joie & ta félicité ?

BELVIDERA.

Oui, je t'aimerai toujours; en expirant même je t'aimerai toujours!... Oui, dussent mes sens accablés & troublés par le poids de mille maux trahir pour quelques instans ce cœur qui t'adore, tu le reverras sans cesse attentif à saisir les moindres intervalles de soulagement

lagement, pour t'assurer qu'il est toujours à toi. Dussions-nous n'avoir désormais que la terre pour lit, que ses racines pour aliment, pour logement qu'une taniére, ce bras soutenu par l'amour soutiendra toujours mon époux. Partageant ses douleurs, soulageant ses peines, rampante sur son sein, je le réchaufferai, j'y verserai le baume de l'amour !...

JAFFIER.

O Cieux, écoutez-la! admirez le plus parfait de vos ouvrages !.... Regnez, regnez, fiers Souverains ! donnez des loix à la terre, le soin de votre sûreté vous interdit des plaisirs aussi purs que les miens. Semblables à de superbes vaisseaux, les flots s'abaissent sous vous, & semblent ne se relever que pour flatter mieux votre orgueil ; mais les perfides n'aspirent qu'après l'instant d'une tempête : elle arrive ; ils vous engloutissent. Tandis que moi, comme un pauvre Marchand qu'ils entraînent sur des bords inconnus, (dans une humble chaloupe à demi-brisée,) j'ai du moins la consolation d'avoir sauvé du naufrage mon bien le plus cher, & le plaisir de le conduire au Port !

Puisque je dois errer encore sur ce

nouveau rivage, embrasse-moi, triste & précieux reste de ma fortune! je me soumets à tout, j'affronte tout: toi seule feras ma destinée.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, AQUILINA.

AQuilina séduite par l'ambition, & par l'or du Sénateur Antonio, veut engager Pierre, qu'elle aime cependant toujours, à passer la nuit chez elle. Il ne répond à ses avances que par les reproches les plus amers. Elle s'excuse sur sa pauvreté, qui l'a forcée à accepter les propositions brillantes du vieux Sénateur; mais elle le hait autant qu'elle le méprise, & Pierre seul sera toujours l'unique objet de sa tendresse: elle n'attend enfin que la mort d'Antonio pour revoler, avec toutes ses richesses, dans les bras de Pierre. Il la prie de lui prêter un de ses appartemens, pour recevoir une compagnie qu'il attend ce soir même, & avec laquelle il a des affaires secrettes à traiter. Il lui recommande sur-tout, d'écarter le Sénateur de cet appartement, & de faire en sorte qu'il ignore que personne y soit entré. Aquilina consent à tout, dans la crainte de déplaire à son jeune amant, qui lui ordonne en même temps de se servir de tout l'em-

pire qu'elle a ſur l'eſprit d'Antonio pour tirer de lui, ſans affectation, tout ce qui ſe paſſe de plus ſecret dans le Sénat. A ce prix, Pierre promet à Aquilina d'oublier l'infidélité qu'elle lui a faite. Il la quitte, en la priant d'ordonner à ſes domeſtiques d'introduire chez elle ceux qui viendront bientôt le demander.

SCENE II.

Le Théâtre repréſente le cours du Rialto.

JAFFIER.

SEul dans ces lieux, environné des ombres de la nuit, je crois ſentir tout l'Enfer dans mon cœur. Que dis-je, je crois ſentir? hélas! j'y ſuis moi-même!... Chaque pas que je fais ſemble exciter un nouveau Démon à déchirer mon ame. Combien, à pareille heure, le déſeſpoir n'a-t'il pas conduit ici d'infortunés mortels, pour invoquer le ſecours des Enfers?... Mais je ſuis trop malheureux, pour qu'ils daignent l'entendre.... Réveillez-vous, noires Divinités!...



SCENE III.

JAFFIER, PIERRE,

PIERRE.

JE crains de m'être fait attendre. Il est minuit sonné : j'aurai perdu mon prosélite..... Qui est là ? Est-ce toi, Jaffier?......

JAFFIER.

Moi-même....*

PIERRE.

Qu'as-tu fait de Belvidera ?

JAFFIER.

Je lui ai trouvé un logement, pour un jour ou deux, en attendant que je prenne un parti..... Mais si tu veux que je sois raisonnable, ne me parle point d'elle.

PIERRE.

Je veux pourtant la voir heureuse, ainsi que toi.... Tiens, prens toujours ceci. **

---

* Je supprime quelques propos qui ne plairoient point en François.

** Il lui donne une bourse.

JAFFIER.

L'Enfer m'auroit-il entendu ? D'où vient cet or ? N'importe, donne... Dis-moi maintenant ce qu'on attend de moi ? Faut-il être rebelle, meurtrier, ou parjure ? Parle : de quel crime cet or doit-il être le salaire ?

PIERRE.

Ami, nos idées étoient tantôt plus mâles ; & nos cœurs échauffés l'un par l'autre sembloient sympathiser davantage... Qu'est-il donc arrivé depuis ? Le monde est-il tout-à-coup devenu vertueux ? Priuli n'est-il plus un barbare ? connoîtroit-il la probité ?

JAFFIER.

O Ciel ! répands sur lui tous les maux attachés à la vieillesse ! que le cruel gémissant sous leur poids, invoque en vain la mort !

PIERRE.

Les autres Sénateurs sont-ils moins coupables que lui ? Pourquoi les épargnes-tu ?

JAFFIER.

A quoi servent les vœux, s'ils attiroient la foudre ? Je connois peu de têtes dignes d'un autre sort. Ah ! que ne puis-je !...

PIERRE.

Laisse tes vœux : les poignards sont plus surs.

JAFFIER.

Que dis-tu ?

PIERRE.

Oui, des poignards....

JAFFIER.

Où sont-ils ?

PIERRE.

J'en connois plus de mille, prêts à frapper.... & des cœurs généreux.....

JAFFIER.

Explique-toi mieux : parle.

PIERRE.

Tout autre que toi m'entendroit.

JAFFIER.

Mille bras, dis-tu, sont armés ?... Mille poignards sont sortis du fourreau ?... Ne me reste t'il pas un ami, pour en plonger un dans mon sein ?

PIERRE.

Oui, s'il doutoit de ton courage ; s'il te croyoit incapable d'oser quelque chose de grand : e le serois moi cet ami. Mais je t'estime trop, & tes malheurs t'ont fait encore d'autres amis, que tu trouveras dignes de ce nom. A cette heure, à cet instant même on travaille pour toi : tu sçauras tout. N

prens garde : ne démens pas mon choix : jure d'être fidele au secret important que je vais te confier. Les Dieux seuls, & des hommes égaux aux Dieux, en sont dépositaires : jure que les tourmens ni les remords ne pourront te l'arracher.

JAFFIER.

Te faut-il des sermens ? N'as-tu pas toujours lû dans mon cœur ? Ne le connois tu pas à fond ? Te faut-il d'autres garants de ma fermeté ?...... Si tu es mon ami, ignores-tu de quoi je suis capable, dès que l'honneur me guide ? Mais je te rends plus de justice : parle sans crainte ; quelle que soit l'entreprise où tu veux m'engager, je la crois aussi légitime que glorieuse, & je t'engage & mon cœur & mon bras.

PIERRE.

Tu ne te trompes point : l'entreprise est noble sans doute. Il s'agit de rendre un peuple libre. Il s'agit de reprendre les droits que nous tenons de la nature. Oui, mon ami, tu seras bientôt vengé de ton orgueilleux beau-pere ; tu jouiras bientôt des biens que l'injustice t'a ravis ; tu me verras enfin plus heureux que je ne suis à présent misérable. Venise va renaître sous de plus heureux auspices ;

auspices, le regne du vice est passé, la vertu seule en sera souveraine !....

JAFFIER.

Je t'entends.... A quoi destines-tu mon bras ?

PIERRE.

Tremblera-t-il devant un Sénateur ?

JAFFIER.

Non : fût-il vertueux, je le punirois des crimes de ses collégues...... Mais tu parles de vengeance : au nom de ma douleur, explique-toi, est-elle prête ? déjà ton recit me transporte !...

PIERRE.

Jure donc de nous être fidèle ?

JAFFIER.

Je le jure par ces Astres qui nous éclairent ! par tout ce que le Ciel & la Terre ont de sacré ! par l'amour, & par l'amitié, qui me sont mille fois plus chers que la vie !

PIERRE.

Embrassons-nous, & vois mon cœur à découvert.... Un conseil secret dispose actuellement du destin de cette République. Suis-moi, je vais t'y conduire. Mais souviens toi de ta promesse ! tu vas voir des mortels faits pour changer la face de l'Univers, & pour donner des loix aux tyrans mêmes...

JAFFIER.

Ami, je serai digne d'eux ! si tu me vois pâlir, perce ce cœur qui t'aura trompé !... Partons : cet instant m'affranchit de toutes les foiblesses de l'humanité ; je ne respire plus que la vengeance !....... Vengeance ! vengeance !

PIERRE.

Et, Liberté !...

SCENE IV.

Le Théâtre change, & représente un appartement de la Maison d'Aquilina.

RENAULT, *paroît seul.*

FAtale ambition ! pourquoi mon cœur n'est-il sensible qu'à tes charmes ? dois-tu être le partage des malheureux ?... Tes promesses, il est vrai, sont séduisantes ; & le prix que tu nous laisses entrevoir, dans le lointain, est si brillant, qu'il nous ferme les yeux pour tout autre objet. Mais qu'il est rare de l'atteindre ! que les dégrés qui y conduisent sont difficiles à franchir !... Qui est-là ?

SPINOSA, *entre.*

Bon jour, Renault.... Il est minuit passé.

RENAULT.

Oui; l'horloge est exacte : l'homme seul est aussi inconstant qu'indocile. J'attends depuis trois heures entieres, pas un de vous n'a paru. C'est le sort des ames actives, telles que la mienne, d'être toujours victime de l'indolence, & de l'irrésolution d'autrui.

SPINOSA.

Loin de nous de pareilles ames : elles sont toujours ouvertes à la crainte.

RENAULT.

Pourquoi donc suis-je seul en ces lieux? Où sont nos compagnons?... * Bon soir, mon ami : je ne croyois pas qu'un Anglois dût être accusé de lenteur quand il s'agit de trahison. Sans doute la débauche seule a pû te retenir?....

ELIOT.

Doucement, vieux François! Modére ton insolence.

RENAULT.

Que dis-tu?....

* A Eliot qui entre.

ACTE V.

Les mêmes Acteurs. LE MARQUIS DE BEDMAR, THEODORE, BRAMVEIL, DURAND, BRABE, REVILLIDO, MEZZANA, TERNON, & AUTRES CONJURÉS.

BEDMAR.

QU'entens-je, mes amis ? vous disputez ! vous, l'Elite des humains ! vous que le sort rassemble ici, pour regler le destin des Empires ? Ah ! laissez ces foiblesses à des ames vulgaires : rougissez de vous démentir !

RENAULT.

Rougissez, dit il ?...

BEDMAR.

Renault, ta main.

RENAULT.

La voilà.... Je m'étois flatté d'avoir ici des amis : mon cœur doit leur être connu ; & pas un d'eux n'est assez généreux pour faire grace aux défauts de mon âge,

BEDMAR.

Cher Eliot, je t'ai connu plus magnanime : j'ai vû la fermeté de ton caractère plier à de moindres avances. Ta Nation fait gloire de pardonner aux braves ennemis. ... Je te reconnois maintenant. ... Embrasse encore Renault. ... Embrassons-nous tous, mes amis! ..... C'est ainsi que nos forces unies vont renverser la base de cet Empire. Je la vois déja chanceler!

RENAULT.

Que n'ai-je déja vû sa chûte!

BEDMAR.

Elle est prochaine. Cette nuit scellera sa ruine. ... Viens* vole dans mes bras. L'audace & la valeur sont dans tes yeux, le destin de Venise est dans ton épée : c'est *Mars* lui-même que j'embrasse!

PIERRE.

Amis! ce fameux Brutus, qui poignarda César dans le Sénat, n'étoit-il pas un grand homme?

RENAULT.

Sans doute. Catilina, que l'histoire noircit, fut-il moins un Héros? eut il d'autre objet, en conspirant, que la gloire & la liberté de sa Patrie? Son

* A Pierre qui entre.

entreprise étoit donc légitime.

BEDMAR.

Et la nôtre l'emporte d'autant plus sur la sienne, que Renault l'emporte sur *Cethegus*, & Pierre sur *Cassius*.

PIERRE.

Que faisons-nous donc ici ? Qu'attendons-nous pour frapper ? Parlerons-nous toujours !

BEDMAR.

Non, l'instant fatal approche : tout est prêt ; le destin semble avoir tout conduit suivant nos vœux..... Amis, vos cœurs & vos bras sont-ils bien affermis ?

TOUS ENSEMBLE.

Nous mourrons tous avec Bedmar !

BEDMAR.

Braves Guerriers, rien n'égalera votre gloire : mais il faut réussir !....

RENAULT.

Qu'avons-nous donc à craindre ? Les fonds publics sont dissipés, la confiance est bannie du commerce, les Arsenaux sont vuides, les vaisseaux sans équipage, & les soldats sans paye. Tout se plaint, tout murmure : Citoyens & soldats, tout est malheureux. Le Sénat même, objet de la haîne publique, est divisé par mille factions,

Telle est Venise, amis! frappons, detruisons-la. Que les armes qui l'auront subjuguée remplissent ses arsenaux; que ses flottes équipées par nos soins s'emparent de nouveau du commerce de l'univers; que l'armée mécontente se venge de l'avarice de ses anciens Maîtres par le pillage de leurs immenses richesses; que ces illustres rejettons d'une tige ignoble rentrent dans la bassesse dont l'or seul les a fait sortir; que la terreur épouvante & contienne la populace; & que l'anéantissement d'un Sénat imbécille fasse place à de nouveaux Maîtres plus dignes de commander aux hommes!

PIERRE.

Dix mille Combattans, guidés par des Chefs intrépides, sont prêts à seconder vos coups. L'ingratitude du Sénat, & vos largesses, * nous assûrent leurs bras. Songez, Seigneurs, qu'ils sont dans la Ville, & qu'ils n'attendent que vos ordres. Contentez leur impatience, ou craignez......

BEDMAR.

Ton zéle m'est connu: il faut le satisfaire. Quand nous nous reverrons,

* A Bedmar.

Venise sera sous nos loix.... Amis, sa proscription générale est arrêtée : si quelqu'un vous est cher & digne d'être épargné, parlez, il en est tems encore ! Quant à moi, l'espoir de la Couronne même ne me forceroit point à sacrifier mon ami.

PIERRE.

Seigneur, le même sentiment m'anime..... Ah ! si vous en connoissiez l'objet ! jamais nos cœurs ne furent fermés l'un pour l'autre. Je vous avouerai même, que mon amitié n'a pû lui faire un mystère d'une entreprise à laquelle il s'intéresse autant que nous. Oui, Seigneur, nous périrons, ou nous vivrons ensemble. Il est ici : vous en allez juger.

RENAULT.

O Ciel ! tu nous as donc trahis ?

PIERRE.

Non : ton soupçon m'outrage. Mais mon ame, quoique toute entiere à vous, est inséparable de mon ami. Aimez-le, chérissez-le pour moi ... Il va paroître, éprouvez le. S'il dément mon rapport, si votre secret paroît mal confié, ce fer l'ira rechercher dans son sein. Viens, montre-toi, cher ami ? .... *

* Jaffier paroît, un poignard à la main.

BEDMAR.

Son extérieur annonce une ame ferme.

JAFFIER.

Je ſens que ma préſence inattenduë dans ce Conſeil fatal, a droit de vous allarmer. Mais enfin, me voici parmi vous ; & le Ciel m'eſt témoin de la joie que mon cœur en reſſent !.... Si ce ſentiment vous eſt ſuſpect, j'ai trop vécu, commandez à mon bras, ce poignard calmera vos terreurs. Mais ſi vous me croyez digne de partager votre gloire, ſçachez que le ſang des Sénateurs, & de mon pere même, n'a rien de ſacré pour moi : ma main eſt prête à le répandre. Puiſſe-t'elle bientôt porter à la fois la flâme & le fer, & vous aider à ne faire qu'un affreux bûcher de cette Ville criminelle !

RENAULT.

Vous parlez fort bien, Seigneur.

JAFFIER.

J'agirai mieux encore..... Mais je vois la ſombre défiance obſcurcir vos viſages : vos yeux m'annoncent vos ſoupçons. Vous trouvez étonnant, ſans doute, que mon premier abord vous montre un homme déja tout inſtruit de vos projets. Diſſipez vos terreurs ; ma haîne conte le Sénat a ſuffi pour m'é-

éclairer : vous voyez en moi son ennemi mortel, l'ami de tous ceux dont le courage ose entreprendre sa ruine. Vous n'en douteriez pas, si j'étois mieux connu de vous.

BEDMAR.

Pierre ! j'embrasse ton ami : mon cœur se décide en sa faveur.

RENAULT.

Cet homme ne m'en plaît pas davantage.

JAFFIER, *à Bedmar.*

Seigneur, je lis toujours dans les regards de vos amis, la même inquiétude... Mais j'ai de quoi les rassûrer ; & j'amene un garant de ma fidelité plus précieux pour moi que la vie même... Venez, Belvidera !..

BEDMAR.

De quoi donc s'agit-il encore ?.....

JAFFIER.

Seigneur, vous allez me connoître : mais au nom de l'amitié dont je me rendrai bientôt digne, qu'il me soit permis d'exiger qu'on s'éloigne pour un instant ! il suffit que Renault, & mon ami restent avec vous. Epargnons la pudeur d'une femme.

BEDMAR, *à Pierre.*

A quoi tend ce nouveau mystere ? *

JAFFIER.

Belvidera, venez ?...

SCENE VI.

BEDMAR, RENAULT, JAFFIER, PIERRE, BELVIDERA.

BELVIDERA, *à demi-éveillée.*

Dieux! quels sons ont frappé mon oreille, & troublent en ces lieux la tranquillité de la nuit ? Est-ce toi, cher époux ?...

JAFFIER.

Moi-même... je sçais qu'il est tard...

BELVIDERA.

Hélas! mon sommeil n'étoit qu'un rêve, & toi seul en étois l'objet! puis-je dormir sans toi ? D'où viens-tu maintenant ?..... Ah! l'aurore va bientôt ramener le jour, & nos douleurs!... Hâte-toi, viens goûter s'il se peut, quelques heures de repos....

JAFFIER.

Ah! chere épouse! le repos n'est fait

* Les Conjurés sortent, à la réserve de Bedmar, Renault, Jaffier, & Pierre.

précieux? .... La fortune nous rejoindra bientôt, & ses plus riches faveurs seront la récompense de ta vertu .... Mais si le sort nous séparoit pour jamais ....

BELVIDERA.

Arrête, Barbare ! .. Si le sort nous séparoit pour jamais ? .. Ah ! pourquoi courir ce risque affreux ? Pourquoi m'abandonner si tu m'aimes toujours, je suis prête à te suivre par-tout ? .. Ciel ! ô Dieux ! * l'on m'entraîne ! .. Ecoute-moi ?... Secoure-moi, cruel !..

SCENE VII.

JAFFIER, PIERRE.

JAFFIER.

MEs yeux, détournez-vous de ce horrible spectable... O mon ami, m'aurois-tu abandonné ?

PIERRE.

Non, l'honneur m'attache à toi maintenant autant que l'amitié.

JAFFIER.

Belvidera est-elle partie ?

* Les Conjurés emmenent Belvidera.

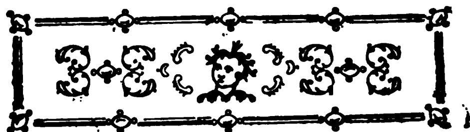
PIERRE.

Renault va la remettre dans l'appartement qu'elle occupoit... Mais si tu m'en crois, tu ne la verras plus que l'entreprise ne soit consommée.

JAFFIER.

Je sens, hélas, qu'il faudra m'y résoudre... Funeste ambition! pourquoi t'ai-je écoutée?





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Sénateur ANTONIO. AQUILINA.

CEtte Scène se passe dans la nuit. Antonio vient voir Aquilina, qui attendoit Pierre. Elle maltraite le vieux Sénateur, qui a fait mille personnages ridicules pour l'appaiser, & pour lui plaire. Il contrefait le Taureau & le Chien; il mord les jambes de sa maitresse, qui le met enfin hors de chez elle à coups de foüet, & fait fermer la porte sur lui.

SCENE II.

BELVIDERA, *seule.*

JE suis sacrifiée, je suis vendue, je suis trahie & livrée à l'infamie! Une ruine inévitable m'environne de tous

les côtés !.. A peine étois-je entrée au lit, à peine avois-je eu le tems de réfléchir en gémissant sur l'horreur de ma situation, que ce vieux débauché, à qui j'ai été confiée, m'est apparu comme un autre *Tarquin*, animé d'une passion infernale...... O toi, chaste *Lucrece*, tu trouvas des vengeurs ! je comptois sur un seul, je le trouve perfide. Celui qui devroit me défendre, est celui qui me trahit, qui m'abandonne, qui me perd !.... Dieu ! que ne puis-je le haïr !...... Quel sera mon asyle ? où porter mes pas tremblans ?...

SCENE III.

BELVIDERA, JAFFIER.

JAFFIER.

Belvidera peut-elle manquer d'asyle tant que mes bras seront ouverts pour la recevoir ? Ah ! c'est en vain que je prétends combattre des désirs aussi violens que l'amour même que j'ai pour toi; chaque moment, absent de toi, coûte trop à mon cœur : c'est un enfant absent de sa nourrice, qui du fond de son

berceau pousse sans cesse des cris douloureux. Viens vîte, & que les chants de l'amour le plus tendre lui rendent au plûtôt le repos & la vie.

BELVIDERA.

Ah! je crains bien que ce cœur volage & endurci, ne soit plus docile à ma voix: elle n'a plus sur lui le même empire. Je ne vois plus qu'un enfant rébelle, qui méconnoît le sein qui l'a nourri; & qui dans sa révolte, méprise les douces remontrances de la tremblante Belvidera.

JAFFIER.

Hélas! il fut un tems...

BELVIDERA.

Oui, sans doute, il fut un tems où les larmes & les soupirs de Belvidera n'étoient pas méprisés; où l'apparence même de sa douleur te trouvoient sensible. Oui sans doute, il fut un tems où Jaffier l'auroit prise dans ses bras, auroit pressé sa tête sur son sein; enfin ne l'auroit point quittée sans connoître la cause de ses ennuis. Mais maintenant, elle peut tout baigner de ses larmes, faire retentir la terre de ses cris, & succomber sous le poids de ses maux, sans ébranler son époux. Aussi sourd que le vent, aussi inébranlable

qu'un roc, Jaffier voit tout d'un œil tranquille.

JAFFIER.

Eſt-ce moi que tu accuſes ? & ſuis-je ce rocher inébranlable contre lequel tes pleurs & tes ſanglots vont frapper vainement ? me vis-tu jamais muet à ta voix, ou inſenſible à tes ſoupirs ? O Ciel ! ſi tu peux l'atteſter, qu'un tourbillon formé par ta colére m'emporte encore une fois loin d'elle ! Rends-moi pour jamais indigne du pardon que je lui demande !... Avec quelle injuſtice tu déchires mon cœur ! Si tu pouvois concevoir tout ce que j'ai ſouffert cette nuit, ſeul, dans l'obſcurité, ſans ſoutien pour ma tête, ſans ſommeil pour mes yeux, ſans repos pour mon cœur ; tu n'oſerois, Belvidera, non, tu n'oſerois me traiter ſi rudement : je te verrois plûtôt, ainſi qu'un ange ſecourable, déployer tes ailes, voler dans mon ſein, & y faire éclore une nouvelle chaleur pour remplacer celle que la douleur vient d'y glacer.

BELVIDERA.

Hélas !... dis-moi donc, pauvre affligé, dans quel triſte coin de la ville tu as ainſi paſſé cette affreuſe nuit ? ſur quelle froide pierre ton corps laſſé s'eſt-

il étendu pour être en bute aux injures de l'air & des vents qui se mêloient sans doute à tes accens plaintifs ?.... Oh ! je connois maintenant la raison pourquoi l'objet de mon amour m'a quittée. Il ne me croit plus digne de partager ses secrets : la vertu d'une femme est trop foible, il rougiroit de s'y fier !...

JAFFIER.

O *Porcie ! Porcie !* quelle ame étoit la tienne !

BELVIDERA.

Elle étoit pourtant femme ; & lorsque *Brutus* portoit dans son cœur le sort de Rome (Dieu te garde d'un pareil danger !) & qu'il cherchoit à lui dérober ses inquiétudes, elle lui montra que son sang n'étoit pas moins noble que celui de son mari ; qu'il couloit d'une source aussi pure ; & que son cœur étoit aussi capable de supporter ses peines, que de partager sa tendresse. Cherche, retrouve ce poignard, cette *dot* fatale que tu laissas hier en me quittant : enfonce-le dans mon cœur, & vois si mon sang est moins pur que celui de la fille *de Caton*.

JAFFIER.

O générosité que j'admire d'autant

plus que je m'en sens moins digne ! enseigne-moi, de grace, les moyens de la mériter : tu verras mon empressement à t'obéir.

BELVIDERA.

Cesse de me mépriser : c'est tout ce que je te demande.

JAFFIER.

Moi te mépriser ! écoute. . . . .

BELVIDERA.

Oh ! ta langue enchanteresse connoît trop bien le foible de ton épouse... Au seul nom de *l'amour*, mon cœur va se dissoudre, mes yeux ne verront plus, je tomberai dans tes bras ; tout sera oublié !

JAFFIER.

Que veux-tu donc ?

BELVIDERA.

Dis-moi, mais sois sincère ; dis-moi, dis-je, d'où provient le nuage qui obscurcit ton front ? pourquoi tu me traites en étrangere ? pourquoi ces soupirs dont j'ignore la cause ? pourquoi mon époux choisit le tems où tous les yeux sont livrés au repos, pour errer seul dans les ténèbres, loin de l'objet de sa tendresse ? pourquoi vois-je ses yeux aussi enflâmés, qu'altérés par les veilles ? pourquoi frémit-il à présent, &

me montre-t'il l'image du désespoir ? Répons-moi enfin, dissipe me terreurs ; ou crains, quand je te reverrai, que mes propos ne soient aussi farouches, aussi désespérés, que tes regards le sont maintenant.

JAFFIER.

Oh ! Belvidera !

BELVIDERA.

Pourquoi me livras-tu hier au pouvoir d'un scélérat ?

JAFFIER.

Que dis-tu ? d'un scélérat !...

BELVIDERA.

Oui, d'un scélérat. Pourquoi, à pareille heure, cette assemblée de tant de misérables, dont l'aspect affreux offroit à mes yeux le tableau d'une ligue infernale ? Pourquoi, me tenant d'une main, de l'autre un poignard, me livras-tu à eux, en prononçant ces mots terribles : *C'est à vous, Messieurs, c'est à votre probité que je la confie. Prenez aussi ce fer : & si jamais je me rends indigne de votre amitié, vous sçavez le reste ; plongez-le dans son cœur.....* Et pourquoi donc ce *reste* m'est-il caché ? suis-je le gage d'une promesse criminelle ? Il le faut bien sans doute, par le cas que tu fais à présent de moi !...

Mais l'amour & la foi que je te dois me forcent de t'affranchir du joug infâme que tu t'imposes. Je cours au Sénat, il apprendra ce que je ſçais, ce que je penſe, & tout ce que mes craintes me font ſoupçonner.

JAFFIER.

Voilà donc cette vertu Romaine! voilà donc ce ſang qui s'égale à celui de la fille de *Caton!* auroit-elle jamais voulu trahir *Brutus?*

BELVIDERA.

Non, car Brutus ne ſe défioit point d'elle. Si tu penſois de même à mon égard, que ne ferois-je point pour toi?

JAFFIER.

Je vais me perdre.... Tu vas tout ſçavoir.

BELVIDERA

Ne me regarde point comme une femme, mais comme une partie de toi-même, comme une épouſe, comme une amie, que tu trouvas digne d'occuper depuis long-tems une place dans ton cœur; qui y prit les impreſſions de toutes les vertus; dont ta conſtance, ton courage, & ta probité ont de jour en jour élevé & purifié l'ame; qui fit ſon unique étude de t'imiter; & qui maintenant, auſſi ferme que toi, peut

tout souffrir, tout braver, tout affronter pour son époux.

JAFFIER.

O vous, Puissances divines! jettez les yeux sur la terre, & daignez entendre ma voix! Inspire-moi les moyens de récompenser tant de vertus!.... Réfléchis pourtant encore un instant, avant que de pousser plus loin l'empire que tu prens sur mon ame. Ce que j'ai à te dire est capable de te faire frémir, d'ébranler cette fermeté d'ame dont tu te vantes, & de faire dégénérer tous ces brillans témoignages de ta vertu, en larmes méprisables.... Alors, si tu osois me trahir!...

BELVIDERA.

Veux-tu que mes sermens?...

JAFFIER.

Non, je t'en dispense: c'est un poids de moins pour ton cœur. Mais si tu veux que je vive long-tems pour t'aimer, renferme ce fatale secret dans ton ame! songe que tout ce que le Ciel & la terre ont de redoutable & de sacré m'engage...

BELVIDERA.

A quoi? parle!

JAFFIER.

A tuer ton pere....

BELVIDERA.

BELVIDERA.

Mon Pere ! ...

JAFFIER.

Et tous les Sénateurs. Quiconque d'entre nous pourra épargner son pere, son frere, ou son ami, sera lui-même notre victime. Quel plaisir pour nous de laver nos injures, en nous baignant dans le sang de leurs auteurs ! de voir cette orgueilleuse Ville en proie aux flâmes dévorantes, de voir tout ce que j'aime témoin de nos exploits, & d'en partager les fruits avec elle !

BELVIDERA.

Dieu !

JAFFIER.

Prens garde.... Ne frémis pas, même en pensée... car, si je le croyois !...

BELVIDERA.

Je m'y attends, tu me tuerois ? Acheve : plonge ton épée dans mon sein ; jette-moi morte sur la terre ; tu te croiras alors en sureté... Quoi ! tu prétens tuer mon Pere ! Ah ! malgré l'horrible misere où sa barbarie nous a plongés, puis-je le voir sans horreur massacré dans sa vieillesse ? Vis-tu jamais sur mon visage l'affreux sourire de la vengeance ?... Quoi ! la source sacrée qui m'a donné la vie seroit aussi cruel

ment desséchée ! & tu pourrois répandre le sang de qui j'ai reçu l'être ! Que dis-je ? Je verrois en même temps un traître en toi, assez lâche pour vendre sa Patrie !... Eh ! comment ton cœur se trouve-t-il dégradé au point de s'associer avec un vil amas d'esclaves, de spadassins, & d'assassins publics ? de se lier par des sermens à une troupe aussi infâme, à des âmes assez basses pour n'oser massacrer que des gens endormis ?

JAFFIER.

Tu m'insultes, Belvidera. Mes compagnons sont courageux, & nés pour purger les crimes de l'Univers : leur ame est aussi inébranlable que la mort ; & leur cœur n'est pas moins pur que celui des premiers humains avant que la fraude & les vices fussent connus dans l'univers.

BELVIDERA.

Quel est celui à qui tu me livras la nuit derniere ? Peux-tu justifier cette action ? Ah ! si j'osois parler, je verrois bientôt ton ame, ainsi que celle du lion qu'on réveille, animée de la fureur la plus terrible !...

JAFFIER.

Parle ; je te l'ordonne.

BELVIDERA.

Ah ! cher époux ! si jamais mon repos & mon bonheur furent l'objet de tes soins, arrache-moi, sauve-moi de ces lieux... Hélas ! la nuit derniere....

JAFFIER.

Soulage mon inquiétude : parle, ne me cache rien.

BELVIDERA.

A peine m'avois-tu abandonnée au pouvoir de ce scélérat ; à peine étois-je entrée dans mon triste lit, que je vis ce vieil infâme s'approcher de moi... * Juge en cet instant si je sentis battre & palpiter mon cœur ! quelles furent mes craintes, mes pleurs, mes frémissemens, & mes vœux pour quelqu'un qui pût me défendre au défaut de mon mari !

JAFFIER.

Soutiens-moi, juste Ciel ! accorde-moi du moins assez de vie pour assurer ma vengeance !

BELVIDERA.

Il tira du fourreau ce funeste poignard

---

*......... Loose, un button'd
Ready for violation.........
Ceux qui sçavent l'Anglois me pardonneront de n'avoir point traduit ceci ; les autres devineront ce que je ne puis dire.

qu'il avoit reçu de toi ; & avec un ris insultant, *Regarde*, (me dit-il,) *voilà le gage de la tendresse de ton fidele époux !* ..... A ces mots, il voulut se jetter dans mes bras. Mais ma résistance & mes cris, épouvanterent bientôt son ame criminelle : il se sauva en maudissant l'amour & les enfers. Voilà donc tes amis ! voilà donc ceux à qui tu confies ta vie, ton honneur, ton amour ? & tu crois les avoir bien confiés !

JAFFIER.

N'en dis pas davantage. Si tu m'aimes, cache bien tout ceci : efface jusqu'aux traces de ta douleur : fais en sorte que Renault croye que tout est oublié ; agis enfin de façon à ne pas lui laisser soupçonner que je sois instruit de son crime. N'en parlons plus ; retire-toi, rentre, ma chere Belvidera, & crois que la voix de l'honneur n'est pas moins puissante sur mon cœur que celle de l'amour. J'expierai ma foiblesse : tu me reverras bientôt digne de toi.

BELVIDERA.

Eh ! quoi ! faut-il encore nous séparer ? J'ai peut-être augmenté tes peines : je ne te verrai plus !

JAFFIER.

Tu ne me verrois plus ! que l'on m'offre l'Empire de l'univers, pour passer encore une nuit absent de toi, je le refuse.

BELVIDERA.

Ah ! quand te reverrai je ?

JAFFIER.

Tantôt, vers minuit. Ainsi qu'un pigeon fatigué, je fondrai dans tes bras, & te rapporterai la paix.

BELVIDERA.

Tu me le promets donc ?....

JAFFIER.

Au nom de notre amour même.

BELVIDERA.

Cette séparation m'est bien cruelle ! mais la dissimulation ne peut avoir des dehors aussi vrais.... Adieu. Souviens-toi que je t'attends à minuit.

SCENE IV.

JAFFIER, *seul.*

Oubliez-moi, juste Ciel, si jamais je l'oublie !... Hélas ! de quelque côté que je l'envisage, est-il un sort plus affreux que le mien ?......

SCENE V.

JAFFIER, PIERRE.

PIERRE.

JAffier?

JAFFIER.

« Qui m'appelle? .....

PIERRE.

Un ami qui rougit d'avoir des reproches à te faire; qui voudroit te voir occupé de soins plus importans & plus dignes de toi...

Quoi! toujours enyvré de ta tendresse! toujours esclave d'une femme! te verrai-je sans cesse négliger tes devoirs?...... As-tu donc oublié ce que l'honneur & la gloire exigent maintenant de toi?

JAFFIER.

Est-ce un crime de compâtir aux inquiétudes d'une femme digne d'être aimée?

PIERRE.

Oui, dans les circonstances où nous sommes.

JAFFIER.

Je ne suis donc point seul coupable.

Le plus austére de vous tous, le févere Renault, ce farouche héros à qui Belvidera est confiée.....

PIERRE.

Eh bien?

JAFFIER.

Epargne-moi le reste.... Elle est vertueuse, & n'a pas craint la mort....*

PIERRE.

Ah! cher ami, qu'entends-je?....

JAFFIER.

Juge de mes transports, & de la rage qui m'anime!.... Mais l'heure approche; les Conjurés vont s'assembler pour la derniere fois. L'Ambassadeur d'Espagne y sera-t-il?

PIERRE.

Non, c'est ton ennemi, c'est Renault qu'il a chargé de ses ordres.... Puis-je attendre de toi l'effort d'une vertu sublime? Pourras-tu te contenir?

JAFFIER.

Oui, ma vengeance n'en sera que plus terrible... Ne crains rien: commençons par triompher du Sénat. Le reste me regarde.

* Il y a encore ici quelques suppressions, que j'ai cru nécessaires.



PIERRE.

J'apperçois le traître. Il est rêveur... Son crime est écrit sur son front.

JAFFIER.

Ecarte-toi ; je veux sonder son ame.

PIERRE.

Ah ! cher ami prens garde !...

JAFFIER.

Ne crains rien, dis-je * .... J'ai juré de leur être fidéle... Mais ce serment m'engage au plus noir des forfaits ; & dans ce cas, le repentir est-il un crime ?... Mais le perfide approche.

SCENE VI.

RENAULT, JAFFIER.

RENAULT, *à part.*

VIcieux, & timide à la fois, esclave de toutes les passions, & plus encore de ses craintes ; voilà l'homme !..... Auroit-elle instruit son époux ?... Ah ! Dieu !... qui est là ?

JAFFIER.

Un homme.

RENAULT.

Ah ! cher ami, c'est toi ?... le gage

* Pierre sort.

de ta foi, ton aimable épouse se porte bien.

JAFFIER.

En es-tu bien certain ? son cœur est-il bien tranquille ? rien ne l'agite-t'il ?

RENAULT.

A quoi tend ce discours ?

JAFFIER.

Mais.... les femmes sont quelquefois fantasques, inconstantes dans leurs vœux, rarement tranquilles, & souvent inquiétes... Avoue que ma confiance te fait honneur : car je ne te connoissois pas ; & cependant, à la premiére vue, j'ose confier une épouse aimable à un homme de ton mérite !...

RENAULT.

Oserois-tu penser ?....

JAFFIER.

Moi ?... ne connois-je pas maintenant ta vertu ? ne m'en as tu pas donné des preuves ?

RENAULT.

Tu me connois, dis-tu ?

JAFFIER.

Sans doute. Peux-tu long-tems te déguiser ? non, mon ami : tu reparois bientôt ce que tu fus toujours.... Embrassons-nous... Eh bien, l'un de nous deux n'est-il point tenté de couper la gorge à l'autre ?

RENAULT.

Tu n'oserois...

JAFFIER.

Si, mon ami... tais-toi ; le monde eſt pervers, il faut le réformer : n'en parlons pas davantage.

SCENE VII

JAFFIER, RENAULT, SPINOSA, THEODORE, ELIOT, REVILLIDO, DURAND, BRAMVEIL, *& autres Conjurés.*

RENAULT.

SPinoſa ? Théodore ?

SPINOSA.

Les voici... qu'as-tu, cher Renault ? tu trembles !...

RENAULT.

La nuit eſt froide : je ſuis âgé. J'aurai plus chaud demain.

PIERRE, *à part à Jaffier.*

Tu as tort. Il valoit mieux le tuer, que l'indiſpoſer contre toi.

JAFFIER.

Le ſort en eſt jetté : je le crains peu... Hélas ! * où ſuis-je maintenant ? envi-

* A part.

tonné par tout ce que la terre a de plus déteſtable.... Ah ! que l'homme eſt à craindre, quand il s'oublie lui-même !.... Mais, contrains-toi, mon cœur !...

RENAULT.

Sommes-nous tous ici ?

TOUS ENSEMBLE.

Mezzana, Revillido, Ternon, Retrosi, je vous connois, je vous crois fermes. Le Soleil levant éclairera demain votre triomphe. Les Soldats sont-ils prêts ?

TOUS ENSEMBLE.

Tout eſt prêt, tout eſt prêt !

RENAULT.

Vous, Durand, *Saint-Marc* eſt votre poſte, & mille hommes vous ſuffiront. Le Capitaine s'emparera du Palais *Ducal.* Brabe, avec cent hommes de plus, occupera *la Secque*; & Bramveil, *la Procuratorie*... Que tous ces mouvemens ſoient couverts du plus profond ſilence. Quand vous ſerez affermis dans vos poſtes, frappez, maſſacrez tout !

JAFFIER, *à part.*

Exécrable Bourreau !

RENAULT.

Que Durand, pendant cette exécution, ait ſoin de contenir ſes trou-

pes, pour servir en tout évenement; & que Théodore fasse placer l'Artillerie dans les rues: il sera soutenu par Revillido, & par ses compagnons. Cela fait, & l'allarme générale donnée, que le petard soit appliqué aux portes de l'Arsenal; que les flammes embrâsent la Ville; & que le canon écrase tout ce qui prétendra nous résister. Songez sur-tout, mes amis, à ne point épargner le sang! que le sexe, l'âge, & la condition, tombent également sous le tranchant de vos épées. S'il échappe un seul Sénateur, nos travaux sont des crimes: que leur mémoire même soit ensevelie dans le sang!

JAFFIER, *à part.*

Impitoyable scélérat!...

RENAULT.

Encore un mot, puis adieu jusqu'à ce que le sort nous rassemble, ou nous sépare pour jamais... Embrassons-nous d'abord; & si notre sort est douteux, songeons que celui de la République est dans nos épées. Que chacun de nous se regarde comme le dépositaire de la gloire ou de l'infamie de tous ses compagnons. Qu'il songe à combien de périls nous avons échappé pour conduire cette dangereuse entreprise au point

e son exécution. Qu'il se souvienne, ombien de fois prêts à être découverts, otre fermeté a détourné la tempête, & déconcerté les recherches de nos ennemis...... Jaffier, tu parois abattu?...

JAFFIER.

Non, je t'écouté, & j'applaudis.

RENAULT.

Quoique l'instant du carnage approche, admirez, mes amis, la sécurité de ce Sénat imbécille; jamais tempête fut-elle précedée d'un calme plus profond? L'heureux génie qui veille au soin de notre gloire, ne semble-t'il pas avoir aveuglé les yeux les plus perçans de l'univers, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu la sagacité des plus subtils? car enfin nous vivons, nous vivons, mes amis, & notre vie sera bientôt fatale à nos tyrans! c'est l'oppression, c'est l'avarice, c'est tous les vices ensemble que nous allons détruire, en arrachant de la surface de la terre un peuple vil, trop indigne d'y respirer!

JAFFIER, *à part, en sortant.*

O Belvidera! c'est dans tes bras seuls que je puis retrouver le repos que j'ai perdu.

RENAULT.

Exterminons donc ſans remords cette coupable race ; & quand le fer & la flâme ravageront ces lieux ; quand la mort offrira par-tout à vos yeux un ſpectacle d'horreur, ô mes amis ! ſouvenons-nous alors que rien n'eſt pur ſous la voûte des Cieux ; que nul métail n'eſt exempt d'alliage ; & que c'eſt par nous ſeuls que la vertu peut renaître dans ces climats.

PIERRE.

Puiſſe le Ciel ſeconder nos deſſeins !

RENAULT.

Il le fera ſans doute, l'entrepriſe eſt trop légitime... Mais ſi quelqu'un de nous, ſi quelque ame (ce qu'à Dieu ne plaiſe !) étoit aſſez lâche pour nous trahir maintenant, quel ſeroit ſon deſtin ? quelle ſeroit notre vengeance ?

ELIOT.

La mort ici, l'enfer là-bas.

RENAULT.

Que l'un & l'autre ſoit mon partage, ſi j'épargne en cette occaſion mon frere, ou mon ami ! je dis plus ; ſi j'avois lieu de ſoupçonner ſon cœur, ce fer, en le perçant à vos yeux, aſſureroit notre ſecret !.. Eſt-il ici quelqu'un qui me condamne ?.. Pierre, ſeroit-ce toi ?

PIERRE.

Pourquoi me choisis-tu? quel est ton but? me crois-tu traître? est-ce moi que tu crains?... Approchez tous, voilà mon cœur; vos poignards peuvent le sonder.

RENAULT.

Non, calme-toi, je te connois: c'est ton ami que je soupçonne.... Où est-il?

SPINOSA.

Il est sorti; son trouble étoit extrême.

RENAULT.

Ainsi tout est à craindre. Je l'observois, en faisant le détail de nos opérations prochaines: j'ai vu son ame absorbée dans le trouble & la confusion; j'ai vu ses yeux trahir son visage, & ses frémissemens démentir son assurance affectée. Amis, il faut le prévenir; votre vie en dépend. Songez que ce moment passé, cet homme est libre!.... Quant à moi, je porte une épée.....

PIERRE.

Eh bien?

RENAULT.

Et je voudrois la voir.

PIERRE.

Où?...

RENAULT.

Dans son sein.

PIERRE.

Garde-toi de penser ainsi. Nous sommes tous amis : il en résulteroit quelque querelle sanglante...

SPINOSA.

Qu'on le cherche, & qu'il périsse...

PIERRE.

Qui parle ici de tuer mon ami?.... Est-ce toi ? lui ? ou toi ? .... Personne ne répond !.... Quoi donc, consulterez-vous encore long-tems les yeux de votre oracle ? de cette vile & méprisable idole ?.... Quoi, pas un mot ! ... Eh bien, sçachez-en un de moi : la défiance est le bouclier d'un lâche.

RENAULT, *levant l'épée.*

D'un lâche ?

PIERRE, *la saisissant.*

Contiens-toi, vieux soldat : ta main tremblante ne seconde plus tes transports...... Terminons ce différend. Songeons que notre sureté veut que nous restions tous amis.

SPINOSA.

Elle veut aussi que Jaffier périsse.

PIERRE.

Moi.

THEODORE.

THEODORE.

Moi.

REVILLIDO.

Et moi.

ELIOT.

Nous le demandons tous. Mourons en hommes; & non pas en esclaves.

PIERRE.

Encore un mot semblable, je vole au Sénat, je vous perds tous... Achevez, achevez de tirer vos épées du fourreau: la mienne attend le plus hardi de vous... Quoi! vous craignez la mort; & vous ne me ménagez pas.

RENAULT.

Va-t'en, cours au Sénat, va nous trahir. Nous craignons moins la mort que tu ne crains d'être fidéle à tes sermens.

PIERRE.

Mauvaise ruse; bravade aussi méprisable que tes soupçons. Va, je connois la source indigne de tes craintes. Si l'épouse de Jaffier n'avoit pas détesté tes feux; la probité de mon ami ne te seroit point suspecte.... Rougis de ton forfait; & garde-toi d'irriter ma colere. Tu ferois périr mon ami; toi * toi;

* En apostrophant les autres Conjurés.

ou lui ?.... n'en parlons plus : songeons plutôt à remplir nos devoirs, & à nous rendre chacun au poste où l'honneur nous appelle. Je me charge, & je réponds de l'homme que vous redoutez. Vous le verrez demain confondre votre ingratitude.. Adieu, partons,..* sortons, dis-je ?...

SPINOSA.

Je crois que nous avons agi trop précipitamment.

THEODORE.

Sans doute, puisque Pierre estime Jaffier.

REVILLIDO, *à Pierre.*

Tiens, mon ami, voilà nos épées : foule-les aux pieds.

SPINOSA.

Pierre, sois généreux ; oublie tout.

PIERRE.

C'en est trop, me voilà désarmé : vous avez trouvé le seul moyen de me soumettre ! je vais le chercher cet ami que j'ai tant défendu. Si vous le croyez encore coupable, qu'il meure : je sacrifie à vos craintes ce que j'ai de plus cher!.. Mais le perfide Renault & ses semblables ne l'auroient point obtenu de moi.

* Renault sort en colere.

SPINOSA.

Non, vivez tous deux ; & que l'univers retentiſſe à jamais de votre nom !

PIERRE.

Mes amis, je reviens dans vos bras !.. Hélas! comment cet orage s'eſt-il élevé? & de quel naufrage n'étions-nous pas menacés ? . . .

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JAFFIER, BELVIDERA.

JAFFIER.

OU me conduis-tu? Je crois, à chaque pas que je fais, écraser les membres déchirés de quelqu'un de mes amis. O cher objet de ma perte! pourquoi me fais-tu errer ainsi dans les ténèbres? Où allons-nous?

BELVIDERA.

Où tu dois acquérir la gloire immortelle; où tu vas consommer une action qui placera le nom de Jaffier dans le nombre aussi glorieux que peu considérable des Héros sauveurs de leur Patrie. Ta gloire sera désormais le sujet des chansons de toutes nos filles, que ta pitié généreuse va préserver du deshonneur: toutes les rues seront pleines de

statues érigées à ta gloire ; & tu verras écrit à tes pieds : *Souvenez-vous de celui qui soutint Venise prête à tomber !*

JAFFIER.

Ah ! dis plutôt, souvenez-vous de celui qui violant les sermens les plus sacrés, qui brisant les nœuds de l'amitié plus sainte encore, a pû, cédant aux larmes d'une femme, oublier à la fois ce qu'il devoit à sa naissance, à la vertu, à la vérité, à l'honneur même pour sacrifier ceux qui prétendoient le secourir ! cruelle, tu veux donc ma perte?....

BELVIDERA.

Quelle inconstance ! pourquoi promettre ? Etoit-ce pour me tromper ?... Va, retourne vers tes amis, remets-moi dans les fers : va publier le danger que je t'ai fait courir, & que ton poignard remplisse tes premieres intentions. Mais pourras-tu voir ce glaive fatal plongé dans le sein de ton épouse ? Pourras-tu voir percer un cœur qui t'adore ? Verras-tu, sans remords, mes yeux baignés de pleurs se tourner encore vers toi dans les horreurs de mon supplice ? Ou si ton ame ne se croit pas assez forte pour soutenir un pareil spectacle, pense-tu qu'il soit plus glorieu de me laisser vivre, pour être livrée au

détestables desirs de cet *esprit infernal*, de ce vieux Démon, qui après s'être damné lui-même, voudroit damner tout le genre humain ?... O mon amour ! souviens-toi de la nuit derniere....

JAFFIER.

Garde-toi de m'en rappeller le souvenir ! cette image épouvantable noircit trop mes idées ; je deviendrois furieux. Quoi ! ce monstre a osé s'approcher de la pureté même ?... Que mon nom soit à jamais un objet de mépris ; que tous les maux ensemble se précipitent sur ma tête, si je pardonne cet outrage ! que dis-je, si je le pardonne ? Si je ne venge point de la façon la plus terrible l'injure faite à celle qui m'est plus chere que la vie !

BELVIDERA.

Ne pers donc plus de tems : courons au Sénat. Fais-lui part de l'histoire la plus sinistre qu'on entendit jamais ; dis-lui de quelle boucherie, de quelle pillage, de quelle désolation Venise est menacée, & combien cet instant approche ! sauve ta Patrie, sauve le sang respectable de la noblesse. sauve ce sang illustre que sans toi l'aurore verroit demain couler ; sauve la vie à tant de malheureux enfans prêts à la perdre

dans la premiere fleur de la jeunesse : vois les poignards des assassins, dès-à-présent suspendus sur leurs têtes ; entends leurs cris innocens ; vois leurs Meres tremblantes tombant à tes pieds les cheveux épars, la poitrine ensanglantée, implorant ta clémence & succombant sous le poids du désespoir & de l'horreur qui les accable. Peins-toi bien cet horrible tableau, & consulte ton cœur.

JAFFIER.

Ah! Dieu !...

BELVIDERA.

Songe en même tems, combien de maux la perte de cet instant entraîne pour demain. Imagine-toi les suites de cette affreuse nuit, où le meurtre, le pillage & le feu vont à la fois détruire, ravager, consumer ta Patrie. Pense ensuite, quel sera mon partage ! songe à ce qu'un ravisseur peut oser impunément dans les horreurs d'une pareille nuit, à ce qu'il est peut-être capable de tenter contre mon époux même. Alors, quel sera mon vengeur ? Qui lavera ce forfait dans le sang du perfide ?

JAFFIER.

Par toutes les Puissances célestes, la vérité prophétique habite dans ta bou-

che ! chaque mot qui en sort me pénétre ; & jette dans mon cœur un nouveau trait de lumiere qui m'éclaire sur mes égaremens. Tu formes de moi un nouvel homme : agis, chere Belvidera, jouis de ton ouvrage. Hâte-toi, conduis-moi dans ce lieu redoutable ; où tu veux que je répéte la leçon accablante que tu viens de m'enseigner ; où je dois trahir ma foi, ma vertu, ma fermeté, mes amis. ... Quoi ! ce sont mes amis qu'il faut trahir ! ah ! saisis-moi vîte ; empare-toi de ton époux avant que cette idée se renouvelle. Si elle me frappe encore une fois, tout est perdu pour jamais.

BELVIDERA.

As-tu quelques amis qui te soient plus chers que ton épouse ?

JAFFIER.

Non ; mon ame même est en toi : ma richesse, mon amitié, mon honneur, ma félicité présente & future, tout est réuni, je trouve tout en toi seule. L'instant que je passe ainsi dans tes bras, est plus délicieux pour mon cœur que ne seroit l'espoir de mille autres heures ordinaires ! Ah ! pourquoi ce bonheur est-il mêlé de tant d'amertume ? Pourquoi se trouve-t'il empoisonné par mon opprobre, & nos malheurs ? Allons, conduis-moi

duis-moi maintenant, comme un agneau paisible destiné au sacrifice. *C'est ainsi, qu'orné de guirlandes fatales, & soigneusement paré, le folâtre animal saute, bondit, se livre aux carresses du Sacrificateur; & qu'enyvré de son petit orgueil, il oublie totalement les chers compagnons qu'il a laissés dans la plaine, jusqu'au moment que lié & couché sur l'Autel il gémit, mais trop tard, des maux qu'entraîne un plaisir sitôt passe!*

SCENE II.

JAFFIER, BELVIDERA; UN OFFICIER, *suivi de six Gardes.*

L'OFFICIER.

ARrêtez.... Qui est là?

BELVIDERA.

Amis.

JAFFIER.

Que parles-tu d'amis? ah! cache-moi plutôt à leurs yeux.... L'enfer me seroit moins affreux que leur aspect!

L'OFFICIER.

Parlez, expliquez-vous.

BELVIDERA.

Amis, de Venise & du Sénat, vous dis-je.

L'OFFICIER.

Cette heure est suspecte; le Sénat est assemblé; & j'ai ordre d'y conduire tous ceux que je rencontrerai dans la rue. . . . Marchez.

JAFFIER.

Nous vous obéirons. . . Arrêtez, soldats: que nul de vous ne soit assez hardi pour me toucher.

Fortune, c'est à toi que je remets mon sort!
Ah! je frémirois moins, en allant à la mort.

SCENE III.

Le Théâtre représente le Sénat de Venise.

LE DUC, PRIULI, ANTONIO, *& huit autres Sénateurs assis.*

PRiuli, qui a reçu un avis de la conspiration, par une main inconnue, en fait part au Sénat épouvanté. On délibère sur les moyens de prévenir les Conjurés, que l'on ne connoît pourtant point encore, lorsqu'un grand bruit se fait entendre. C'est la Garde qui amene Jaffier & Belvidera. . . .

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. JAFFIER, BELVIDERA.

LE DUC, *à Jaffier.*

QUi es-tu ?

JAFFIER.

Un lâche.

ANTONIO.

Cet homme n'est pas prolixe.

JAFFIER.

Que tous ceux qui m'entendent ne sont-ils aussi sinceres !

LE DUC.

On conspire, dit-on, contre l'Etat ; & tu as part à cet affreux complot. Si tu es un lâche, comme tu l'avoues, sauve ta vie, & rétablis ton honneur, en nous disant la vérité.

JAFFIER.

Ne crois pas que la crainte de la mort soit le motif qui me guide en ces lieux : la pitié seule m'y conduit. Malheureux Sénateurs ! votre arrêt étoit, dis-je !... il l'est encore : vos ennemis ne vous sont pas connus. Ils ont tous juré votre perte ; & j'ai fait le même serment.

Mais soyez aussi généreux que moi, & je vous sauve tous.

LE DUC.

Le traître capitule.... Les tortures feront le reste.

JAFFIER.

Ordonne-les, si tu l'oses: je renferme pour jamais la vérité dans mon sein. Eprouve si les tourmens pourront me l'arracher; & périssez tous, en attendant l'aveu de mes complices!... Des tortures? Mot terrible aux ames foibles! mais peu capable d'ébranler la mienne! Ose seulement le prononcer encore, je jure par le Ciel que tu m'entens parler pour la derniere fois!

LE DUC.

Quelles sont donc tes prétentions? Parle; on te l'accorde.

JAFFIER.

Ma grace, & celle de vingt-deux de mes amis, dont je tiens la liste...... Quelques coupables qu'ils puissent être, j'exige que vous juriez que leur pardon sera ratifié en plein Sénat. Prononcez ce serment, & je vais tout révéler.

Jaffier, ayant reçu le serment du Duc & des Sénateurs, leur donne la liste des Conjurés & le détail de la conjuration. Le Sénateur Antonio, surpris de voir le nom d'Aquilina,

veut l'excuser dans une harangue ridicule. On le fait taire ; & le Duc donne les ordres nécessaires pour s'assurer des Conjurés. Jaffier, déja repentant de ce qu'il a fait, est conduit en prison avec Belvidera.

SCENE V.

LE DUC, LES SÉNATEURS.

La Garde arrive, conduisant PIERRE, RENAULT, THEODORE, ELIOT, REVILLIDO, &c. chargés de fers.

PIERRE.

SEigneurs, si c'est avec justice qu'on vous nomme les Peres de la Patrie, pourquoi ces infâmes liens déshonnorent-ils des bras qui vous ont si bien servis ? Payez-vous ainsi nos exploits, & notre sang tant de fois répandu pour vous ?

LE DUC.

Tu seras bientôt entendu. . . .

ANTONIO.

Confondu, & puni.

PIERRE.

Que vois-je ! tels sont donc les trophées que vous deviez ériger à ma gloire ? . . . Qu'est devenu ce jour, où les

vents & les flots secondant la fureur des Espagnols, poussoient leur flotte dans vos Ports ? Seroit-il effacé de votre mémoire ? La vue de votre Libérateur ne suffit-elle pas pour vous le rappeller ? ... Et toi, superbe Duc, ne te souvient-il plus de tes frayeurs, lorsque caché dans ton Palais, abandonné de tes sujets tremblans, tu ne trouvas que moi capable de ranimer leur courage, & de leur retracer le chemin de la gloire ? Méconnois-tu la main qui arrêta la tienne, prête à signer une paix honteuse : & qui te raffermit sur ton Thrône chancelant ? Voilà donc aujourd'hui mon salaire !... Je t'ai trahi, dit-on ? Où sont les preuves de mon crime, où sont les témoins ? Qui de vous est assez lâche, ou assez brave pour m'accuser ? Qu'il parle.

LE DUC.

Connois-tu Jaffier ?

PIERRE.

Oui, sa vertu m'est chere. Les maux qu'il a soufferts, de la part d'un injuste beau-pere, m'ont appris à l'aimer.

LE DUC.

Qu'on le fasse paroître * ...

* Jaffier paroît entre deux Gardes.

PIERRE.

Quoi ! mon ami est aussi dans les fers ? O fatal destin, tu l'emportes ! * nous sommes tous perdus ? .... Pourquoi parois-tu plus abattu que moi ? Nos cœurs ne sont-ils pas les mêmes ? Leve les yeux, ami. Ces Tyrans respectables osent nous appeller traîtres... O, mon frère ! en serois-tu un ?

JAFFIER.

Oui, je suis, à ton égard, le plus méprisable des mortels : j'ai trahi ta foi, j'ai trahi ma gloire, pour me livrer à l'infamie. Le Soleil naissant devoit éclairer notre triomphe : ma langue à jamais détestable a dévoilé tous nos projets !

PIERRE.

Ainsi tout est connu.... Venise perd sa liberté, & moi la vie.... N'en parlons plus ; adieu.

LE DUC.

Attendez.... Voulez-vous, en confessant vos crimes, mériter la clémence du Sénat ?

PIERRE.

Qu'il soit plutôt a jamais détesté ! que la discorde & la crainte y président sans

* A part.

ur, que j'en...
ers !

LE DUC.

Le pardon, ou la mort ; choisis.

PIERRE.

Je préfere une mort honorable.

RENAULT.

C'est le seul bien que nous demandons, & que vous puissiez nous donner.

TOUS LES CONJURÉS.

Brisez nos fers, & faites-nous périr.

LE DUC.

Que le Conseil se leve... Que l'on garde les Prisonniers. Vous, Jaffier soyez libre. Que les autres attendent leur sentence.

PIERRE.

Marchons. Où est mon cachot ?

* Tous les Sénateurs sortent, & l'on mene les Prisonniers.



SCENE VI.

JAFFIER, PIERRE, *Gardes.*

JAFFIER, *l'arrêtant au passage.*

AH ! daigne m'entendre un instant ?...

PIERRE.

Qui ose s'opposer au jugement du Sénat ?... Hors d'ici, rébelle audacieux..... *

JAFFIER.

Non tu ne sortiras point : il faut que tu m'entendes... O mon ami ! pourquoi m'avilir, en me frappant ? Un poignard ne t'auroit-il pas mieux servi ?.... Mais, hélas ! ai-je droit de m'en plaindre ? & n'as-tu pas acquis celui de me traiter en esclave ? Cependant tu me vois à tes pieds, & j'ose encore implorer ta pitié ! j'ose encore espérer d'émouvoir ce cœur que j'ai toujours connu aussi tendre que généreux.... Ah ! ne le fermes pas à mes cris ! au nom de l'amitié, jette encore un regard sur moi.

* Il frappe Jaffier.

PIERRE.

A quoi tendent ces sons plaintifs, & ces méprisables sanglots? Dans quel nouvel abîme prétend t'on m'entraîner? Mais on s'y prend trop tard. Fuis, je ne te connois point; & les fourbes me sont odieux.

JAFFIER.

Tu ne me connois point? . . . Ah! Ciel! . . .

PIERRE.

Qui donc es-tu?

JAFFIER,

Jaffier, ton ami le plus tendre, & le plus infortuné des humains.

PIERRE.

Toi, Jaffier! toi, celui que j'aimai jadis avec tant de tendresse? Tu mens, vil imposteur. Celui dont tu empruntes le nom, étoit magnanime, sincere, juste & brave, cher à mes yeux, & plus cher à mon cœur Mais toi, par où peux-tu m'en imposer, si tu n'offres à mes regards qu'un objet plus digne encore de mépris que de haine? Laisse-moi: fuis, te dis-je? délivre-moi de ta présence.

JAFFIER.

Non, je ne fuirai point; non, je n'ai pas mérité ta haine; non, je n'ai pas

changé pour toi : je suis toujours le même ; regarde-moi, juges-en par mes pleurs ! ...

PIERRE.

Tu n'as point mérité ma haine? Tu oses t'appeller Jaffier, & tu prétends ne m'avoir point trahi ? ... D'où viennent donc ces fers ? A qui dois je l'affreux supplice qu'on me prépare, & l'infamie éternelle attachée à mon nom ? ..... Est-ce à d'autres qu'à toi, perfide ?

JAFFIER.

Je conviens de tout, si tu m'accordes une grace !

PIERRE.

Une grace ! à toi ? ... Eh ! quelle est-elle ?

JAFFIER.

D'accepter la vie, aux conditions proposées par le Sénat.

PIERRE.

La vie ? qui, moi, je la demanderois ! & pour l'obtenir, je m'avouerois coupable ! .... Je pourrois me résoudre à cette bassesse, pour vivre quelques années de plus ! J'oserois traîner dans cette ville, que j'abhorre, un front chargé d'opprobres & d'ennuis.... Inutile poids de la terre, qu'ai-je besoin

maintenant de la vie ! Me connois-tu quelque ami perfide pour que je puisse encore la sacrifier ? Non, non, j'ai trop vécu, puisque tu respires encore, ainsi que ceux qui te ressemblent.

JAFFIER.

Je jure par tout ce que nous révérons ! . . .

PIERRE.

De quel poids sera ce serment ? ne l'as-tu pas déja violé ?

JAFFIER.

Eh bien ! par cet enfer dont je me suis rendu digne, je jure de ne te point quitter que je ne sois sûr de ta vie ! . . .

PIERRE.

Inutiles efforts. . . .

JAFFIER.

Non, rien ne peut me séparer de toi ! regarde-moi comme un esclave, épuise tout ce que la fureur & le mépris peuvent inventer de plus humiliant, foule aux pieds ton indigne ami, tu me verras sans cesse à tes genoux : je lasserai ta barbarie ; ou la mort seule (en m'ôtant la vie) m'interdira l'espoir de te toucher !

PIERRE.

Que dis-tu ? . . . N'es-tu pas. . . .

JAFFIER.

Quoi ?

PIERRE.

Un traître.

JAFFIER.

Oui.

PIERRE.

Un lâche ?

JAFFIER.

Je l'avoue.

PIERRE.

Un malheureux, sans honneur & sans foi, qui a sacrifié sa gloire au salut de ses jours ?

JAFFIER.

J'avouerai tout, & même plus encore.

PIERRE.

Et tu veux que je vive !... Tu veux donc que je te ressemble ?....

JAFFIER.

Non ; c'est à moi seul que tu devras cette vie que tu rougis de demander. C'est le prix de mon crime : on me le doit. Cet espoir seul m'a rendu parjure.

PIERRE.

Je t'en méprise davantage... Mais finissons. Tu te souviens de tes malheurs, & de tout ce que j'ai fait pour les réparer. Je n'ai reçu pour gage de

JAFFIER.

Ah ! c'est l'amour lui-même qui t'ordonne de t'éloigner. . . . Dans un cœur tel que le mien, peut-il cesser d'être sincere ? . . . Crains cette main fatale. . . Ne la sens-tu pas déja glacée d'un froid mortel ? . . .

BELVIDERA.

Non, mon repos & ma consolation sont toujours dans tes bras. . . .

JAFFIER.

Un abîme est quelquefois couvert de fleurs. . . Crains, malheureuse, crains ! cet affreux instant peut t'y précipiter*. . . Quoi ! tu ne trembles pas ?

BELVIDERA.

Non.

JAFFIER.

Tu oublies donc à quel comble de maux tu viens de me réduire ?

BELVIDERA.

Ah ! Ciel !

JAFFIER.

Où est mon ami ? Parle ; tu recules en vain, cruelle, il est trop tard. C'étoit avant de me trahir qu'il falloit me quitter. . . . Ami trop malheureux ! . . .

*Il laisse paroître le poignard à moitié, & le resserre dans son sein.

écoute ? N'entends-tu pas ses gémissemens ? mon cœur en est déja déchiré... Cet infâme supplice étoit-il destiné pour toi ? ... Arrêtez, détestables Bourreaux, arrêtez !.. Juste Ciel ! son sang coule, & ses membres épars... Ah ! parjure Sénat, ah ! mon ami !... Vois, perfide, * vois ton ouvrage ; c'est toi, ce sont tes larmes, ce sont tes charmes imposteurs qui l'ont conduit sur l'échaffaud ... **

Dieux ! comme ses yeux parlent !... Aimable enchanteuse, tu désarmerois la fureur même !... Ah ! cesse de trembler, sauve-toi dans mes bras : c'est ton asyle le plus sûr... Que fais-je ? Non, tu m'as rendu trop criminel... Pardonnez-moi, grand Dieu ! je la regarde encore avec plaisir ; mais c'est pour la derniere fois......

BELVIDERA.

Ah ! cher époux ! de quels affreux transports te vois-je agité ?... & de quel sort me vois-je menacé ?.. *** Quoi ! tu veux me tuer ?... Tu repousses ces bras tremblans, dans lesquels tu trou-

* A Belvidera.

** Il cherche son poignard.

*** Il s'approche le poignard à la main.

ur!.... de pitié

era!...

JAFFIER.

même poignard

tiens: il dut être pl

, si Jaffier se m

tant fatal est a

vé... *

BELVIDERA.

Pardonne, cher époux!...

JAFFIER.

Non, ne l'espère pas...

BELVIDERA, *se jette à son*

& l'embrasse.

Eh bien! frappe maintenant...

C'est ainsi que je mourrai contente.

JAFFIER.

O terre! ô Cieux! soyez tém

de ma foiblesse... Un invincible

te défend sans doute; & tu naquis p

faire des prodiges; pour ma perte

pour mon bonheur...** Par cet as

dant invincible que le Ciel t'a donné

mon ame, cours, vole, chere Be

dera; va tomber aux pieds de ton

* Il va pour la frapper.

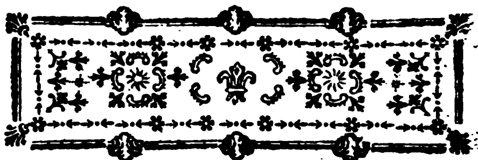
** Il jette son poignard.

bare pere ; employe pour le toucher ces mêmes larmes, & ces mêmes carresses dont tu viens d'éprouver sur moi le pouvoir vainqueur. Songe qu'il faut sauver mon ami, ou nous résoudre à périr tous deux.....

Porte à ses pieds tes pleurs ; mes remords ; ton effroi,
Et triomphe de lui, comme tu fais de moi !

Fin du quatrième Acte.

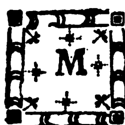




ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PRIULI, *seul.*



Ortels, dont les soupirs importunent les Cieux,
Souvent, pour vous punir, ils exaucent vos vœux!
Combien de mes pareils, dans leurs plaintes amères,
N'accusent le destin, que parce qu'ils sont peres!
Quel titre, juste ciel, pour qui chérit son sang,
Si, croyant lui transmettre & son nom, & son rang,
Jouet infortuné d'une espérance vaine,
Il ne voit qu'un objet de mépris & de haine!
Et si, vivant encor, il voit ensevelir
Un nom, que son sang même a pris soin d'avilir!
O ma fille!...

SCENE II.

PRIULI, BELVIDERA *en deuil & voilée.*

BELVIDERA, *dans le fond du Théâtre.*

VOilà cet infléxible pere ! . . .
O Ciel ! à mon abord rends son front moins sévere.
Que trois ans d'infortune appaise son courroux :
Rends le pere à la fille, & l'Epouse à l'Epoux !

PRIULI.

O toi, dont l'appareil, & la voix gémissante,
M'offre de la douleur une image vivante !
Si tu connois mes maux, & si tu plains mon sort,
Viens-tu me consoler, en m'annonçant la mort ?
Parle : quel est ton nom ?

BELVIDERA.

Tu vois une victime,
Que toi seul peux ravir au malheur qui l'opprime ;
Que ses maux au tombeau vont bientôt entraîner ;

Mais qui peut vivre encor, si tu peux pardonner !

PRIULI.

Quelle voix !... je succombe au trouble qui me presse...
Parle ; déja pour toi mon ame s'intéresse :
Ne crains pas à mes yeux d'exposer tes ennuis ;
Pour toi, dès-à-présent, je veux ce que je puis.

BELVIDERA, *à part.*

Ciel ! en parlant ainsi, peut-il me méconnoître ?...
Seigneur,* à vos regards, oserai-je paroître?
Si d'un son étranger ma voix frappe vos sens,...
N'en rappellez-vous point les timides accens?
Hélas !...

PRIULI.

... Qui que tu sois, ta présence m'est chere ;
Espere, ose paroître....

BELVIDERA.

Ah ! si j'avois un pere !
Si j'osois, à ses pieds, lui rappeller ce nom...

PRIULI.

Que voudrois-tu de lui ?...

* Haut.

BELVIDERA, *levant son voile.*

Sa pitié, mon pardon! . . .
Par ces genoux sacrés, qu'avec ardeur j'embrasse,
Ah! que devant tes yeux, ta fille trouve grace!

PRIULI.

Ma fille! . . .

BELVIDERA.

Oui, jadis objet de tous tes voeux;
Et seul fruit d'un hymen qui te rendit heureux,
Dont la mere au tombeau (quoique dans sa jeunesse)
Emporta ton estime, autant que ta tendresse.
Au nom de ses vertus, au nom de ta douleur;
A mes gémissemens ne ferme point ton cœur:
Vois ses traits dans les miens, son ame dans la mienne,
Et que la voix du sang parle enfin à la tienne!

PRIULI.

Toi, ma fille?

BELVIDERA.

Ah! Seigneur, n'allez point m'arracher
Un titre, dont mon cœur fait son bien le plus cher!
Je m'en crois digne encor! . . .

PRIULI.

Plût au Ciel, que ton pere
Pût reconnoître en toi les vertus de ta mere!...
J'eusse été trop heureux!...

BELVIDERA.

Hélàs! si la pitié
T'avoit parlé pour moi, tout seroit oublié.
Elle t'eût fait sentir, que l'aveugle jeunesse
Peut être pardonnable, en tombant par foiblesse;
Que la raison se taît, quand l'amour parle aux cœurs;
Et que le feu de l'âge est pere des erreurs!
Elle t'eût peint les maux, dont mon ame troublée,
Même au sein des plaisirs, fut sans cesse accablée
Depuis l'instant fatal où tes ordres cruels
M'arracherent mourante à tes bras paternels!
Ah! si tu connoissois le poison qui dévore
Ce cœur infortuné qui te craint, & t'implore;
Si tu voyois enfin l'excès de mon malheur,
Je te verrois gémir, & frissonner d'horreur!

PRIULI.

Qu'entends-je? Epargne-moi....

BELVIDERA.

Je ne puis m'en défendre.
Seigneur, je dois parler & vous devez m'entendre. . . . . .
. . . Mon époux. . . . .

PRIULI.

Garde-toi de prononcer ce nom ;
Objet de ma vengeance, il la mérite. . . . .

BELVIDERA.

Non ;
Vous vous trompez, Seigneur. Mon époux vous révere ;
Et votre fille seule irrite sa colere.

PRIULI.

Que dis-tu ! juste Ciel ! . . .

BELVIDERA.

Arbitre de mon sort ;
Si vous me refusez, je n'attends que la mort.
Cet instant va grossir, ou calmer la tempête
Qu'un époux furieux fait gronder sur ma tête ! . . .
Hélas ! Seigneur, avant que je quitte ces lieux,
Que je retrouve au moins un pere dans vos yeux !
Qu'un tendre embrassement, en soulageant ma peine,

M'assure qu'en mourant j'ai fléchi votre haine.

PRIULI, *l'embrassant.*

Mon cœur est déchiré !....

BELVIDERA.

Le mien est satisfait.

PRIULI.

Parle, dévoile enfin cet horrible secret :
Ton pere, en frémissant, te l'ordonne, & t'en prie.....

BELVIDERA.

Sçachez donc, qu'animé d'une aveugle furie,
Ce cher & tendre époux, dont j'ai fait le malheur,
S'est armé d'un poignard... pour m'en percer le cœur !...

PRIULI.

Que dis-tu ?.. lui, ma fille !.. ah ! je ne suis plus maître
De mon ressentiment.... il périra le traître....
Non, laisse-moi.....

BELVIDERA, *l'arrêtant.*

Seigneur, ne le condamnez pas :
Il m'adore toujours !... moi seule armai son bras....

Lorsque, par l'infortune, entraîné dans le
crime,
Jaffier, de ses fureurs, prit l'Etat pour vic-
time,
Les autres Conjurés peu certains de sa foi,
Voulurent un garant ; Jaffier n'avoit que
moi :
Il me livre ; & consent, pour calmer leur
murmure,
Qu'un poignard, dans mon sein, punisse son
parjure !
Il ne prévoyoit pas que mon cœur inquiet
Pût arracher du sien ce funeste secret ;
Ni que la voix du sang, augmentant mes a-
larmes,
Pour sauver mon pays, dût me donner des
armes :
Ce miracle à l'amour étoit seul réservé ;
J'attendis mon époux, & l'Etat fut sauvé !
Mais mon triomphe même enfante ma dis-
grace.
De ses tristes amis Jaffier obtint la grace ;
Le Sénat aujourd'hui les condamne à la mort,
Et mon époux l'apprend : jugez de son trans-
port ! ...
» Que ton pere, dit-il, les arrache aux sup-
plices.
» Avant la fin du jour, il faut que tu périsses
» Par ce fatal poignard qui garantit ma foi,

Si ces mêmes amis ne sont sauvés par toi?

Belvidera acheve d'émouvoir son pere, & de l'attendrir en sa faveur, en lui peignant l'instant où Jaffier lui a mis le poignard sur le sein, & en la menaçant de l'y plonger si Priuli n'obtenoit point que la Sentence du Sénat contre Pierre & ses compagnons fût révoquée. Priuli embrasse sa fille en pleurant, & court se jetter aux pieds du Sénat.

SCENE III.

LE SÉNATEUR ANTONIO, *seul.*

IL répete un discours extravagant qu'il projette de faire au Sénat, au sujet de la conspiration.



SCÉNE IV.

ANTONIO, AQUILINA.

CEtte Scene est aussi ridicule que la premiere du troisiéme Acte. Antonio chante, & fait mille bouffonneries autour de sa Maîtresse, qui l'interdit tout-à-coup en lui présentant un poignard, qu'elle lui destine, s'il n'obtient pas du Sénat la grace de Pierre. Antonio, tremblant, se jette aux genoux de sa Maîtresse, qui le fait jurer d'employer tout son crédit pour sauver son Rival.

SCENE V.

JAFFIER, *seul*.

IL a perdu tout espoir de sauver ses amis; & sa douleur dégénére en transports de rage.



SCENE VI.

JAFFIER, BELVIDERA.

BELVIDERA, *courant vers Jaffier.*

AH! je revois ma vie!

JAFFIER, *lui tournant le dos.*

Et moi ma perte.

BELVIDERA.

Je vois qu'il faut que je périsse.

JAFFIER.

Non; la mort est aujourd'hui trop occupée : la tardive clémence de ton pere nous devient inutile. Je vous rends pourtant graces à tous deux : mais mes tristes amis, indignement trahis par le Sénat, ont ordre de se préparer à la mort ; & moi je vis encore !

BELVIDERA.

Acheve ; ma sentence doit suivre cette réflexion : tu l'as déja prononcée dans ton cœur. Ne crains rien, Jaffier, tu ne me verras plus chercher à t'atten-

drir par mes soupirs, & par mes larmes : soumise à la volonté de mon époux, j'attendrai mon sort à ses pieds; je baiserai, je chérirai même la main qui me percera le cœur. Oui, je me sens capable de cette fermeté, pourvû que tu me plaignes; pourvû qu'en recevant de toi le coup de la mort, je trouve encore de l'amour dans tes yeux! Cette tendre pitié peut seule adoucir mon supplice. Daigne ne pas me la refuser!

JAFFIER.

De la pitié, dis-tu?

BELVIDERA.

Oui, cher époux, je t'en demande. Déguise les transports qui t'agitent, qu'ils imitent, s'il se peut, ceux de l'amour : le coup mortel n'aura plus rien d'affreux pour moi.

JAFFIER.

Non, chere Belvidera, non tu n'as rien à craindre de ma cruauté : écarte ces idées terribles; rassure tes sens agités; réponds-moi seulement.

BELVIDERA.

Attends du moins que mes sanglots me le permettent!...

JAFFIER.

Non, surmonte-les.... Combien comptes-tu d'années depuis le jour *funeste* qui vit célébrer notre hymen ?

BELVIDERA.

Hélas !....

JAFFIER.

Retiens tes pleurs : ils me rendroient aussi foible que toi.

BELVIDERA.

Puis-je les retenir ? le ton sinistre de ta demande, suffiroit seul pour les faire couler !

JAFFIER.

Viens : ce tendre baiser les séchera... Eh bien ! réponds-moi donc ?

BELVIDERA.

Hélas ! ce jour, pour toi, fut donc *funeste* ?

JAFFIER.

Je le déteste maintenant.

BELVIDERA.

L'eussai-je pû penser dans ces momens délicieux où ta bouche inspirée

par l'amour, me juroit une tendresse éternelle ?

JAFFIER.

Ce serment étoit aussi indiscret que téméraire..

BELVIDERA.

Ainsi, je suis donc à tes yeux un sujet d'horreur ?

JAFFIER.

Non, Belvidera, non, non je suis trop sincere : je le voudrois en vain !

BELVIDERA.

Quoi ! tu m'aimes encore ?

JAFFIER.

La nature travaille avec moins d'ardeur à se renouveller, à se perpétuer elle-même, que je n'en ressens pour Belvidera. L'homme ne fut vraiment heureux que du moment qu'il se vit uni, comme moi, à une compagne aussi aimable !..

BELVIDERA.

Je ne te suis donc point odieuse ?

JAFFIER.

Non, je te chéris toujours, & je ne viens que pour te le prouver... Nous

nous aimons, je crois, depuis trois ans?

BELVIDERA.

Et si mes vœux sont remplis, nous ne nous séparerons jamais; notre tendresse mutuelle n'aura d'autre terme que celui de notre vie. Puissions-nous, quand l'âge aura glacé nos sens, sans affoiblir notre passion, voir nos cendres réunies dans un même tombeau!

JAFFIER.

Et quand crois-tu que cela doive arriver?

BELVIDERA.

Jamais aussi tard que je le souhaite.

JAFFIER.

Parle-moi sans crainte, & sans détours: depuis que je suis ton époux, vis-tu jamais ma tendresse pour toi se rallentir un moment? Vis-tu jamais mon ame irritée contre toi? La joie de Belvidera me trouva-t'elle jamais triste? La moindre apparence de tiédeur, le moindre mot d'indifférence, trahirent-ils jamais la passion de mon épouse? L'ai-je enfin jamais offensée?

BELVIDERA.

Non, je ne puis t'en accuser.

JAFFIER.

Vis-tu jamais ou mon cœur, ou mes yeux, s'attendrir pour d'autres que pour toi ?

BELVIDERA.

Jamais, jamais !... Je serois la plus fausse, la plus injuste de toutes les femmes, si j'osois t'en accuser. Je t'avoue, au contraire, que mon bonheur a toujours surpassé celui dont mon sexe peut être susceptible.

JAFFIER.

Je t'ai dit que je t'aimois encore ; que je venois pour te le prouver ?

BELVIDERA.

Oui.

JAFFIER.

O Ciel ! daigne donc m'écouter. Répands tes faveurs les plus cheres sur cette tête adorable, brillante à chaque instant de nouveaux charmes ! que tes mains libérales soient toujours ouvertes pour elle ; que la paix, l'honneur & la tranquillité l'environnent & la gardent sans cesse. Que l'abondance suive tous

jours ses pas ; que sa vue ne soit jamais frappée d'objets sinistres, ni son cœur de sentimens douloureux ! fais que chacun de ses jours soit signalé par de nouveaux plaisirs ; que ses nuits soient aussi douces, aussi paisibles que ses pensées ; verse enfin dans son ame toute la force nécessaire pour supporter la perte d'un époux dont elle fut trop aimée. Daigne la soutenir dans cet instant affreux qui va nous séparer !....

BELVIDERA.

Qu'entends-je ?... Nous séparer !...

JAFFIER.

Oui : pour jamais. Je l'ai juré par ce Ciel même, qui seul connoît à quel point je t'adore, & combien il coûte à mon cœur. .... Nous nous voyons pour la derniere fois.

BELVIDERA.

Ah ! révoque ce barbare serment. Vis plutôt, cher époux, dusses-tu me détester !

JAFFIER.

Non, ma mort est résolue.

BELVIDERA.

Juste Ciel ! entends-moi donc aussi !

Fais tomber à la fois sur une infortunée, tous les fléaux de ta colere ! rassemble sur ma tête tous les maux que ta vengeance destine aux plus grands criminels ; attache sur mes pas le désespoir & l'infamie, suite funeste du besoin ! n'offre à mes yeux que des objets d'horreur, & bannis pour jamais le repos de mon ame ! que la douleur empoisonne mes plus beaux jours ; l'épouvante, mes nuits : que cet instant horrible en soit l'image ! fais enfin, que ma fureur & mon désespoir puissent égaler la grandeur de la perte dont je suis menacée. . . . Quoi ! je pourrois te perdre ? . . . Non, cruel, je n'y puis consentir. . . . . Ah ! daigne encore m'entendre ! tourne du moins les yeux sur moi.

JAFFIER, *à part.*

O mon cœur, ne me trahis point !

BELVIDERA.

Au nom de ces jours charmans, trop tôt passés ; au nom de cet amour qui nous rendit heureux, prends pitié de ma peine ! parle-moi seulement ?

JAFFIER.

Hélas ! . . . . . .

BELVIDERA.

Par cet embrassement, aussi timide

que sincere ; par ce tendre baiser, par mille autres encore ; par ces larmes ameres dont mes yeux sont noyés ! . . . .

JAFFIER, *tirant son poignard.*

Arrête : laisse-moi ; où je jure par le Ciel, qui dicta mon Arrêt, que cet instant me verra mourir dans tes bras. . . .

BELVIDERA.

Ah ! calme-toi, cher époux ! . . . *

JAFFIER.

Entends-tu cette cloche fatale ? . . . . C'est la mort qu'elle annonce : elle m'appelle aussi. Attends-moi, mon ami, attends-moi, trop malheureux Pierre ! tu veux, dit-on, me voir encore avant que de mourir ! je vais recevoir tes adieux. . . Toi, reçois les miens pour jamais.

BELVIDERA.

Tu n'emporteras point ce poignard. C'est la seule grace que j'implore ! . . . Quoi ! pas même un dernier baiser ? . . . & je puis vivre ! . . .

JAFFIER, *se retourne en sortant.*

Attends. . . Nous avons un enfant ; sois sa mere, aime-le tendrement ; qu'il connoisse par toi l'honneur & la vertu ;

* On entend sonner la cloche pour l'exécution des Conjurés.

& sur-tout garde-toi de lui raconter ma funeste Histoire. Puisses-tu le sauver des opprobres que mon nom peut jetter sur sa vie ! . . . Approche maintenant . . * Dieu ! que cet embrassement ne peut il être éternel ? . . . Mais j'oublie à la fois & mes amis, & mes sermens. . . . C'en est fait, reçois ce dernier baiser. **

BELVIDERA.

Non, j'en exige un autre : c'est pour cet enfant infortuné dont tu as daigné te souvenir. Sois sûr que je le lui rendrai. . . . .

JAFFIER.

Adieu donc maintenant.

BELVIDERA.

Quoi ! pour jamais ! . . .

JAFFIER.

Le Ciel seul peut nous rejoindre. Puisse-t'il te protéger ! . . .

Belvidera reste seule, & s'abandonne au désespoir. Priuli arrive avec des domestiques, & la fait emporter chez lui.

* Il l'embrasse.

** Il l'embrasse.



SCENE VII.

L'intérieur du Théâtre s'ouvre. On voit un échaffaud, & une roue préparée pour l'exécution de PIERRE, *qui arrive entouré de Gardes, accompagné d'un Moine, de l'Exécuteur, & suivi de la populace.*

L'Officier fait faire place. Pierre cherche Jaffier des yeux, & se plaint de sa lenteur. Le Confesseur essaye en vain de rendre Pierre attentif à ses discours: il n'en tire aucune réponse satisfaisante. *Le Ciel* (dit Pierre) *ne peut point me regarder d'un œil sévère: l'homicide n'a point souillé mes mains, mon cœur ne fut jamais parjure, & le bien d'autrui fut toujours sacré pour moi, &c.* Le Religieux insiste, & s'attire quelques réponses un peu plus vives de la part du Criminel. Jaffier paroît.

JAFFIER, *à part.*

Mes yeux, retenez vos larmes! & toi, mon cœur, tâche d'acquérir assez de fermeté pour soutenir cet horrible spectacle, pour ne point rougir de tomber aux pieds d'un ami dont ma lâcheté seule a causé la perte... ô malheureux Pierre!...

PIERRE.

PIERRE.

Approche.

JAFFIER, *à genoux.*

Souffre que je me traîne jusqu'à toi ; cette posture est la seule qui me convienne : oserai-je t'envisager ? Après ma trahison, oserois-je affronter ces yeux qu'enflammerent toujours pour moi les feux de l'amitié ? trop indigne de tes regards, & plus encore de tes embrassemens, tu me vois anéanti devant toi !

PIERRE.

Tu m'as perdu ; je ne puis l'oublier : & cependant je t'aime encore ! pardonne, cher Jaffier, pardonne aux premiers mouvemens de ma colere : je gémis de t'avoir frappé ! prêt à passer dans les bras de la mort, je suis jaloux d'emporter au tombeau les vœux de tous les cœurs que la probité anime ; de ceux enfin qui ressemblent au tien.

JAFFIER.

Ciel ! dans ce moment épouvantable, ne suis-je pas plus méprisable que jamais ? le supplice honteux qui t'attend, n'est-il pas mon ouvrage ? ... & tu peux me le pardonner ! Non, donne-moi les noms qui me sont dûs ; peins-moi mon infamie ; accable-moi de mon

forfait: entraine-moi sur l'échaffaud que ma main seule a dressé pour toi; mes crimes ne m'en ont rendu que trop digne....

L'OFFICIER.

Le temps s'écoule, & nous presse. Songez que vos amis sont déja morts.

JAFFIER.

Ils sont morts!

PIERRE.

Oui, Jaffier, ils sont morts; & leur vertu ne s'est point démentie.

JAFFIER.

Parle donc: qu'exiges-tu de moi?

PIERRE.

O Jaffier!.......

JAFFIER.

Explique-toi; soulage ton ame oppressée: ne cache rien à ton ami.

PIERRE.

Mon ami? Ah! si tu pouvois l'être encore, je serois moins infortuné; j'espérerois quelque secours de ta générosité.... Le Ciel sçait combien un ami me seroit maintenant utile!

JAFFIER.

Et combien mon cœur est déchiré de ta défiance...... Ah! daigne t'expliquer!.......

PIERRE.

Non, je veux que tu vives. ...

JAFFIER.

Eh bien, je vivrai, puisque tu le veux: mais ce sera pour te venger, pour que Venise pleure long-tems ta perte.

PIERRE.

Quoi, tu penses ainsi?

JAFFIER.

J'en jure par le Ciel!

PIERRE.

Ton crime est effacé: je te pardonne tout.... Cependant... puis-je me confier à toi?..

JAFFIER.

Non car je viens de te trahir!

PIERRE.

Est-il bien vrai que tu m'aimes encore?

JAFFIER.

Arrache-moi le cœur, consulte-le, satisfais tes soupçons.

PIERRE, *pleurant.*

O Dieu, que je suis foible!

JAFFIER.

Tu pleures! ô Ciel, tu pleures? je ne te vis jamais réduit à cette extrémité.... Oui, je le vois, ton sein renferme un secret que tu n'oses me confier.. mais parle; mon repentir t'assure de ma foi.

SCENE VIII.

Le Théâtre représente le Palais de Priuli.

On entend une symphonie douce, au bruit de laquelle Belvidera arrive suivie de deux de ses femmes. Priuli paroît ensuite, & tente vainement de lui remettre l'esprit absorbé dans la douleur. Les Ombres de Jaffier & de Pierre paroissent. Belvidera achève de perdre la raison, & meurt dans les bras de son pere.

FIN.

